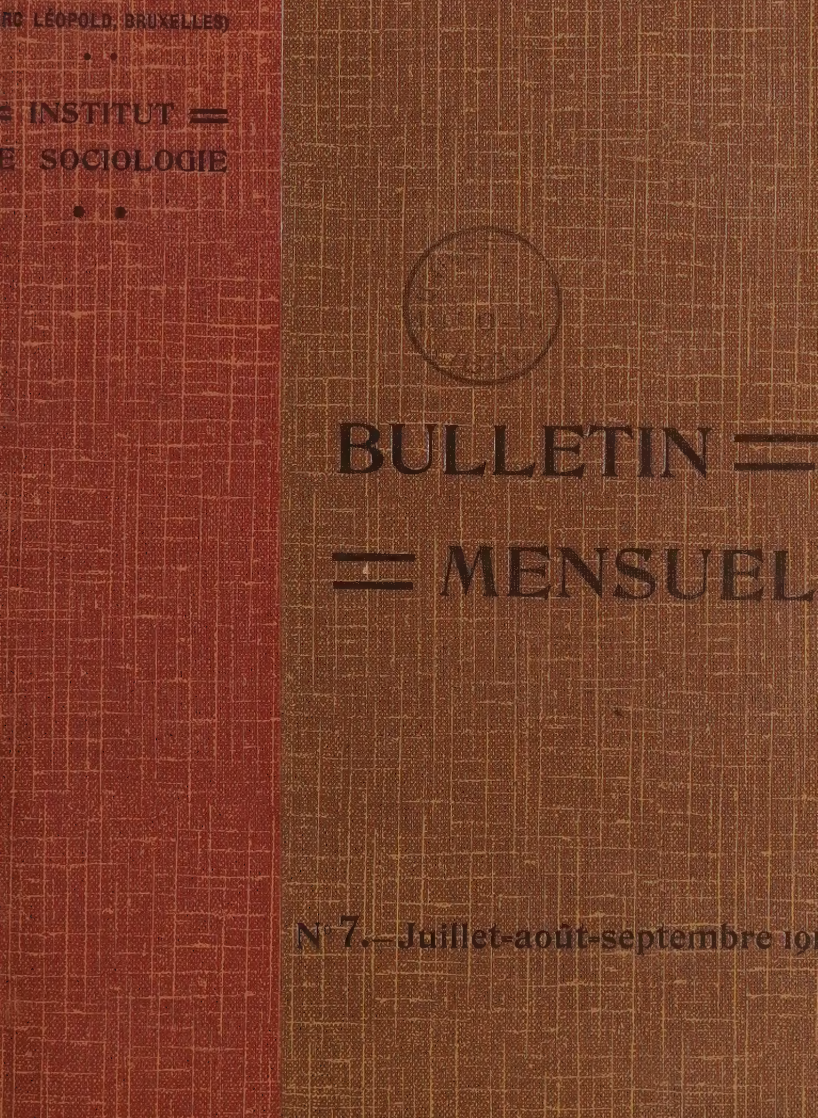


N° 7. — Juillet-août-septembre 19

POSITAIRES :

CH et THRON
xelles et Leipzig

RCEL RIVIÈRE
s.

NO : 7

Table des Matières.

Juillet-août-septembre 1910.

SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI

Contributions nouvelles

aux

Archives Sociologiques

publiées par Emile Waxweiler

Les notes destinées aux Archives Sociologiques *de l'Institut ne sont ni des comptes rendus bibliographiques, ni des analyses critiques. Le programme général en a été exposé dans le* Bulletin *n° 1.*

Influence du changement de milieu géographique et social sur les variations de l'organisme.

A propos de :

F. Boas, *Changes in bodily form of descendants of immigrants*. The Immigration Commission, 61st Congress, 2d session. Document n° 208. — Washington, Government printing Office, 1910.

Boas, Franz. Né en 1858. Fit ses études aux Universités de Heidelberg, Bonn et Kiel. Docteur en philosophie en 1881. Explora la Terre de Baffin en 1883-1884. Assistant au Musée d'ethnographie de Berlin et professeur à l'Université de cette ville, 1885-1886. Explorations en Colombie britannique pour l'Association anglaise pour l'avancement des sciences 1888-1896, puis en 1897 pour le Musée américain d'histoire naturelle. Dirigea et publia la « Jesup N. Pacific expedition ». Professeur à l'Université Clark 1888-1892, à Chicago depuis 1899. Curateur depuis 1891 de la section d'anthropologie au Musée américain d'histoire naturelle. Principaux travaux : *The Baffin Land* (1885) ; *The Central Eskimo* (6th Rep. of the Bureau of ethnology) ; *Social Organization and Secret Societies of the Kwakiutl Indians* (1898); *The Eskimo of Baffin Land* (1901); *The Growth of Children* (1896 et 1904). Nombreux articles dans *The American Anthropologist*, *Folk-Lore*, etc.

L'assimilation des immigrants sous l'influence du milieu américain est une question de la plus haute importance ; elle a été soulevée depuis longtemps, discutée à maintes reprises sans aboutir à un résultat quelconque faute d'information bien établie.

La commission d'immigration des États-Unis s'est proposé de fournir des éléments fondamentaux à des recherches nouvelles et elle a entrepris une enquête anthropométrique sur les immigrants eux-mêmes et leurs descendants, depuis l'année qui suit la naissance jusqu'à 20 ans. Elle a confié la direction de cette enquête au Prof. F. Boas, de l'Université de Colombie (voir « Chronique » du *Bulletin* de juin 1910, pp. 313-314).

La commission a déjà recueilli de nombreux matériaux sur les Bohémiens, les Hongrois, les Écossais, les Juifs de l'Eu-

rope orientale et les Siciliens. Le rapport qui vient d'être publié ne comporte que les données qui ressortent des mensurations relevées sur les Juifs et les Siciliens qui viennent se fixer dans la cité de New-York ou son voisinage immédiat. Le matériel a été fourni par les écoles publiques.

Les résultats consignés dans le rapport sont si intéressants au point de vue sociologique et au point de vue anthropologique que nous allons les résumer complètement; cette analyse montrera que les faits que nous allons passer en revue, s'ils se vérifient, donneront un nouvel appui à l'orientation prise dans les travaux de l'Institut de sociologie Solvay.

Avant d'aborder les résultats de l'investigation mise en œuvre par F. Boas, nous pouvons dire avec lui qu'ils dépassent de beaucoup les prévisions. Il est probable qu'ils mettent sur la voie d'une découverte anthropologique d'importance fondamentale : les descendants d'immigrants européens changent de type, déjà à la première génération; les enfants nés en Amérique, plusieurs années après l'arrivée de leurs parents immigrants diffèrent notablement de ceux-ci, nés à l'étranger. Dès la première enfance, le changement se manifeste dans les différentes parties du corps; la forme de la tête qui est considérée comme un des caractères les plus fixes de l'hérédité ethnique, subit une transformation nettement accusée.

L'adaptabilité des races diverses aux conditions nouvelles se montre dès les premières phases de la vie sous l'impulsion du milieu américain ; le mot milieu doit être pris dans toute son ampleur et comprendre toutes les circonstances multiples et d'ordres variés. C'est cet ensemble qui assimile les descendants de l'immigrant au type dit américain.

La commission d'immigration ne peut se prononcer d'une manière absolue en se basant sur les résultats d'une enquête partielle, elle devra élargir son cadre et porter ses recherches dans d'autres régions que celles qui ont été choisies; les faits révélés sont si importants qu'il est désirable de les vérifier sur une grande échelle.

Résultats généraux de l'enquête.

L'information doit reposer sur ces deux questions :

1. Y a-t-il un changement dans le type de développement de l'immigrant et de ses descendants par le fait du passage de son habitat antérieur aux conditions du milieu surpeuplé de New-York?

2. Y a-t-il un changement dans le type de l'adulte descendant de l'immigrant, né en Amérique, comparé à l'adulte immigrant, venant des différentes parties du vieux continent ?

F. Boas énumère les réponses fournies par les éléments de l'enquête :

1. La forme de la tête, caractère considéré comme le plus stable des races humaines, présente des changements dus au passage des races d'Europe sur le sol américain : les Juifs de l'Europe orientale qui ont la tête très arrondie acquièrent une forme plus allongée; chez les Italiens méridionaux, la tête, qui, dans le pays d'origine, est très allongée, devient plus courte. Ces deux types si différents convergent vers le type uniforme du milieu nouveau. Le rapport de la largeur de la tête comparée à la longueur = 100, appelé indice céphalique, est de 78 chez les Siciliens, nés en Sicile, il est de 84 chez les Juifs, nés en Europe orientale. Chez les descendants directs, nés en Amérique, l'indice des Siciliens monte à plus de 80 et celui des Juifs descend à 81.

Ce fait est un des plus suggestifs fournis par l'enquête : un caractère fixé par la permanence du vieil habitat, varie sous l'influence de conditions nouvelles. On est amené à conclure que quand les formes extérieures du corps changent, c'est que l'ensemble des fonctions et en particulier le comportement mental ont changé.

Le tableau I donne l'indice céphalique des Juifs et des Siciliens des deux sexes nés en Europe et, en regard, celui des individus qui sont nés en Amérique; les chiffres sont inscrits d'année en année depuis 5 jusqu'à 20 ans et plus. Puis le diagramme 1 résume les résultats qui apparaissent clairement : les deux races sont très distinctes en Europe, mais leurs descendants, nés en Amérique, se rapprochent et se ressemblent.

2. L'influence du milieu américain sur les descendants d'immigrants augmente avec le temps, avec la durée du séjour. Ce fait ressort de la comparaison, d'une part, des enfants nés en Amérique, les uns moins de 10 ans, les autres de 10 ans et plus après l'arrivée de leurs mères et, d'autre part, des enfants de même provenance nés à l'étranger (tabl. II).

Le diagramme 2 compare, d'année en année, les changements de forme de la tête des Juifs et des Siciliens : les deux races se rapprochent dès les premières années, mais on constate que la convergence augmente très rapidement dix ans

après l'arrivée de la mère. Les contours supérieurs de la forme de la tête sont tracés figure 3; celui des Juifs, celui des Siciliens et le troisième traduit les changements survenus dans les proportions de la tête chez les uns et chez les autres (diminution de largeur, augmentation de longueur, Juifs; accroissement de largeur, raccourcissement de longueur, Siciliens).

3. Les changements constatés dans la forme de la tête des races européennes consistent dans l'augmentation de certains diamètres et la diminution de certains autres. Ici un nouveau caractère est relevé, la largeur de la face qui décroît chez les Juifs en même temps que la largeur de la tête.

Toutes les mesures relatives à ces diamètres sont consignées dans le tableau III et les figures 4, 5, 6 et 7.

4. Les différences de type entre les descendants d'immigrants nés en Amérique et ceux qui sont nés en Europe se développent dès la première enfance et persistent toute la vie. La constance des variations et l'intensité croissante du milieu américain ressortent du tableau IV; et le diagramme 12 résume tous les faits que font constater les mesures comparées.

5. Le milieu américain, même dans les parties surpeuplées de la cité de New-York, a sur les Juifs une action favorable qui se traduit par une augmentation du poids et de la stature. Ce même milieu ne produit pas le même effet sur les enfants italiens, nés en Amérique; leur développement (taille et poids) est un peu inférieur à celui des enfants, nés en Sicile.

Ces faits se trouvent dans les tableaux V, VI et VII et les figures de 13 à 16.

6. Le type de l'immigrant change d'année en année sous la dépendance des conditions économiques du pays Cette observation est vérifiée par le fait qu'après la panique de 1893 on a constaté une décroissance soudaine dans le développement général de l'immigrant, décroissance qui s'est prolongée pendant plusieurs années et qui a même arrêté ou diminué la variation des diamètres céphaliques.

Le tableau VIII et la figure 17 font saisir cette influence perturbatrice sur les descendants des Juifs. Le même fait s'est reproduit après la panique de 1907, le même arrêt de développement a été observé.

7. La taille des descendants d'immigrants qui ont une famille nombreuse est très réduite; la réduction numérique de la famille, au contraire, est avantageuse au développement physique de l'individu : la taille est considérablement augmentée (tabl. IX, fig. 17).

8. Le matériel du rapport actuel ne concerne que les Juifs de l'Europe orientale et les Italiens méridionaux, Calabrais et Siciliens.

9. Le rapport s'est restreint strictement à l'enquête sur le développement physique de ces deux types immigrés et fixés à New-York et de leurs descendants directs.

Le problème important de la sélection durant la période récente d'immigration est simplement indiqué par les changements constatés après les paniques de 1893 et de 1907. Les effets produits sur l'immigrant et ses descendants n'ont été observés que dans un milieu spécial; les conditions climatériques, les conditions relatives au mélange des races européennes et des immigrants avec les américains de types variés, toutes ces questions n'ont pas été étudiées.

Après avoir exposé les résultats de l'enquête, F. Boas les discute très brièvement; il signale la complication du problème : différences des types qui émigrent des diverses parties de l'Europe, dissemblances des conditions sociales des pays d'origine et des État-Unis.

Les types européens offrent une distribution géographique. Autour des Alpes le type est très homogène malgré la diversité des langues; les caractères physiques paraissent adaptés à un milieu spécial. Il fallait donc choisir des groupes européens homogènes et constater si le milieu américain aurait une influence sur la transformation du développement des descendants.

F. Boas s'est appuyé sur les travaux de Gould et de Baxter relatifs aux soldats pendant la guerre de Sécession et sur ceux de Bowditch qui a étudié le développement des enfants dans les écoles de Boston.

Ces auteurs, comme la plupart des autres, ont une tendance à attribuer toutes les différences constatées à la persistance des caractères de races, à l'apport d'immigrants nouveaux et à l'élimination des faibles par la sélection.

Il résulte nettement de l'enquête actuelle que les changements constatés ne peuvent être attribués ni au mélange ni à

la sélection et qu'ils dépendent directement de l'influence du milieu. Les mesures ont été relevées sur les descendants directs de sujets de même provenance; elles ont été prises sur les immigrants eux-mêmes et sur leurs enfants. Le matériel juif est de 5,999 individus.

Les observateurs qui ont relevé les mesures ont été dressés à ce genre de recherches; les résultats ont été comparés et vérifiés soigneusement et ceux qui ont paru douteux ont été éliminés. Il a été tenu compte des différences constatées par le D[r] M. Fishberg dans son étude comparée des Juifs de la Roumanie, de la Galicie, de la Petite Russie, de la Russie Blanche, de la Pologne et de la Lithuanie.

La comparaison des membres d'une même famille a été poussée aussi loin que possible : mesures relevées sur le fils et le père, le fils et la mère, la fille et le père, la fille et la mère; les mesures précédentes ont été prises sur des enfants nés en Europe et sur des enfants nés en Amérique.

Le rapport a une annexe : le matériel scolaire de Toronto, sur lequel il fallait s'appuyer pour le développement des enfants; de l'examen de ce matériel il résulte que, seules, les mauvaises conditions de nutrition ont une influence minorative sur le développement.

La conclusion formulée par E. Boas est que les descendants nés en Amérique de parents immigrants, diffèrent de plus en plus de leurs parents à mesure qu'augmente le nombre d'années depuis leur arrivée en Amérique.

Nous avons donné l'analyse complète du rapport de F. Boas à cause de l'importance considérable et inattendue des faits qui sont révélés par l'enquête. Avant de passer à la discussion et à l'interprétation des résultats, nous ferons les mêmes réserves que la commission d'immigration.

L'enquête est partielle, elle devra multiplier ses recherches, étudier d'autres groupes ethniques, les placer dans des milieux différents, grandes cités, petites villes, régions rurales. Le travail fait sur une grande échelle montrera si les résultats signalés peuvent être généralisés.

Les deux types qui font l'objet du rapport ont été choisis à cause de leur opposition tranchée. Les Juifs ont l'habitude de ne se marier qu'entre eux, et, s'il y a des exceptions, ils présentent cependant plus d'homogénéité que les populations au milieu desquelles ils vivent; ils ont un air de famille qui les fait ordinairement reconnaître.

Quant à la forme de la tête, elle est moins fixe. Les recherches récentes du Dr S. Weissenberg (*Die autochtone Bevölkerung Palästinas in anthropologischer Beziehung* [Fellacher, Juden, Samaritaner], *Zeitschrift für Demographie und Statistik der Juden*, Heft 9, Sept. 1909, pp. 129-139) viennent confirmer que le type juif ancien est dolichocéphale. Or, dans les différents pays où l'on a étudié les caractères physiques des Juifs, on a trouvé qu'il y a peu de différence, ou même pas du tout, quant à la forme de la tête comparée à celle du milieu ethnique d'adoption. L'indice céphalique des Juifs, faible en Lithuanie, monte à 85 dans le Caucase et s'identifie avec celui des Géorgiens et des Arméniens.

Cette variabilité est d'accord avec le changement constaté par F. Boas et, jusqu'à ce jour, a été interprétée dans le sens d'un mélange. L'enquête montre, au contraire, qu'avec les mêmes parents les descendants directs changent de type céphalique à la première génération pour se rapprocher du type américain. Quant au second groupe choisi, les Siciliens, on sait, depuis les travaux de R. Livi, qu'ils ont un type très homogène, la tête très allongée avec le chignon occipital si caractéristique de la race méditerranéenne. Ce type se perpétue depuis les temps quaternaires dans ce milieu invariable qui l'a empêché de changer.

On cite toujours, comme exemple de la puissance de l'hérédité et de l'inaction du milieu, les Égyptiens qui, depuis l'époque des nécropoles de Negadah, d'Abydos, d'El Amrah, présentent les mêmes caractères physiques qu'à l'époque thébaine et à l'époque saïte ; quelques variations sont signalées aux périodes gréco-romaine et byzantine, mais elles ne durent pas longtemps et l'on retrouve, à l'époque actuelle, les Coptes et les Fellahin avec la forme de la tête et les proportions du corps des ascendants remontant à cinq millénaires.

Nous considérons, au contraire, cet exemple comme un des meilleurs arguments à invoquer pour montrer l'action prépondérante du milieu. La vallée du Nil n'a pas varié, le fleuve roule le même limon fertilisateur qu'au temps des premières dynasties, et les populations archaïques d'Eléphantine, de Thèbes et de Memphis continuent, dans leur filiation ininterrompue, à transmettre les mêmes formes organiques, cristallisées par l'invariabilité du milieu. Le sol de l'Égypte s'est assimilé tous les envahisseurs implantés sur lui par invasions guerrières ou infiltrations pacifiques.

Mais revenons au rapport de F. Boas et abordons le fait

regardé à bon droit par l'auteur comme le plus important qui ressort de l'enquête : la forme de la tête change dès la première génération chez les descendants des immigrants; la largeur diminue chez les Juifs et augmente chez les Siciliens, et tandis que la longueur de ces derniers décroît, celle des premiers s'agrandit.

Le seul facteur capable d'amener ces transformations de types craniens opposés et convergeant en sens inverse vers le type américain, c'est l'organe adaptable par excellence, le cerveau qui varie plus vite que le reste de l'organisme, fait vérifié par la paléontologie. L'histologie qui, dans ces dernières années, est entrée dans la constitution intime du neurone, montre que « la structure neurofibrillaire réalise un appareil « à la fois merveilleusement simple et merveilleusement com- « pliqué, dont l'extrême plasticité permet les adaptations les « plus rapides et les plus convenables à toutes les fluctuations « du chimisme organique ». (DUSTIN, « Contribution à l'étude de l'influence de l'âge et de l'activité fonctionnelle sur le neurone », *Annales de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, t. XV, fasc. I, 1906.)

Dans ses remarquables recherches, notre distingué collègue DUSTIN, professeur d'histologie à l'Université de Bruxelles, signale que les modifications physiologiques peuvent s'observer dans toutes les catégories de neurones, mais qu'elles se rencontrent de préférence dans les neurones funiculaires et dans les neurones d'association.

D'un autre côté, les travaux de CAMPBELL, de KAES, de R. CAJAL et surtout de BRODMANN (travail analysé dans les « Archives » n° 19, *Bulletin mensuel* de février 1910, par G. BOUCHÉ) et d'OSCAR VOGT (analysé par nous dans le n° 69 des « Archives », *Bulletin* de mai), donnent une orientation nouvelle et tracent des indications précises aux recherches psychologiques. Ces études de cyto- et de myélo-architecture cérébrale ont donné la preuve qu'il existe une localisation de fonctions dans les champs corticaux juxtaposés, comme il y en a une autre dans les couches superposées.

L'augmentation numérique des champs corticaux du lobe frontal, depuis les singes inférieurs jusqu'à l'homme, est due à l'apparition successive de fonctions nouvelles auxquelles correspond l'histoire du développement intellectuel et social.

D'un autre côté, l'examen comparé que nous avons fait sur des moulages intracraniens d'Australiens et de Nègres nous a fait constater une grande simplicité des circonvolutions chez

les premiers et un stade plus compliqué chez les derniers (« Les étapes du lobe frontal », *Bulletin* de l'Institut de sociologie Solvay, n° 2, 1910). Boule et R. Anthony ont également constaté, sur le moulage endocranien de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, que le dessin des circonvolutions est très simple et que le développement du lobe frontal place cet homme fossile plus près des anthropoïdes que des hommes actuels, même des races inférieures.

Cette longue digression était nécessaire pour l'interprétation des faits signalés par F. Boas.

Les facultés mentales, développées dans tel sens dans l'atmosphère intellectuelle et sociale du pays d'origine, se développent dans une autre direction pour s'adapter au nouvel habitat social : langage nouveau, langue anglaise précise, concise, synthétique, méthodes pédologiques autres, habitudes, jeux, exercices différents, éducation et instruction profondément modifiées. Ces changements déterminent un genre d'activité cérébrale qui augmente les centres corticaux dont les fonctions sont sollicitées.

Si donc le fait du changement de la forme de la tête se vérifie, la transformation ne peut être due qu'aux variations du cerveau. Cet organe aux fonctions multiples modèle le crâne qu'il modifie dans sa forme tant que dure son activité. Quand les sutures craniennes se soudent, il y a arrêt définitif du cerveau, de même que sur les os longs, l'accroissement en longueur est enrayé par la soudure des épiphyses.

C'est donc le changement de milieu social qui est la cause des variations céphaliques mais si tel individu d'un type mental donné se trouve à un stade d'organisation cérébrale trop simple pour la complication du milieu où il est transplanté, il ne peut s'adapter : c'est le cas des Nègres aux États-Unis. Même dans son propre milieu géographique auquel il est parfaitement adapté, si un type d'organisation cérébrale inférieure se trouve tout à coup en contact avec une collectivité socialement trop élevée, il recule, diminue et disparaît : c'est le cas des Peaux-Rouges.

Dans la suite de l'enquête qui se poursuit aux États-Unis, on constatera probablement des différences notables dans l'adaptabilité plus ou moins rapide des descendants d'immigrants de provenances diverses. Le rapport actuel montre que chez les Siciliens, l'influence favorable n'est pas aussi manifeste que chez les Juifs; malgré les changements qui s'opèrent chez eux, ils sont plus dépaysés, ils souffrent du change-

ment trop brusque et les proportions du corps sont un peu moindres que dans leur pays. Les Juifs de l'Europe orientale, au contraire, plutôt arrêtés dans leur activité mentale par le tsarisme qui les comprime, peuvent donner libre cours à leurs aptitudes latentes qui s'exercent sans contrainte sur le sol libre des États-Unis.

Avant de terminer la question de la transformation céphalique, il n'est pas inutile de rappeler qu'en Europe, partout où des recherches ont été entreprises sur des sujets d'un même milieu ethnique, on a relevé les mêmes différences dans la catégorie des intellectuels comparée à celle des manouvriers. La tête est plus large chez les premiers. Nous avons vérifié le fait à Bruxelles dès 1882; J. Beddoe et Venn l'ont constaté en Angleterre, Ammon en Allemagne.

Il y a encore quelques faits intéressants dans le rapport de F. Boas; l'influence favorable du milieu américain sur le développement des Juifs, exprimé par la stature et le poids, se vérifie par la contre-expérience amenée par les paniques de 1893 et de 1907. Leur effet se traduit par une déchéance qui se poursuit pendant quelques années. Le changement céphalique est arrêté lui-même par suite des privations qui enrayent la croissance et dépriment l'activité mentale.

Nous avons constaté la même chose en Belgique dans le travail que nous avons publié sur la taille en 1888. Dès 1840 les progrès rapides de l'industrie, l'emploi soudain des machines pour remplacer les bras, amenèrent une révolution économique. Le filage et le tissage à la main donnaient l'aisance aux populations des Flandres; leur suppression amena la misère qui, en 1846, augmenta par suite d'une famine causée par la maladie des pommes de terre, puis éclata une épidémie de fièvre typhoïde qui décima la population. Les individus furent frappés dans leur descendance et, vingt ans après, les miliciens, nés à cette époque désastreuse, étaient réformés en grand nombre pour faiblesse de complexion et pour défaut de taille.

Depuis 1870 la taille a augmenté et cet accroissement correspond à une époque de prospérité nationale. Le régime alimentaire est meilleur, même dans les classes pauvres, et l'on peut dire que tout ce qui constitue une épargne nutritive chez la mère constitue une cause de croissance chez l'enfant.

Signalons en terminant, et pour confirmer l'influence de la nutrition sur la forme du corps, des expériences qui ont été

faites au Collège agricole de l'Université de Missouri et communiquées au III[e] Congrès pour l'avancement des sciences agricoles par H.-J. Waters. Elles sont résumées par E.-T. Bell dans un article intitulé : « The influence of nutrition upon the animal form » (*Science*, september 30, 1910, p. 435).

De jeunes bœufs ont été divisés en trois groupes : le premier est abondamment nourri (*supramaintenance*), le deuxième est soumis à un régime moyen (*maintenance*), le troisième est graduellement alimenté d'une manière insuffisante (*submaintenance*).

Ces trois groupes d'animaux sont mesurés avec soin, à des intervalles égaux, et voici les résultats constatés : même dans le groupe *submaintenance*, le squelette se développe pendant un temps assez long, mais au bout de plusieurs mois la croissance est complètement arrêtée.

Pendant toute la durée de l'expérience, le développement total des hanches est à l'accroissement total de la taille au garrot, comme 1 : 2, groupe *supramaintenance* ; comme 1 : 3, groupe *maintenance*, et comme 1 : 5, groupe *submaintenance*.

Donc un régime insuffisant retarde plus le développement en largeur qu'en hauteur. Il est, dit E.-T. Bell, intéressant de constater que le type ancestral, d'où dérive le bœuf moderne, correspond au type mal nourri et il ajoute qu'il y a, dans ce fait, soit une adaptation physiologique, soit un cas de réversion. Nous ferons remarquer que l'animal domestique qui se trouve dans de bonnes conditions, a toujours des proportions plus fortes que l'animal sauvage. S'il y a réversion, c'est réversion au milieu, c'est-à-dire au régime précaire de la vie de nature.

E. Houzé.

Les retentissements physiques de l'activité mentale.

A propos de :

E. Weber, *Der Einfluss psychischer Vorgänge auf den Körper, insbesondere auf die Blutverteilung.* — 1 vol. 426 pages avec 120 figures, Berlin, Julius Springer, 1910. 14 Marks.

Weber, Ernst. Professeur de physiologie à l'Université de Berlin. Collaborateur à *Archiv für Physiologie, Münchener medizinische Wochenschrift, Archiv für Anatomie und Physiologie,* etc.

Les médecins qui, dans les vingt dernières années, se sont appliqués à faire reconnaître l'influence considérable que le moral exerçait sur l'activité physique de l'être humain, n'ont pas seulement rendu un immense service aux malades, ils ont poussé à la réalisation d'un véritable progrès dans les méthodes d'étude de l'organisme humain.

Ils ont, à la vérité empiriquement mais avec sûreté, établi par une multitude de faits, que les troubles des fonctions cérébrales les plus élevées étaient capables de retentir à distance sur l'activité des organes qualifiés les plus végétatifs. En établissant la valeur curative de l'idée, du sentiment, de la culture de l'activité volontaire, ils ont ouvert une voie nouvelle aux investigations et rendu — il faut le reconnaître — au matérialisme l'incomparable service de compléter son ancienne doctrine, en reconnaissant à l'activité psychique ses qualités spéciales sans diminuer, au contraire, sa solidarité avec l'ensemble des activités cellulaires qu'elle domine. La force de l'idée n'est donc pas une simple métaphore : c'est une réalité bien souvent tangible et il était fatal que l'on cherchât à l'étudier plus étroitement, plus profondément que ne peuvent le faire les cliniciens.

On connaît les travaux de A. Lehmann sur les manifestations corporelles des états psychiques, les recherches de H. Berger et de Brodmann, sans oublier les investigations persévérantes du physiologiste italien Mosso, à qui il faut être reconnaissant d'avoir entrepris l'étude expérimentale de ces sujets d'apparence si inabordable, ouvrant ainsi la voie aux travaux ultérieurs. Il ne peut être question de les passer en revue dans les

limites d'un article; car ils s'étendent à une grande diversité de faits et recourent à des méthodes d'investigation de plus en plus ingénieuses et variées.

Il faut donc se contenter de signaler leur existence et de noter leurs progrès en ce qu'ils ont d'intéressant pour le profane, non spécialisé dans ces recherches physiologiques délicates.

Ernst Weber, le professeur de l'Université de Berlin, a publié récemment un ouvrage d'ensemble sur la matière qui donne une idée assez complète de la situation de la science dans ce domaine si activement exploré. A vrai dire, Weber prend soin de nous le signaler déjà par le titre : cet ouvrage est particulièrement consacré à l'étude de l'*influence des phénomènes psychiques sur le corps*, mais il a donné une ampleur spéciale à cette influence en ce qu'elle agit sur la répartition du sang. Cependant il indique brièvement l'état des recherches en d'autres domaines et met au point la plupart pour ne pas dire tous les travaux importants publiés.

Ce qui ressort de cette lecture c'est que bien qu'enrichie de nombreuses méthodes nouvelles, depuis le temps où Darwin étudiait l'expression des émotions, cette partie de la science n'est pas encore arrivée au moment de déposer ses conclusions. Les méthodes elles-mêmes sont discutées avec passion, l'interprétation des résultats expérimentaux est livrée à des controverses parfois fondamentales. Il serait prématuré d'attendre, en ce moment, des applications vraiment pratiques de ces recherches. Il n'en est pas moins vrai qu'elles présentent un haut intérêt et qu'il n'est pas exagéré de prévoir le moment où quelques-unes d'entre elles viendront fournir à la psychologie, à la médecine et à la sociologie des données dont ces sciences auront à faire leur profit.

Les diverses méthodes physiologiques d'enregistrer les manifestations corporelles accompagnant les processus psychiques sont : la mesure des fins mouvements des muscles involontaires, le tracé respiratoire, le tracé des mouvements de la vessie, les modifications de la pupille, la mesure de l'activité des glandes salivaires, la mesure des phénomènes électriques cutanés, le tracé de l'activité cardiaque et la capacité des vaisseaux sanguins. C'est aux travaux dus à cette dernière méthode que Weber accorde la plus grande place dans son ouvrage. Il étudie, à la lumière des travaux publiés et de ses propres expériences, les modifications des organes périphériques, enregistrés au moyen du pléthysmographe ou

de l'oncomètre sous l'influence de l'attention, du plaisir, du déplaisir, du sommeil.

Sans vouloir entrer dans le détail de ces multiples et complexes expériences, nous constatons que d'une façon générale le travail intellectuel (calcul, effort de mémoire, attention, etc.) et les impressions désagréables se traduisent par une diminution de volume des organes périphériques, tandis que les impressions agréables, d'une façon générale aussi — il y a des exceptions —, s'accompagnent d'une congestion de ces organes qui se traduit par une augmentation de volume. Les tracés reproduits par WEBER sont extrêmement démonstratifs.

Nous reproduisons ci-dessous un tableau schématique résumant les variations volumétriques notées à l'occasion de divers phénomènes psychiques dans les différentes parties du corps.

A L'OCCASION DE	Variations volumétriques notées dans			
	le cerveau.	le volume externe de la tête.	les organes abdominaux.	les membres et le tronc.
représentations de mouvements (avec ou sans exécution)	+	—	—	+
travail mental. . . .	+	—	+	—
frayeur	+	—	+	—
impressions agréables .	+	+	—	+
impressions désagréables.	—	—	+	—
sommeil	+	—	—	+

Weber compare chez les animaux les effets obtenus par les excitations mentales et par l'électrisation de l'écorce cérébrale. Un chapitre est consacré à l'étude de l'influence des mouvements volontaires énergiques sur la répartition du sang dans le corps de l'homme, ce qui somme toute est le chapitre fondamental de la physiologie des mouvements et du travail manuel.

La représentation mentale du mouvement seule suffit à produire des changements considérables dans la circulation. Suggérer à une personne hypnotisée et absolument immobile qu'elle exécute un mouvement énergique du bras provoque une augmentation de volume du bras intéressé en même temps qu'une diminution du volume d'autres parties du corps, telles que l'oreille.

C'est l'activité cérébrale seule qui provoque ces changements, car les mouvements passifs sans représentation mentale du mouvement chez un sujet hypnotisé sont incapables de les produire, et la fatigue préalable des vaso-moteurs périphériques ne les modifie pas.

Pourrait-on donner plus belle preuve de l'activité matérielle qui accompagne le phénomène purement mental ? Penser un mouvement émet une énergie capable d'être recueillie par les voies nerveuses habituelles et conduite à une série de centres de régulation circulatoire où elle se résout en phénomènes d'oxydation et de réduction, bases de la contraction musculaire.

Certes ce n'est pas là une mesure de la pensée. La mesure du réflexe psycho-galvanique ne l'est pas davantage. On sait que lorsqu'on fait passer un courant électrique par le corps humain, ce courant présente des variations d'intensité qui répondent dans certaines conditions aux excitations subies par le sujet. Ce phénoméne, dit réflexe psycho-galvanique, a un moment débridé les imaginations. Il était si tentant de voir dans ces déflexions de miroir du galvanomètre la mesure des phénomènes électriques de la sensation, de l'émotion, de a pensée.

Sans entrer dans le détail des techniques employées depuis Tarchanoff, qui s'occupa le premier de cette étude, et des critiques auxquelles elles ont toutes donné lieu, il nous suffira de rappeler brièvement ici les faits, leur interprétation et la valeur qu'il convient de donner à cette étude des excitations psycho-galvaniques du corps humain.

Après Tarchanoff, Hermann, Sticker, Sommer et Fürstenau,

Veraguth, L. Binswanger, Petersen et Jung, ont constaté le phénomène et ont cherché à déterminer les conditions d'après des méthodes expérimentales différentes. Toutes ont dans l'ensemble donné des résultats semblables. Mais encore une fois, c'est un phénomène physiologique et non psychologique que ces méthodes permettent de mesurer.

Les variations mesurées par les différentes méthodes peuvent être simplement dues à la production de courants de sécrétion des glandes sudoripares ou les variations de résistance de la peau par suite des différents degrés d'humidité produits par la sueur; en outre, les résultats peuvent encore être influencés par les courants de polarisation développés au cours des expériences faites au moyen d'électrodes polarisables.

En réalité, jusqu'à présent le soi-disant réflexe psycho-galvanique mesure quelque chose, mais on ne sait pas précisément quoi. Les différences observées par Veraguth sur des sujets normaux et sur des sujets malades (idiots) présentent un vif intérêt. Mais rien ne nous permet de supposer actuellement qu'elles mesurent les phénomènes électriques provoqués par les sensations, les idées, les sentiments ; rien n'autorise à les prendre pour des extériorisations directes de la pensée ; elles apparaissent bien plutôt comme une manifestation secondaire, comme une expression du retentissement de l'activité psychique sur la circulation, et sur l'état des tissus interposés entre les électrodes.

Le réflexe psycho-galvanique n'a pas plus d'importance que les réflexes de pression sanguine et de pléthysmographie accompagnant les phénomènes psychiques.

Il n'empêche que tous ces phénomènes corporels concomitants à l'activité psychique lui sont constamment associés, varient avec elle et subissent vraiment sa loi.

Ainsi Weber ayant porté ses recherches sur les variations volumétriques locales chez des sujets fatigués physiquement ou mentalement, remarque dans ces cas une inversion complète de la formule normale des variations de volume.

Plus une région est sensible à l'influence mentale, et plus, lorsque le sujet se trouve dans un état anormal, elle a de tendance à fournir cette inversion, sous l'influence des phénomènes psychiques.

Ces états, observés passagèrement sur les sujets normaux fatigués, paraissent au contraire souvent constants chez les neurasthéniques, hystériques, les malades atteints de goitre exophtalmique, d'affections cardiaques et de syringomyélie.

Chose curieuse, par la fatigue chez les individus sains et dans les cas pathologiques, cette inversion des variations volumétriques apparaît surtout à l'occasion du travail mental et des phénomènes de mouvement, tandis que les variations accompagnant les impressions agréables et désagréables restent tout à fait normales, malgré l'état anormal du sujet.

Prenons un exemple de l'inversion de fatigue pendant le travail mental chez un individu normal : le volume du bras diminue, celui du cerveau augmente.

Chez un individu fatigué, ou chez un névropathe, on note la réaction contraire : le volume du bras augmente, c'est-à-dire que l'afflux sanguin au lieu de se faire uniquement dans le cerveau, qui en a besoin, se fait aussi vers la périphérie, qui est au repos. Pareille inversion est évidemment préjudiciable au fonctionnement cérébral. Dans le cas de mouvements (représentés mentalement ou exécutés), le volume du membre intéressé augmente en même temps que le cerveau. A l'état de fatigue le contraire aurait lieu et ce serait les tissus extra-craniens et abdominaux qui profiteraient sans inutilité du phénomène de congestion.

Pour les variations dues aux états de plaisir et de déplaisir, elles restent stables ; la fatigue ne les influence pas.

On conçoit toute l'importance pratique de ces faits au point de vue du surmenage.

La stabilité des réactions aux impressions agréables et désagréables n'est pas moins significative. Ces impressions plus importantes au point de vue des réactions, de défense et de conservation restent fixes malgré la fatigue, tout au moins dans les limites où elles ont été expérimentées par Weber. Ainsi, même fatigué, même névrosé, l'organisme reste sensible, et parfois hypersensible à ces impressions, et il faut un trouble profond, une altération organique ou fonctionnelle intense pour tomber dans l'état d'indifférence, comme on peut le voir dans les cas de lésions frontales, de démences diverses, ou d'intoxication myxoedémateuse par exemple.

D'après Weber, le processus physiologique est probablement celui-ci dans les deux cas de variations volumétriques normales et inversées. Par suite d'une attention soutenue sans discontinuer pendant des heures par travail corporel ou mental, l'influx destiné au centre émettant l'impulsion constrictive pour les vaisseaux périphériques, reste en état d'activité plus ou moins persistant. Il en résulterait que sa

capacité de recevoir les impulsions du même genre est fortement diminuée; dès lors, que ces impulsions veuillent néanmoins exercer sur lui une excitation de nature à porter plus loin encore son activité, comme dans le cas du travail mental chez des personnes très fatiguées, elles passent à l'autre centre ou atteignent l'autre effet, dilatateur, qui, lui, est absolument sans utilité.

Weber ne fait pas mention des recherches sur la température du cerveau pendant le travail mental. Hans Berger, professeur à Iéna, vient de publier le résultat de ses recherches sur huit chimpanzés, au moyen de thermomètres de 1.5 mm. de diamètre et chez sept sujets humains au moyen d'un fin thermomètre construit tout exprès et introduit dans le cerveau sans anasthésie, par la méthode des ponctions cérébrales de Neisser Pollack [1]. La température varie entre le cerveau et le cervelet, elle est indépendante de la température ambiante. Pendant la narcose, le thermomètre cérébral subit une descente allant jusqu'à 0.49°, tandis que le thermomètre rectal reste stationnaire ou même s'élève. Au réveil, la température cérébrale s'élève. Les crises convulsives produisent une élévation de température cérébrale. Chez le chimpanzé, les expériences psycho-physiologiques (excitations optiques, acoustiques, douloureuses) donnèrent une hyperthermie cérébrale. Chez l'homme, les élévations notées étaient moins évidentes mais pourtant nettes pendant le travail cérébral (calcul, admonestation énergique, douleur, frayeur, etc.).

Ces données sont parallèles aux phénomènes de congestion enregistrés par le plethysmographe ; elles indiquent une hyperactivité physico-chimique accompagnant l'afflux sanguin, agent d'oxydation des tissus ; elles confirment des faits déjà connus et c'est à ce titre que nous les signalons.

Dans une série d'expériences sur les animaux, Weber tente d'apporter la preuve de l'autonomie du cerveau dans la régulation de sa circulation sanguine. Il réussit à rendre probable que seuls, de tous les vaso-moteurs du corps, les vaso-moteurs du cerveau ne sont pas soumis aux centres vaso-moteurs situés dans le bulbe et qu'il doit exister un centre d'innervation vasculaire particulier pour la circulation cérébrale situé plus haut que le bulbe. Outre le rôle que ce centre joue dans la dilatation des vaisseaux cérébraux en transmettant les stimu-

---

[1] H. Berger, *Untersuchungen über die Temperatur des Gehirns*. — 1 vol., G. Fischer, Iéna, 1910.

lations venant du sympathique cervical et des racines postérieures cervicales, ce centre aurait probablement encore beaucoup d'autres fonctions.

Un fait bien établi, en tout cas, c'est que l'activité de ces centres vaso-moteurs est soumise aux plus hautes fonctions cérébrales. Il en résulte que d'une certaine façon l'équilibre fonctionnel du cerveau est une des premières conditions nécessaires à la nutrition régulière et normale de tous les tissus. Même à ce point de vue purement animal de la nutrition, l'homme reste donc un *organisme essentiellement cérébral*.

Faut-il insister sur l'importance de ce point de vue nouveau imposé par les faits expérimentaux ? S'il s'établissait, il constituerait une véritable révolution dans la manière d'envisager une foule de phénomènes et de les interpréter. Au point de vue pratique, ce serait la mise en évidence de la nécessité primordiale de l'hygiène cérébrale au même titre que l'hygiène corporelle. En tout cas, cette hygiène mentale ne [illegible] que sur la connaissance approfondie de l'influence des phénomènes psychiques sur le corps.

Il est aisé de concevoir dès à présent l'usage qui peut être fait des données acquises en ce domaine au point de vue des méthodes employées dans l'éducation tant physique que morale. La persistance et la stabilité des réactions volumétriques dans les états de plaisir et de peine, au regard de l'instabilité produite par l'état de fatigue ne donne-t-il pas par exemple le moyen de [illegible] de la bienfaisance du rire, du jeu et de ses émotions, malgré la dépense d'énergie relative qu'ils comportent ?

Je ne crois pas devoir m'appesantir sur les réactions vaso-motrices accompagnant les mouvements, le travail manuel, les représentations mentales au point de vue de leur importance dans l'organisation hygiénique du travail en général, et de la valeur de leur étude pour l'hygiène professionnelle.

Nous n'avons là pourtant que des connaissances encore rudimentaires, mais il est visible déjà que la pédagogie de l'avenir tirera de cette partie de la physiologie de précieuses ressources.

Ne pourrions-nous pas, sans réduire l'étude de la psychologie à la pratique des mensurations et des expériences psychométriques comme on fut trop porté à le faire il y a quelques années, entrevoir, par exemple, grâce aux faits révélés par l'expérimentation, des expériences [illegible]

affective dans les réactions psychiques ? Celles-ci jaillissent en effet d'un terrain organique général conditionné par l'émotion, favorisant ici la panique, là la suggestion des foules, les hallucinations collectives, la contagion mentale, ailleurs encore la violence... ?

Evidemment ce n'est qu'une entrevision. Mais l'entrevision n'est-elle point une phase larvaire de la connaissance scientifique positive ?

G. Bouché.

Nécessité biologique ou finalité sociale de la mimique?

A propos de :

W. Bechterew, *Le rôle biologique de la mimique.* (*Journal de Psychologie*, 1910, pp. 385-408 ; traduit du russe et adapté par N. Kostyleff.)

Bechterew, Vladimir Michaïlovitch. Né en 1854. Fit ses études aux Universités de St-Pétersbourg, Leipzig et Paris. Prit part comme médecin à la guerre russo-turque de 1877. Professeur à Kazan en 1885, à St-Pétersbourg depuis 1899 (psychiatrie et neurologie). Directeur du laboratoire de psychologie de l'institut médical pour femmes à St-Pétersbourg. Principaux travaux : *Psyche und Leben* (1908) ; *Das Gehirn des Chemikers Medeleiew* (1909) ; *Die Persönlichkeit* (1906) ; *Les voies de conduction du cerveau et de la moelle* (1900) ; *L'activité psychique et la vie* (1907) ; *Les fonctions bulbo-médullaires* (1909). Nombreux articles dans les revues russes, dans le *Journal de psychologie*, etc.

On sait que l'exagération des théories de la sélection naturelle a répandu dans tous les milieux scientifiques une interprétation finaliste des gestes et attitudes des animaux et des hommes. Comme le rappelle Bechterew, « une conception biologique de la mimique n'est devenue possible que depuis Darwin, mais le grand naturaliste n'est pas toujours resté fidèle au principe choisi » (p. 395).

Avant lui, les auteurs croyaient avoir tout expliqué en jugeant la mimique et les gestes d'autrui par analogie avec leurs états subjectifs. Darwin a le premier adopté un principe d'explication biologique, mais, dans l'application de celui-ci, il n'est pas resté exempt de tendances subjectives. Ainsi, par exemple, tout en rattachant les gestes de menace d'un animal, tel que le fait de hérisser les poils, de montrer les crocs ou secouer les cornes, au principe de l'utilité biologique, il ajoute que cela se fait « *pour paraître à l'ennemi plus effrayant* ».

En général, on peut dire que Darwin introduit dans l'explication de la mimique animale des principes subjectifs tout à fait superflus. « La fureur, dit-il, produit une tension de tous les muscles, y compris les cordes vocales, et bien des animaux se mettent à rugir de fureur : telle est l'origine des rugissements du lion et des grogne-

ments du chien. Je pense que cela se fait *pour terrifier l'ennemi*, car il se produit chez le lion, en même temps, un soulèvement de la crinière qui le fait paraître plus grand et plus terrible. » Quelques pages plus loin nous trouvons les lignes suivantes : « Il n'existe pas de mouvement expressif plus général que le hérissement des poils, des plumes et des appendices cutanés dans les trois classes de vertébrés. Ces appendices se soulèvent sous l'effet de la frayeur ou de la colère, surtout lorsque les deux sensations sont mêlées ou se suivent immédiatement. Cela se fait *pour faire paraître l'animal plus grand et plus terrible à ses rivaux*; l'animal l'accompagne généralement de mouvements volontaires qui ont le même but, tels que des cris perçants. » (Darwin, *De l'expression des émotions*. Cité d'après la traduction russe, pp. 42 et 47.)

Le gonflement du corps chez les amphibies et les reptiles est aussi considéré par Darwin comme un moyen d'effrayer l'ennemi (pp. 395-396).

Or, Bechterew s'attache à montrer que cette explication par l'inspiration de terreur prend l'effet pour la cause.

A les regarder de plus près, les phénomènes de menace qui ont frappé Darwin et les autres observateurs, se rattachent à deux ordres de faits différents. Entre le soulèvement des appendices cutanés et le gonflement par aspiration de la région respiratoire ou buccale, il n'y a, par le fait, rien de commun, car ces deux mouvements appartiennent à deux systèmes séparés et répondent à des besoins différents.

Le gonflement du corps par les amphibies est un phénomène analogue à l'aspiration de l'air par les mammifères au moment où ils se préparent à la lutte. Les amphibies se gonflent parce qu'ils prennent une trop grande provision d'air dont la sortie produit le sifflement menaçant. Chez les mammifères, la poussée extérieure contre les cordes vocales produit aussi des manifestations réflexes de la voix, tels que le grognement du chien, le rugissement du lion, les miaulements étouffés du chat.

Le soulèvement des appendices cutanés chez les mammifères et les oiseaux a une toute autre origine (pp. 396-397).

...L'opinion qui le rattachait au désir de paraître plus grand et plus effrayant se montre très peu fondée. D'une part, la lutte qui, phylogénétiquement, a le plus d'importance, est une lutte entre les individus de la même espèce pour la possession des femelles, et il est peu croyable que les individus déjà familiarisés avec ces appendices puissent être effrayés par leur soulèvement. D'autre part, il n'est nullement prouvé que la terreur soit inspirée par les dimensions de l'objet. Les petits animaux prouvent souvent le contraire en se jetant sur les grands; ainsi, les chiens poursuivent souvent des vaches et des chevaux. Parmi les individus de la même espèce, les dimensions de l'adversaire n'arrêtent presque jamais l'ennemi. Les petits coqs attaquent vaillamment les grands et sortent souvent

vainqueurs de la lutte. En ce qu concerne les coqs, ces derniers fournissent même une preuve contraire, car en même temps que les plumes se dressent sur leur cou les autres plumes s'aplatissent, les ailes se ferment et la queue s'allonge, ce qui fait paraître le corps plus mince et plus petit.

L'étude des instincts est également loin de confirmer cette manière de voir. Dans son travail sur *L'Habitude et l'Instinct*, Morgan rapporte quelques faits qui nous paraissent très suggestifs. Ainsi, il constate que les oiseaux qui sortent du nid « n'ont pas peur des guèpes, ni des abeilles comme telles, mais s'effrayent devant tout objet inconnu qui se meut avec plus ou moins de bruissement ».

Ce n'est donc pas la forme qui produit un effet terrifiant. Il en résulte qu'ils s'envolent non seulement devant un homme ou un chat, mais aussi « devant une feuille chassée par le vent ». Les jeunes singes ont peur des tous petits animaux, surtout des souris. Il en est de même pour les chiens. Les jeunes chevaux prennent facilement ombrage de tout objet qui bouge (pp. 397-398).

Pour BECHTEREW, le soulèvement de la crinière ou des plumes du cou constituerait un réflexe déclenché par les mécanismes organiques et conservé par la sélection, à raison de la protection qu'il apporte au cou et à tout le corps de l'animal qu'il cache presque complètement.

De son point de vue, en somme, *tous les mouvements mimiques ont un sens biologique*, non pas d'utilité, ce qui est une notion subjective, mais *de nécessité*, comme réaction aux impulsions reçues (p. 391).

Un tel point de vue conduit, par exemple, à combattre également la théorie de la séduction en matière d'ornements sexuels, développée par DARWIN :

Voici les propres termes du grand biologiste au sujet de l'argus qui possède un plumage remarquable et dont les pennes inférieures sont marquées de grandes taches : « Ces superbes ornements, dit-il, restent cachés jusqu'à l'apparition de la femelle. Sitôt qu'elle se montre, le mâle déploie les plumes, les dresse en éventail ou bouclier et les porte devant le corps. — Le cas de l'argus, dit-il plus loin, est au plus haut point intéressant, car il prouve que la beauté la plus raffinée peut n'avoir pour but que de plaire à la femelle; ceci ressort nettement du fait que les grandes pennes et les ornements des pennes secondaires ne se montrent dans tout leur éclat qu'au moment où le mâle fait la cour à la femelle » (p. 400).

...De notre point de vue, les interprétations subjectives tombent d'elles-mêmes, car tous les mouvements de ce genre se rattachent directement au mécanisme de l'instinct sexuel. Pour nous, la coloration de la peau et l'émission de la voix doivent avoir une certaine

utilité comme démonstration du désir sexuel, utilité qui ne comprend ni l'élément de beauté, ni l'élément de menace, mais consiste dans la *stimulation de l'état érotique qui se communique alors aux femelles*. Chez les mammifères le désir sexuel est stimulé par l'odorat, souvent aussi par les sensations tactiles et gustatives de la langue. Chez les oiseaux, ces deux organes sont très peu différenciés: il est donc tout naturel que l'excitation se communique par la vue et par l'ouïe. Du reste, certains mammifères se servent aussi de la voix, comme le montrent les hennissements du cheval et les concerts des chats.

Ces réactions doivent être aussi nécessaires aux mâles qu'aux femelles, car le désir sexuel ne se manifeste pas tout d'un coup, comme un « *deus ex machinâ* » Même à l'époque du rut, il a besoin de se former et d'être entretenu (pp. 402-405).

...En fin de compte, les phénomènes de coloration, ainsi que les mouvements expressifs des oiseaux, se ramènent à l'essor de l'énergie sexuelle L'action de cette dernière est encore obscure, mais elle se différencie nettement chez les deux sexes. On sait, par exemple, que chez les mâles la couche graisseuse sous-cutanée est plus légère que chez les femelles, et celle-ci a une action directe sur le développement du plumage. La chair même des mâles est plus serrée, moins riche en graisse et autrement constituée en sucs, par exemple en spermine (p. 404)

On voit se dessiner nettement la théorie générale de la mimique développée par Bechterew : c'est la nécessité biologique qui règle tous les détails, sans le concours d'aucun facteur personnel ou volontaire. Il en résulte que toute la question revient à faire une analyse fidèle du *processus fonctionnel de chaque attitude*.

Nous en avons eu la preuve en les provoquant par suggestion dans l'état d'hypnose où les nuances les plus finement marquées se reproduisaient sans le moindre concours de la conscience (p 392).

Et, dans cet ordre d'idées, l'auteur distingue tout naturellement la mimique réflexe et la mimique associative. Cette distinction est d'ailleurs purement formelle ; les réponses aux impulsions reçues peuvent être plus ou moins éloignées des excitants primitifs (p 392); la mimique peut paraître spontanée, à cause de la multiplicité des mouvements qui se produisent à la fois (p. 405) : il n'importe, le mécanisme reste le même ; il rattache la manifestation extérieure à des états physiologiques profonds, par des liens que l'expérience de la vie a consolidés dans l'espèce.

A propos des attitudes réflexes, Bechterew écrit :

Il suffira de rappeler que la mimique organique comprend l'expression de la faim, de la satiété, du bien-être, du malaise, de

l'étouffement et ainsi de suite; la mimique musculaire traduit les états de vigueur, de fatigue, de défense, d'attaque, etc.; la mimique sexuelle résulte des sensations du désir, de volupté ou de pudeur; la mimique visuelle et la mimique auditive comprennent surtout les divers états de concentration nerveuse : les réactions tactiles, gustatives et olfactives s'entendent d'elles-mêmes (p. 392).

Au contraire, dans la mimique associative, les voies de déclenchement peuvent bifurquer, à cause de l'activité associative du système nerveux :

Ainsi, le froid produit une mimique organique caractérisée par le tremblement, mais le même phénomène peut résulter de la frayeur : la joie produit une dilatation des vaisseaux périphériques accompagnée de mouvements d'expansion, mais ces derniers résultent aussi du simple bien être ou d'une caresse physique. Le rire peut être produit par la sensation de comique, mais se rattache aussi, d'une manière directe, au chatouillement (p. 392).

..Les mouvements associés sont par exemple ceux que font les mâchoires lorsqu'on coupe un papier ou une toile avec des ciseaux, ceux que font les lèvres, lorsqu'on apprend à ramer, etc. Phénomène double, comprenant tout d'abord l'extension du rythme aux mouvements accessoires du corps et, ensuite l'association de ceux-ci avec les mouvements principaux (p. 394).

A mesure que la mimique s'affine, le mécanisme élémentaire se complique, mais en restant fonctionnellement identique à lui-même. Ainsi en est-il notamment des gestes :

En ce qui concerne les gestes, ces derniers résultent aussi de l'activité associative des centres nerveux, mais constituent la reproduction de mouvements plus compliqués, en partie réflexes, en partie personnels ou volontaires. Tel est, par exemple, le geste de se couvrir le visage avec les deux mains, le haussement d'épaules, l'action d'écarter les bras, etc., etc.

La plupart des gestes ont pour origine soit un mouvement de défense, soit un mouvement d'agression, soit un mouvement de concentration nerveuse. Ainsi, la colère nous fait serrer les poings, nous projeter en avant et frapper des pieds, mais la même chose se produit lorsque nous attaquons directement l'ennemi. La tête se rejette en arrière et le corps fait un mouvement de recul pour marquer le refus d'une proposition offensante, mais la même chose a lieu devant un obstacle ou un danger imprévu. Pour désigner un objet, nous tendons la main et étendons un doigt, mais c'est ce qui se fait aussi pour atteindre et toucher l'objet.

Pour chasser une vision importune, on porte la main sur les yeux comme s'il s'agissait d'en expulser un grain de poussière. Pour exiger un éclaircissement, on fait un mouvement des doigts comme pour nettoyer un verre ou écarter un obstacle. Devant une

Sur des expériences de suggestion.

A propos de :

G. M. Jones. *Experiments on the Reproduction of Distance as influenced by suggestions of Ability and Inability.* (The Psychological Review, juillet 1910, pp. 269-278.)

et de

E. K. Strong. *The Effect of Various Types of Suggestion upon Muscular Activity.* (Idem, pp. 277-291.)

J'ai analysé ici-même [*Archives*, n° 90, *Bulletin* de juin 1910] le travail de Burnham : *The group as a stimulus to mental activity*, qui montrait l'influence de la suggestion sur le travail musculaire. Dans ces expériences, il s'agissait plutôt des effets de la concurrence ; ici, il s'agit d'introduire une idée spéciale (analogue, me paraît-il, à l'« Erwartungsvorstellung » de la psychologie allemande) dans l'esprit de quelqu'un qui doit ou reproduire une ligne d'une certaine distance (ici 80 centimètres), ou mettre en mouvement un dynamomètre. Dans l'un et l'autre cas, l'influence de la suggestion sera prouvée quand les résultats « suggestifs » sont d'autres que les résultats « témoins ».

Voici comment l'auteur explique les conditions des premières expériences :

The apparatus employed in the present experiment was almost identical with that used by Brand. At a distance of 80 centimeters from the subject two white pegs were set up showing through a narrow slit in a black screen; below this slit was another, somewhat wider, in which were exposed the visual suggestions. It was so arranged that the slits might be covered and uncovered conveniently to meet the needs of the experiment. At a distance of 40 centimeters from the observer was another black screen low enough so that the subject was able to see the horizontal slits in the farther screen where the pegs fixing the standard distance were exposed. On the nearer screen was a ledge where the subject was to adjust corresponding pegs in making his reproductions. Both screens were built upon a table at a convenient level; the background was black and the room but dimly lighted. The pegs themselves were made clearly visible by screened lights.

The observer responded to six varieties of suggestion and to one signal where no suggestion was offered. Three types of suggestion were used: the visual, made by means of the printed mottoes,

« You are now able » and « You are now unable », the vocal, made by the experimenter to the observer in the same words; and the « auto », made by the subject to himself in the words, « I am now able », « I am now unable. » The suggestions were given in irregular order; after each an interval of a second and a half was allowed before the exposure of the pegs, to give the subject time to concentrate his attention on the idea. The pegs were then exposed for a second and a half, the slide was replaced so as to conceal them, and the observer immediately placed his pegs upon the ledge and adjusted them in accordance with his estimate of the distance between the exposed pegs. This distance, or space interval, was kept constant throughout the experiment; but of this the subjects were unaware, as their assertions prove. Each of the subjects took it for granted, when the absolute position of the pegs was changed, which occurred after every sixth judgment, that the space interval was changed also.

The experiment covered a period of five months, from October, 1908, to March, 1909; during this time the subjects were experimented upon at regular intervals and were required to give approximately the same number of judgments at each sitting. Three observers, experienced in psychological methods, were engaged. Five hundred twenty-five estimates were made by each of the three subjects; that is, seventy-five estimates for each variety of suggestion and seventy-five with no suggestion. The subject was instructed to allow each suggestion a place in his mind, to hold the idea it offered, but not to allow it consciously or intentionally to affect his estimate. Toward the close of the experiment each observer reported that he felt certain he was not being influenced in the least degree by any of the types of suggestion. According to their statements no feelings of ability or inability were aroused within them, nor was the experimenter able to observe any outward effect, such as hesitation or the like (pp. 270-271).

Le résultat général se résume comme suit :

In view of the fact that the judgments made under suggestion whether affirmative or negative show so frequently an increase in variability and error beyond that in the judgments made without suggestion, we may infer that suggestion does in itself, and apart from the actual « contents » of the suggestion effect some change in the reproduction of distance.

But it is also significant that the suggestion acts to a considerable extent in a direction corresponding to the actual « contents » of the suggestion given; *i. e.*, the error and variability under suggestion of *ability* were almost always less than when suggestions of *inability* were made (p. 275).

Ces résultats ont peut-être été obtenus en entourant l'expérience de précautions rigoureuses; mais l'auteur ne s'étend pas sur ce point. Quant à moi, je me représente difficilement

l'état d'esprit d'un sujet, initié à la psychologie, et auquel on suggère « qu'il est habile ou inhabile » ; ou c'est le parti pris du résultat prévu, ou le sujet supprime tout contrôle

D'autre part, l'auteur ne nous renseigne pas, comment elle a évolué la longueur des lignes reproduites par les sujets, comment elle les a mesurées, si c'est elle-même qui a pris ces mesures, ou si elle s'est fait contrôler au moins par une autre personne. Ce point est important ; car on peut être de bonne foi, et néanmoins on calcule des choses « qui n'existent pas ». A l'appui de cette remarque, je note une observation expérimentale, faite par R. Schulze, à Leipzig (Rudolf Schulze; *Aus der Werkstatt der experimentellen Psychologie und Pädagogik*. Leipzig, 1909, p. 13) :

Sobald der Mensch sich irgendwie messend betätigt, unterliegt seine Tätigkeit auch stets bestimmten Fehlern. In der Tat existiert keine Messung, die nicht mit einem Fehler behaftet wäre. Bei der erstmaligen Messung eines Stabes zum Beispiel bekam ich eine Länge von 100,1 Millimeter, bei der zweiten 99,9 Millimeter u. s. f. Wenn ich darum über die Länge des Stabes eine genaue Aussage machen will, so ist es nötig, viele Messungen anzustellen. Bei 80 maliger Messung desselben Stabes ergaben sich in buntem Durch einander Längen, die von 99,6 bis 100,4 Millimeter schwankten.

Des réserves plus sérieuses encore s'imposent en ce qui concerne les expériences de E. K. Strong au dynamomètre.

Voici d'abord le plan général de ces expériences :

The general plan of the experiment was to give the subject a suggestion, and then have him respond each time with his maximum grip. Collin's elliptical form of dynamometer was used and from it an expression in kilograms was obtained of his muscular activity.

The subject was seated in a chair which was provided with two flat arms about two and a half inches wide which extended as far forward as the front edge of the seat. The subject rested his arms from the elbow to the wrist upon these arms of the chair. When actually gripping the dynamometer the palm of his hand was uppermost. In the intervals he was allowed to rest his hand as he chose The conductor sat at a small table. On the edge of this table between the subject and the conductor a large upright black screen was placed in such manner that the subject could not see anything upon the table ; nor could he see the conductor.

Once every twenty seconds, until the series with one hand was completed, the subject gripped the dynamometer with his maximum force. The exact procedure was as follows. When the second-hand of the watch indicated the moment of presentation, the suggestion was given by the conductor. The dynamometer was then placed

in the subject's hand As soon as the latter had responded with his maximum grip the conductor took the instrument from his hand, noted the reading, and then awaited the next moment of presentation.

In all there were seven suggestions offered. They might be classified as follows :

I. *Auditory Suggestions.*

1. Positive. « Now you can make it stronger than usual. »

2 Negative. « Now you can't make it as strong as usual. »

These suggestions were presented vocally by the conductor.

II. *Visual Suggestions.*

1. Positive. A plus (+) sign 0.4 inches in size displayed upon a piece of cardboard two inches square.

2 Negative. A minus (-) sign 0.4 inches in size displayed upon a piece of cardboard two inches square.

In giving these suggestions the conductor placed the cardboard upon the corner of the table in front of the subject.

At the commencement of the experiment each subject was told that the plus (+) sign was meant to suggest to him that he could make his grip stronger than usual and the minus (–) sign was meant to suggest that he could not make it as strong as usual These signs were consequently visual suggestions depending on previous vocal instruction.

III. *Auto-Suggestions.* Here the conductor announced in the same tone and manner as is presenting the Auditory Suggestions « Now you can make a suggestion of your own. » The subject understood by this that he was at liberty to suggest to himself either the positive or negative suggestion and to designate his choice to the conductor by audibly announcing it. In this case as soon as the subject had announced his suggestion the dynamometer was handed him and the experiments continued as usual.

1. Positive. (After suggestion by the conductor, as above.) « Now I can make it stronger than usnal, » spoken by the subject.

2. Negative. (After suggestion by the conductor, as above.) « Now I can't make it as strong as usual, » spoken by the subject.

IV. *Neutral « Suggestion. »* This consisted of the announcement by the conductor of, « Now, neutral, » and was intended to act merely as a check and guide to what would be the exertion if no suggestion of any sort were given (pp. 282-283-284.).

Les *résultats* de ces expériences, faites sur trois sujets — dont malheureusement on ne donne ni l'âge ni le sexe, éléments importants d'après Féré —, semblent assez nets, ils montrent que l'influence des différentes espèces de suggestions est différente, ainsi qu'on le constate dans les deux tableaux suivants correspondant à deux séries d'expériences, l'une faite en septembre-décembre 1908, l'autre en janvier-avril 1909.

Table V.

Results for the first term.

The numbers for the first six suggestions under Subjects « B » and « J » are an average of 48 results, and under Subject « W » are an average of 24 results. The neutrals under Subjects « B » and « J » are an average of 96 results while under Subject « W » they are an average of 36 results.

Suggestions.	Subject « B. »		Subject « J. »		Subject « W »	
	Right.	Left.	Right.	Left.	Right.	Left.
« Can » . .	38.8	29.6	17.2	15.0	33.1	23.7
« Can't » . .	38.4	28.9	17.1	15.4	33.3	23.4
(+) . . .	38.9	29.9	17.7	15.0	33 8	24.4
(—) . . .	38.6	29.3	17.1	14.8	33.5	24.4
+ Auto . .	39 7	29.5	17 5	15 2	33 5	24.2
— Auto . .	39.0	29 9	17 1	15 3	33.6	25 6
Average . .	38.9	29 5	17.2	15 1	33 5	24.3
Neutral . .	39.0	29.4	16.9	15 0	33.4	23.5
Average of all	38.9	29.5	17.1	15.1	33.5	23.9

Table VI.

Results for the second term.

The numbers for the first eight suggestions are an average of 48 trials while those for the neutrals are an average of 120 trials.

Suggestions.	Subject « B. »		Subject « J. »		Subject « W. »	
	Right.	Left.	Right.	Left.	Right.	Left.
« Can » . .	40.3	31.8	16 9	15.9	32.8	25.1
« Can't » . .	39.7	31.4	16 9	16.3	32.6	25.4
(Can). . .	39.4	31.0	16.9	16.4	32.9	25.3
(Can't) . .	40 1	31.3	16.8	15.9	33 2	25.3
« + ». . .	39 6	31.2	16 7	16.2	32.2	24 8
« — ». . .	39.4	3[illegible] 8	16.7	16.1	32.1	[illegible]5 1
(+) . . .	39.3	31.3	16.9	16.3	32 4	25 3
(—) . . .	39.6	31.3	16.7	16.4	32.8	25 9
Average . .	39.7	31.3	16 8	16 2	32.6	25 3
Neutral . .	39.4	30 8	16 7	16 0	32.2	24 9
Average of all	39.5	31.1	16.8	16.1	32.5	25.2

From these two tables we see very clearly that suggestion as a whole heightens the maxima. In every case, except for the right hand of subject « B » during the first term, the average of the neutrals for any of the three subjects with either hand is less than the corresponding average of all the other suggestions. The exception can probably be explained by an introspection of subject « B » on March 1, when he stated that neutrals at *first* had a positive effect, that is to say, he felt that then was a time to make a « record ».

De plus, parmi les divers modes de suggestion, c'est l'auto-suggestion qui donne les maxima les plus élevés.

Avant d'incorporer définitivement aux acquisitions scientifiques ces résultats en apparence très nets, j'estime qu'il serai indispensable de renouveler les expériences. D'abord, le dynamomètre de Collin ne peut guère être utilisé pour une expérience minutieuse et exacte, à cause de ses nombreux défauts. C'est un instrument utile et qui peut servir dans les cas les plus simples; mais il est remplacé avantageusemen par le dynamographe d'Ulmann, et surtout par l'instrument absolument parfait qu'est l'« Arbeitsschreiber », de Karl Weiler (Karl Weiler, *Untersuchungen über die Muskelarbeit des Menschen. Psychologische Arbeiten.* Vol. V, n° 4, pp. 538 et suiv.).

D'autre part, la lecture de la valeur exacte, sur l'échelle du dynamomètre, est sujette à beaucoup d'erreurs, et l'emploi d'un appareil inscrivant automatiquement le travail dépensé paraît bien s'imposer.

P. Menzerath.

Bibliographies données par les denx auteurs :

Article de G. M. Jones :

Small, « The Suggestibility of Children », *Pedagog. Sem.*, 1896, IV, pp. 176-220

Binet, « La suggestibilité », *Annee Psych.*, V, pp. 82-152.

H. J. Pearce, « Normal Motor Suggestibility », *Psych. Rev.*, 1902, IX, pp. 329-356.

W. J. Smith and S. C. M. Sowton, « Observations on Spatial Contrast and Confluence in Visual Perception », *Brit. J. Psych.*, 1907, II, pp. 196-219.

J. E. Brand, « The Effect of Verbal Suggestion on the Estimation of Linear Magnitudes », *Psych. Rev.*, 1905, XII, pp. 41-49.

J. C. Bell, « The Effect of Suggestion upon the Reproduction of Triangles and Point Distances », *American Journal of Psychology*, 1908, XIX, pp. 504-518 (*notes*, p. 269).

Article de E. K. Strong :

Triplet, « Dynamogenic Factors in Pace-making and Competition », *Amer. Journ. of Psych.*, IX, 507-533.

Small, « The Suggestibility of Children », *Ped. Sem.*, IV., 182.

Binet, « La suggestibilité », *L'année psych.*, V, 99.

Pearce, « Normal Motor Suggestibility », *Psych. Rev.*, IX, 348.

Smith and Sowton, « Observations on Spatial Contrast and Confluence in Visual Perception », *Brit. Journ. Psych.*, II., 196-219. A very full discussion of all but the first accompanies the article of Bell (« The effect of Suggestion upon the Reproduction of Triangles and of Point distances », in the *Amer. Journ. of Psych.*, XIX, 504. « The Effect of Verbal Suggestion upon the Estimation of Linear Magnitudes, » *Psych. Rev.*, XII, 1905, 41-49 (*notes* p. 279).

Analyse expérimentale de la communauté de directions mentales dans un groupe social.

A propos de :

KARL MARBE, *Ueber das Gedankenlesen und die Gleichförmigkeit des psychischen Geschehens.* (*Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane.* I. Abteilung : « Zeitschrift für Psychologie ». Vol. 56. Nr 4. Leipzig, Barth, 1910, pp. 241-263.)

MARBE, Dr K. Professeur de philosophie et de psychologie à l'Akademie für Sozial- und Handelswissenschaften de Francfort s. M. Professeur de philosophie et directeur de l'Institut de psychologie à l'Université de Wurzbourg. Principaux travaux : *Ueber den Rhytmus der Prosa* (1904), *Experimentell psychologische Untersuchungen über das Urteil* (19 1); *Experimentelle Untersuchungen über die psychologische Grundlage der sprachlichen Analogiebildung* (avec A. THUMB) 1901. Contributions à *Zeitschrift für Psychologie*, *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie*, etc.

« Un prestidigitateur habile racontait un jour au laboratoire de la Sorbonne que si l'on priait une personne de penser à un chiffre quelconque au-dessous de 10, dans la majorité des cas elle pensait au chiffre 7 : il l'avait remarqué dans sa pratique et s'en servait pour quelques trucs. Notre maître, M. BINET, a fait une enquête sur ce point, d'où il s'est dégagé qu'en réalité plus de la moitié des personnes interrogées pensaient au chiffre 7, les autres avaient choisi 3, 5 et 8 ; en somme on voit que les différents cas sont loin d'être également possibles. » (V. HENRI, *Probabilités en psychologie*, *Année psychologique*, 1896, p. 470.)

C'est à des expériences de cette nature que l'étude de MARBE est consacrée : révélant l'existence de courants communs dans les mentalités d'un groupe, elles présentent pour la sociologie un incontestable intérêt.

D'abord, MARBE a confirmé l'observation de BINET, avec cette différence toutefois que le chiffre préféré est autre pour l'Allemagne, ainsi que le montre aussi le résultat obtenu par REINHOLD, directeur de la Victoriaschule à Francfort-s-Mein, sur 308 jeunes filles. D'après les expériences de celui-ci, c'est

le nombre 5 qui l'emporte partout : de même, deux élèves de MARBE constataient pour Wurzbourg sur 161 sujets le 5 comme chiffre préféré.

Ce fait assez curieux m'a poussé à répéter cette étude pour la Belgique, et quoique jusqu'ici je n'aie posé cette question qu'à un nombre trop restreint de personnes (20), je crois qu'il sera d'une certaine utilité d'indiquer les résultats obtenus. A la question : « Notez un chiffre quelconque de 1 à 10 », on a répondu comme suit :

CHIFFRE.	NOMBRE DE FOIS.
9	1
8	8
7	6
6	4
5	—
4	1
3	—
2	—

On voit que 2, 3 et 5 ne sont même pas cités et que 4 et 9 ne le sont qu'une fois.

Mais un fait à noter est que les personnes qui ont choisi le 8 sont tous des hommes, tandis que celles qui ont choisi le 6 sont exclusivement des femmes. MARBE n'a pas tenu compte d'une différence possible entre les sexes. (Les expériences de REINHOLD à Francfort se faisaient sur des jeunes filles, celles des élèves de MARBE à Wurzbourg sur des hommes, normaliens et soldats.)

JASPERT, directeur d'école primaire à Francfort, a posé à 361 élèves (âgés de 7 à 14 ans) la question de noter une « couleur quelconque ». Le résultat est surprenant : « rouge » est noté le plus souvent (169), suivi par « bleu » (110), « vert » (86), « jaune » (73), « noir » (40), « blanc » (28) ; bref, il y a une préférence incontestable pour les couleurs simples et nettes.

D'après une expérience, faite par moi-même, il semble que pour la Belgique c'est le « bleu » qui est préféré ; mais ici se pose un point d'interrogation : mes résultats, obtenus sur les adultes, sont-ils immédiatement comparables à ceux obtenus par JASPERT sur des élèves ? C'est probable, mais le contraire n'est pas impossible, et le fait reste donc à vérifier. Ce point n'est pas non plus pris en considération par MARBE, pas plus que cet autre de savoir s'il n'y a pas une différence dans les réponses d'après le degré intellectuel des sujets.

Aux mêmes résultats que ceux de MARBE ont abouti les expériences des REINHOLD et DAUBER sur les élèves d'écoles pri-

maires qui devaient « *noter n'importe quel mot* ». Il y a ici également des régularités; dans 57 p. c. un même mot a été écrit par au moins deux sujets.

Ich erblicke in diesem Ergebnisse eine überraschende Gleichförmigkeit des Denkens unter ähnlichen Bedingungen. Diese Bedingungen setzen sich zusammen aus der Aufgabe, den speziellen Versuchsbedingungen überhaupt, gewissen Verhältnissen des Unterrichts, der Erziehung und vielen andern bekannten und unbekannten Bedingungen.

Cette dernière remarque pose directement le problème sociologique, de même qu'elle constitue en somme le fondement de la psychologie générale :

Wenn wir mit einer Reihe von Individuen unter möglichst gleichen, also jedenfalls ähnlichen Bedingungen, Schwellenbestimmungen, Reaktionsversuche oder irgendwelche andere Experimente anstellen, so gelangen wir trotz der individuellen Differenzen immer zu ähnlichen Resultaten.

Notre résultat qui prouve la « Gleichförmigkeit des psychischen Geschehens bei verschiedenen Individuen unter ähnlichen Bedingungen », est l'hypothèse fondamentale de la méthode comparée en sociologie, elle est en même temps une hypothèse essentielle de la psychologie générale.

Cette « loi » psychologique a été prouvée dans le domaine des associations d'idées déjà en 1901 par Thumb et Marbe et les résultats qu'ils ont obtenus ont été en partie confirmés ou partie amendés par les observations de Wreschner, de Boer, Salinger, Reinhold, Menzerath, etc.

Sans aucun doute, l'*explication* est facile à donner — elle se base sur le fait que les causes déterminantes doivent être identiques pour tous les sujets observés, et ces causes résident dans l'*identité de milieux*, si variés d'ailleurs que ceux-ci paraissent être.

Mais il parait impossible de dégager les causes *dernières*, à savoir pourquoi c'est justement le chiffre 7 ou le chiffre 5 qui est préféré, pourquoi on choisit le plus souvent le jeudi parmi les jours de la semaine et la rose entre les fleurs. C'est le cas de reproduire ici cette remarque d'E. Mach :

Die Frage nach dem « warum », die überall zweckmässig ist, wo es sich um Aufklärung eines Widerspruches handelt, kann wie jede zweckmässige Gewohnheit auch über den Zweck hinausgehen und gestellt werden, wo nichts mehr zu verstehen ist. (Ernst Mach, *Popular wissenschaftliche Vorlesungen*, 3. A., Leipzig, 1903, p. 228.)

Le fait principal est qu'il existe des *régularités* : là où le calcul des probabilités renseignerait une proportion due au

seul hasard, on devine des phénomènes exerçant une influence dans des sens déterminés. Ainsi, quand je demande à une personne quelconque de me nommer une lettre de l'alphabet, j'obtiendrai à peu près 20 fois sur 25 cas la réponse A, c'est-à-dire, 80 p. c. et non 4 p. c.

Or, ce sont ces causes déterminantes agissant dans une même direction qui rendent possible la vie sociale : une société se base sur ce que l'on appelle l'ordre, la coordination, etc., tout le monde fait, ou à peu près, ce que les autres font, et tout le monde travaille dans une direction parallèle. Une société devient ainsi un enchaînement compliqué de nombreux réflexes. Mais à la base de ce phénomène ne se trouve ni l'imitation ni la suggestion ; c'est le milieu qui crée un esprit (un *Zeitgeist*).

Disons, à ce propos, que des termes comme « Volksgeist » ou « Volkswille » dont Wundt se sert sont des abstractions pures, sans aucun contenu réel. Si l'on n'accepte pas la philosophie de Schopenhauer et d'Edouard von Hartmann, le « Volkswille » n'est pas cause déterminante; il est bien plutôt lui-même déterminé. Peu importe d'ailleurs : pour que la sociologie comparée soit possible, il suffit que dans les différentes sociétés, séparées géographiquement, les causes déterminantes soient les mêmes; les effets seront alors logiquement identiques. Marbe aurait pu davantage souligner ce fait qu'illustrent de nombreux exemples : les « états » (*Zeitalter*) de Lamprecht aussi bien que les « lois sociales » de l'école française se basent sur ce phénomène.

Parmi les conséquences de cette communauté de tendances, Marbe s'est arrêté dans ses dernières pages à un cas spécial : celui de l'*invention* au sujet duquel une littérature assez abondante a paru dans ces dernières années.

Tout le monde a déjà éprouvé cette sensation, souvent pénible, de constater que l'on n'est pas seul à entreprendre une étude scientifique dans un domaine quelconque ; les problèmes flottent dans l'air ; le choix des sujets scientifiques est donc déterminé ; déterminées sont également les adaptations continuelles que sont les inventions.

Le calcul infinitésimal a été trouvé en même temps par Newton et Leibniz ; le stroboscope par Plateau et Stampfer, et la théorie du rôle statique du labyrinthe (*statolithes*) par Mach, Breuer et Crum Brown ; Manuel Garcia, simple professeur de chant, a inventé le laryngoscope en même temps que Robert Julius Mayer. La linguistique, l'hiérologie, la préhistoire,

l'histoire des arts et des métiers fournissent de nombreux exemples.

A la vérité, cette influence du milieu n'explique pas tout, il faudrait y ajouter l'*adaptabilité,* et rechercher jusqu'à quel point l'adaptation peut s'effectuer dans ces divers cas. Elle a certainement des limites qui dépendent des races, des climats, des âges, du degré d'intelligence... *Lis est apud judices.*

P. Menzérath.

Sur l'homogénéité mentale d'un groupe.

A propos de :

P. Bovet, *L'originalité et la banalité dans les expériences collectives d'association ; note sur la façon de les mesurer.* (*Archives de psychologie*, t. X, nº 37, septembre 1910, pp. 79-85.)

Bovet, Pierre. Né en 1878. Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Neuchâtel. Principaux travaux : *Le Dieu de Platon d'après l'arbre chronologique des dialogues* (1903) : *Ernest Munisier* (1904) : *la séparation de l'Église et de l'État dans le canton de Neuchatel* (1906) ; articles dans les *Archives de psychologie*.

Menzerath montre dans l'article précédent comment certaines expériences entreprises par les psychologues sur les associations mentales peuvent contribuer à l'analyse des tendances, latentes ou affirmées, dans un groupe.

Les recherches dont Bovet a publié les résultats peuvent être interprétées dans le même sens. Il s'est préoccupé de dégager quels sont parmi les individus d'un groupe ceux dont les associations sont « banales » et ceux qui présentent des associations « originales ». On aperçoit aussitôt que ces faits conduisent à l'appréciation du degré d'homogénéité du groupe.

Voici comment Bovet décrit ses expériences :

Pour la simplicité de l'exposé, j'emprunterai mes exemples à 4 groupes de 10 élèves chacun, et je me bornerai à 10 expériences d'association — les mêmes chaque fois —, faites avec chacun de ces groupes. Dans la pratique, évidemment, on s'interdira de tirer d'un si petit nombre de réactions des inductions relatives à la psychologie individuelle des sujets.

Mes inducteurs sont : *carte, aujourd'hui, vous, neuf, table, avant-hier, clef, quatre, César, blanc.*

Aucun d'eux n'a déterminé une réaction identique chez tous (100 p. c.) les sujets ; un seul (*vous*, dans le groupe A) a amené autant de réactions différentes que de sujets (10). A part celui-là, tous les inducteurs nous permettent ainsi de constater des réactions préférées (*bevorzugte Reaktionen*), mais la force de ces préférences varie beaucoup. Ainsi, dans le groupe B, l'association *table-chaise* est commune à 8 sujets sur 10 (80 p. c.) (p. 79).

Le coefficient de 80 p. c., sera attribué à chacun des huit sujets qui ont donné la réponse « chaise »; en d'autres termes, chacun de ces huit sujets donne un coefficient de banalité égal à 80. L'un des deux autres sujets a répondu « serviette »; il aura 10, de même que le dixième qui a répondu « soulier ».

On peut ainsi établir le maximum théorique de banalité que les expériences révèlent dans le groupe : il faudra, pour cela, additionner les coefficients maxima attribués pour chaque expérience, coefficients analogues à 80 dans l'exemple ci-dessus. Dans un des groupes, on trouve pour les 10 inducteurs, respectivement les coefficients 20-60-30-30-80-20-40-20-30-40; leur somme est 370, ce qui donne 370 : 10 = 37 pour moyenne de la banalité maxima dont le groupe est susceptible. Le sujet Gac. qui fournit le coefficient 35 en approche donc beaucoup (p. 80).

Enfin, l'homogénéité du groupe se mesurera comme suit : les coefficients de banalité de chacun des sujets du groupe étant : 35-34-31-29-29-27-22-21-17-11, la somme donne 256 dont la moyenne est 256 : 10 = 25.6. Un autre groupe a donné une moyenne de 17.4, révélant ainsi un moindre degré d'homogénéité (p. 83).

Bovet formule à la fin de sa note les observations suivantes :

Ce degré de banalité dans l'association, mesuré par nos coefficients, est-il constant? Les expériences que j'ai faites me portent à le croire. On rapprochera tout naturellement nos recherches de quelques-unes de celles de Binet sur l'*idée directrice*, qui se prêteraient à la même notation (¹).

Ces coefficients de nos élèves dépendent-ils de la rapidité avec laquelle ils associent? sont-ils en rapport avec leur suggestibilité? et surtout correspondent-ils au plus ou moins d'originalité dont ils font preuve dans leurs travaux d'école, dans leurs compositions françaises, par exemple? De même cette plus ou moins grande homogénéité d'un groupe en matière d'association est-elle l'indice d'une unité plus ou moins profonde dans la façon de sentir et de penser? Est elle accrue par la vie de l'école, par les heures passées sur les mêmes bancs à entendre les mêmes leçons, ou bien, au contraire, en grandissant nos jeunes gens développent-ils une façon

(¹) *La suggestibilité*, Paris, 1900, pp. 74-81.

L'auteur mentionne (p. 79) ces références relatives à son sujet : Claparède, *L'association des idées*, Paris, 1903; Thumb et Marbe, *Experimentelle Untersuchungen über die psychologische Grundlagen der sprachlichen Analogiebildung*, Leipzig, 1901; Saling, *Assoziative Massenversuche*, Z. f. Psych., XLIV, p. 258, 1908.

personnelle d'associer qui contre-balance ces influences extérieures, de sorte que l'homogénéité d'un groupe aille naturellement en décroissant d'année en année ?

Il suffit de poser ces questions pour en montrer l'intérêt. Des expériences collectives faites dans des classes de degrés différents, et dans une même classe à plusieurs reprises, permettront sans doute d'y répondre (p. 83).

Il est à peine besoin d'ajouter que ces expériences appelleront toujours les réserves qui s'imposent à l'égard de la plupart des expériences sur les associations mentales : il est à craindre, notamment, que, dans les expériences ultérieures, les sujets, mis au courant de la portée des questions qu'on leur adresse, s'ingénient à dépister l'observateur. D'autre part, les spécialisations professionnelles agiront de plus, et celui qui fera son apprentissage de menuisier aura à sa disposition une gamme d'induits pour répondre à l'inducteur « table », spécifiquement différente de celle de l'étudiant en médecine.

D'une façon générale, enfin, il semble que ce qu'il faudrait observer, c'est justement ce que Bovet appelle « la façon d'associer », — bien plus que les manifestations extérieures de l'association, lesquelles tiennent à une série de facteurs d'éducation et de milieu.

Il n'en reste pas moins que de telles expériences auront, je pense, une valeur plus grande au point de vue sociologique de la mentalité collective d'un groupe qu'au point de vue de la psychologie individuelle de ceux qui le composent. Elles montreront, en effet, quelles sont les possibilités de réaction, les ripostes virtuelles si l'on veut, à une sollicitation extérieure. Elles éclaireraient directement ce que j'ai proposé d'appeler la « synéthie sociale » (*Esquisse d'une sociologie*, pp. 135 et ss.), et permettraient de tracer à travers un groupe les « lignes synéthiques », dont on a déjà l'intuition dans tant de circonstances pratiques, par exemple dans le lancement d'un produit par la réclame.

Mais il est permis de se demander si, à ce point de vue, l'homogénéité réactionnelle d'un groupe ne peut pas être révélée par des expériences embrassant les individus dans un ensemble plus étendu de leurs dispositions mentales, et non plus seulement dans l'étroit domaine des associations verbales. Ainsi, lorsque l'on propose à une classe un sujet de rédaction, ou à des recrues un certain nombre de questions choisies, de façon à opérer de véritables « sondages » dans le groupe, ne dégage-t-on pas plus complètement la personna-

lité réactionnelle des individus ? Et, envisagé sous cet aspect, le tableau des cotes attribuées par l'interrogateur à ceux qui ont répondu, n'apporte-t-il pas une sorte d'évaluation de leur degré relatif d'homogénéité ?

E. Waxweiler.

Sur le rôle de la dissociation des idées dans les jugements sociaux

A propos de :

V. Muselli, *La reconnaissance d'une qualité bonne chez l'auteur d'un acte mauvais*. (*Le Spectateur*, 1910, pp. 429-432.)

Il n'est pas surprenant que l'on puisse trouver beaucoup à glaner pour l'analyse de la vie sociale dans *Le Spectateur*, puisqu'il est « consacré à l'étude expérimentale, abstraite et pratique, de l'intelligence dans la vie courante, le travail scientifique et l'activité sociale, » c'est-à-dire, comme on l'écrivait dans le *Mercure de France*, que son programme consiste « à étudier le jeu des opérations logiques de l'esprit sur le vif de leurs applications à la pratique quotidienne »

La note que je veux epingler pour les *Archives sociologiques* met en évidence un facteur dont l influence est certaine sur les jugements que les individus portent les uns sur les autres :

Il arrive souvent qu'à des personnes dont on condamne les actes on est forcé d'accorder certaines qualités, dans la préparation et dans l'accomplissement même de ces actes. C'est ainsi que l'on convient que certains criminels ont fait preuve d'intelligence ou d'audace dans la perpétration de leur crime : c'est ainsi que l'on reconnaît l'adresse d'un homme d'affaires dans cela même où il s'est montré malhonnète : c'est ainsi que l'on admet que la conduite blâmable d'un père à l'endroit de son fils, d'un chef à l'endroit de son subordonné, peut être cependant une marque de volonté.

Mais cette reconnaissance d'une qualité bonne chez celui qui accomplit un acte mauvais est toujours forcée, et les locutions mêmes que nous employons décèlent notre gène. Elle est un jugement dont les termes ne se joignent qu'à grand'peine et qui ne se formule jamais sans une véritable répulsion logique. Quelles sont les raisons de cette répulsion?

Remarquons d'abord que lorsque nous jugeons que quelqu'un a fait preuve d'une qualité bonne dans la préparation ou dans l'accomplissement d'un acte mauvais nous portons un double jugement. Nous jugeons d'un côté qu'une qualité bonne a servi à la préparation ou à l'accomplissement d'un acte mauvais : « Un tel acte révèle de la patience, de l'intelligence, de la volonté. » Nous

jugeons d'un autre côté que la qualité en question peut être attribuée à l'auteur de l'acte mauvais : « Cet homme s'est montré patient, intelligent, énergique. » Examinons donc, successivement, ce qui rend également pénibles les deux parties simultanées de ce jugement.

A. — Nous jugeons qu'une qualité bonne a servi à la préparation ou à l'accomplissement d'un acte mauvais. Cela nous est pénible, parce que, lorsqu'un acte est accompli, l'esprit ne dissocie que très difficilement cet acte des circonstances et des conditions qui l'ont entouré et favorisé. L'acte et ses circonstances et conditions sont totalisés par l'esprit, et, comme de ce total, susceptible seulement d'un jugement d'ensemble, l'acte constitue la partie la plus importante, c'est le jugement mérité par l'acte qui se reporte sur les autres parties de ce total ; c'est-à-dire sur les circonstances et les conditions de l'acte. Un acte est accompli qui est jugé mauvais, toutes les circonstances et toutes les conditions de cet acte seront frappées du même jugement que l'acte, seront jugées mauvaises. En conséquence, si dans les circonstances ou dans les conditions d'un acte jugé mauvais se trouve une qualité bonne, l'esprit éprouvera naturellement une sorte de répulsion à la reconnaître.

B. — Mais, comme nous l'avons dit, nous jugeons encore que cette qualité peut être attribuée à l'auteur de l'acte mauvais, et cette seconde partie du jugement nous est aussi pénible que la première. La raison en est que l'esprit croit trouver dans l'état mental de l'auteur de l'acte mauvais l'explication de ce qui, dans d'autres circonstances, nécéssiterait l'usage de cette qualité.

Prenons quelques exemples : un père, sans motif, a chassé son fils et refuse d'une façon continue de le recevoir. Il est certain que cet homme a montré de la volonté. Cependant nous répugnons à lui attribuer cette qualité et cela parce que nous supposons que celui qui se conduit ainsi envers son fils doit se trouver dans un état mental qui explique par lui seul son attitude intransigeante sans qu'y soit nécessaire l'usage de la volonté.

Un autre, dans la consommation d'une escroquerie, aura déjoué les précautions les mieux prises, évité les pièges les mieux tendus, passé au travers des mailles les plus serrées sans que cependant nous le jugions, volontiers, intelligent, car nous supposons que, lorsque la passion de l'argent est assez forte chez quelqu'un pour qu'il accepte d'être un escroc, l'état mental dans lequel il se trouve alors, lui permet, sans intelligence, de se tirer facilement d'affaire et de tromper son monde.

Un troisième exemple précisera encore notre pensée. Lorsque Don Quichotte a attaqué les moulins qu'il avait pris pour des géants il prétend avoir été courageux. Certes, il a été courageux puisqu'il a attaqué sans hésiter ce qu'il croyait être des géants. Pourtant nous ne lui accordons cette qualité qu'à grand'peine, car nous pensons que lorsque l'on est si fou que de prendre des moulins pour

des géants l'on n'a pas besoin de courage pour accomplir des actions d'éclat (pp. 429-431).

La difficulté que l'on éprouve à dissocier les idées apparait avec netteté dans tous ces exemples, et cela me met en mémoire des pages curieuses que Remy de Gourmont a consacrées à ce sujet dans *La Culture des Idées.*

« Il y a deux manières de penser : ou accepter telles qu'elles « sont en usage les idées et les associations d'idées, ou se « livrer, pour son compte personnel, à de nouvelles associa- « tions et, ce qui est plus rare, à d'originales dissociations « d'idées. L'intelligence capable de tels efforts est, plus ou « moins, selon le degré, et selon l'abondance et la variété de « ses autres dons, une intelligence créatrice (p. 73). »

« ...L'homme associe les idées non pas selon la logique, selon « l'exactitude vérifiable, mais selon son plaisir et son intérêt. « C'est ce qui fait que la plupart des vérités ne sont que des « préjugés; celles qui sont le plus incontestables sont aussi « celles qu'il s'efforça toujours de sournoisement combattre « par la ruse du silence. La même inertie est opposée au tra- « vail de dissociation que l'on voit s'opérer lentement sur « certaines vérités (p. 82). »

« ...Il semble même que, selon le degré de culture intellec- « tuelle, le même mot n'atteigne que des états échelonnés « d'abstraction. L'idée pure est plus ou moins contaminée par « le souci des intérêts personnels, ou de caste ou de groupe, « et le mot justice revêt ainsi, par exemple, toutes sortes de « significations particulières et limitées sous lesquelles dis- « paraît, écrasé, son sens suprême.

« Dès qu'une idée est dissociée, si on la met ainsi toute nue « en circulation, elle s'aggrège en son voyage par le monde « toutes sortes de végétations parasites (p. 98). »

«...C'est sous un de ces bariolages que l'idée de liberté nous « est présentée par les politiciens. Nous ne percevons plus « guère, en entendant ce mot, que l'idée de liberté politique, « et il semble que toutes les libertés dont puisse jouir un « homme civilisé soient contenues dans cette expression « ambiguë. Il en est d'ailleurs de l'idée pure de liberté comme « de l'idée pure de justice; elle ne peut nous servir à rien « dans l'ordinaire de la vie. L'homme n'est pas libre, ni la « nature, pas plus que ne sont justes ni l'homme ni la nature. « Le raisonnement n'a aucune prise sur de telles idées; les « exprimer, c'est les affirmer, mais elles fausseraient néces- « sairement toutes les thèses où on voudrait les faire entrer.

« Réduite à son sens social, l'idée de liberté est encore mal « dissociée; il n'y a pas d'idée générale de liberté, et il est « difficile qu'il s'en forme une, puisque la liberté d'un indi- « vidu ne s'exerce qu'aux dépens de la liberté d'autrui Jadis, « la liberté s'appelait le privilège; à tout prendre, c'est peut- « être son véritable nom; encore aujourd'hui, une de nos « libertés relatives, la liberté de la presse, est un ensemble de « privilèges; privilèges aussi la liberté de la parole concédée « aux avocats ; privilèges, la liberté syndicale et, demain, la « liberté d'association telle qu'on nous la propose. L'idée de « liberté n'est peut-être qu'une déformation emphatique de « l'idée de privilège. Les Latins, qui firent un grand usage du « mot liberté, l'entendaient tel que le privilège du citoyen « romain.

« On voit qu'il y a souvent un écart énorme entre le sens « vulgaire d'un mot et la signification réelle qu'il a au fond « des obscures consciences verbales, soit parce que plusieurs « idées associées sont exprimées par un seul mot, soit parce « que l'idée primitive a disparu sous l'envahissement d'une « idée secondaire (p. 100). »

« Le langage est ainsi une grande cause de duperie. Il évo- « lue dans l'abstraction, et la vie évolue dans la réalité la plus « concrète; entre la parole et les choses que la parole désigne « il y a la distance d'un paysage à la description d'un paysage « (p. 101). »

Et Remy de Gourmont s'en prend à l'idée d'honneur, à l'idée d'armée, à l'idée de beauté, à l'idée d'art, « qui, dit-il, n'aura peut-être été dissociée que pendant un petit nombre d'années et pour un petit nombre d'intelligences » (p. 107).

J'ajouterai que la faculté de dissociation des représentations mentales étant ainsi l'apanage d'une petite minorité d'individus, cela contribue à isoler les élites de la masse et à rendre finalement inutiles pour la collectivité les jugements qu'elles formulent. Ces jugements viennent le plus souvent se buter contre ce que l'on nomme le « gros bon sens » des foules.

E. Waxweiler.

Du rôle des idées dans l'activité sociale.

A propos de :

P. Lacombe, *Une expérience sur l'influence des idées* (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1910.)

Assez fréquemment les revues spéciales de sociologie ou d'histoire, de droit ou d'économie politique offrent à leurs lecteurs des articles où l'on prétend poser dans toute sa généralité le problème des rapports des idées avec l'activité sociale — et le résoudre en quelques pages. Cependant, dans telle revue philosophique, des travaux de ce genre ne paraissent guère et l'on y trouve au contraire plus d'un article qui ne vise qu'à l'étude minutieuse d'un cas concret. Les philosophes sont souvent les premiers à manifester de la répugnance pour les études hâtives et trop succinctes des grands problèmes. En gens de métier qu'ils sont, ils connaissent trop bien la nature de ces grandes questions pour méconnaître autant que d'autres la bonne manière de les traiter et de les résoudre, et pour espérer, la solution étant trouvée, emporter comme à l'assaut, l'adhésion des bons esprits.

Quelle influence les idées générales, les principes philosophiques, exercent-ils sur les événements politiques et sociaux ? Au lieu de traiter cette question en général, Lacombe a choisi l'idée de la souveraineté du peuple, et il s'est demandé jusqu'à quel point cette idée, devenue populaire, a dirigé les événements qui prennent date depuis le 10 août 1792 jusqu'au 2 juin 1793.

La tournure que les affaires publiques ont prise entre ces deux dates aussi bien que les arguments mis en avant dans les discours et les journaux du temps conduisent l'auteur à cette conclusion que pendant la période étudiée, l'idée de la souveraineté populaire *règne mais ne gouverne pas:* l'effort des hommes qui imposent leurs volonté n'est pas dirigé par cette idée, et celle-ci, par conséquent, ne saurait expliquer ce moment de l'histoire.

Ce sont d'autres idées, moins générales, moins traditionnelles que Robespierre et les hommes de la Commune de Paris invoquent pour justifier leurs actes et entraîner les

adhésions ; et ces idées, il est facile de voir que seuls l'intérêt de parti et plus encore l'intérêt personnel les inspirent à leurs protagonistes. C'est donc l'intérêt personnel des hommes de ce temps qui explique les événements de la période historique considérée.

L'intérêt personnel a agi, comme nous venons de le voir par l'intermédiaire de certaines idées. Parmi celles-ci, Lacombe en met une en relief, qu'il appelle « la théorie du peuple parcellaire » et qui consiste « en cette affirmation que chacune des parties du peuple légal, chacun des petits comices (comice de commune ou de section de commune), qui se réunissent sur la surface du territoire, pour préparer et faire des élections, contient en lui-même la souveraineté du peuple complète, entière, d'où on a ensuite déduit que chacune de ces petites assemblées a le droit de se faire une loi électorale, à sa guise » (p. 469).

Cette sorte d'idées ou de théories, forgées pour les besoins momentanés, instruments des intérêts des hommes et des partis, Lacombe propose de les appeler *idées occasionnelles*. Il les oppose aux idées plus générales, indépendantes des circonstances passagères qui séduisent les esprits par leur valeur propre et font l'objet de convictions désintéressées et durables. Telle est l'idée générale de souveraineté populaire. Ce genre d'idées mérite le nom d'*idées traditionnelles*.

Les idées occasionnelles sont celles qui agissent le plus dans la vie sociale ; les idées traditionnelles agissent très peu ou pas du tout. Voilà la proposition générale que l'étude de Lacombe tend à suggérer, quoique l'auteur ne la formule pas explicitement.

Je n'ai nullement l'intention de combattre les thèses de l'auteur, pas plus celles qui n'ont trait qu'au cas historique qu'il étudie peut-être un peu trop succinctement, que celles plus générales que l'exemple choisi lui inspire. Ces conclusions me paraissent, du moins avec les réserves qui vont être faites, acceptables, et d'ailleurs prévues. Mais je voudrais montrer que, sinon dans ce qu'il affirme, au moins dans ce qu'il nie, l'auteur implique un postulat contestable, et que ce postulat mis en usage par des esprits moins prudents constituerait une méthode vicieuse dans l'étude du rapport des idées avec les faits sociaux.

Ce que Lacombe nie, c'est que l'idée de souveraineté populaire ait agi efficacement sur les faits étudiés, et il le prouve en montrant que c'est conformément à une autre idée, l'idée

que le peuple est souverain dans chacune de ses parties, que les événements se sont déroulés. Mais qu'est-ce qui lui permet d'opposer aussi formellement ces deux idées, l'idée traditionnelle et l'idée occasionnelle ? C'est que l'idée de souveraineté populaire, telle que Rousseau et d'autres l'ont conçue avant la Révolution, exclut la subdivision de l'autorité en parcelles. Ainsi l'idée de souveraineté parcellaire n'est pas enveloppée dans l'idée traditionnelle de souveraineté du peuple, l'invoquer c'est renier celle-ci, et une conduite inspirée par l'idée de souveraineté parcellaire ne doit rien à l'idée pure et simple de souveraineté populaire.

Lacombe admet donc implicitement qu'une idée étant donnée, elle enveloppe ou entraîne nécessairement certains modes de conduite et certaines manières de penser bien déterminés, et qu'elle en exclut radicalement d'autres. Il admet que pour pouvoir parler de l'influence d'une idée, il faut que celle-ci agisse dans un sens qu'on a pu fixer à l'avance ; que si les événements prennent une autre tournure, c'est signe que l'idée n'a pas agi, et que d'autres se sont substituées à elle.

Ce postulat est inacceptable, et l'admettre, c'est aller au devant de difficultés inextricables dans l'étude des rapports des idées et des actes sociaux. C'est vouloir que les idées agissent comme des forces immuables, toujours identiques à elles-mêmes, toujours dirigées dans le même sens, ou bien n'agissent pas du tout. Or, il n'en est jamais ainsi, car une idée étant dans les esprits, les actes qui en résultent peuvent comporter une diversité indéfinie et imprévisible. Bien plus, l'idée elle-même en passant d'un esprit à un autre peut ne pas rester immuable, et se modifier considérablement ; elle peut même se modifier avec le temps dans un seul et même esprit. En même temps ou successivement, une idée peut inspirer la conduite d'une pluralité d'individus qui la conçoivent chacun avec des différences notables, et cet état de choses n'est nullement rare. De quel côté, en ce cas, sera l'action « normale » ou réelle de l'idée ?

La manière dont on se servira d'une idée pour agir, dont on s'en inspirera, varie d'autant plus que l'idée est plus vague et plus touffue. Certes il n'y a pas deux manière d'agir, dans un cas donné, conformément à cette affirmation : deux plus deux égalent quatre, mais il en est autrement pour les idées telles que celle de souveraineté populaire. Deux plus deux font quatre, c'est là une idée simple, exempte de toute équivoque et qui ne peut être dans l'esprit des hommes dont on

étudie l'action autrement qu'elle est dans l'esprit du savant lui-même. La modifier, c'est lui substituer une autre idée, mais l'idée de souveraineté populaire peut être modifiée de cent façons sans cesser de mériter son nom, et les conduites les plus opposées peuvent s'en inspirer également.

Dans le cas étudié par Lacombe, l'idée occasionnelle de souveraineté parcellaire n'est qu'une forme qu'à prise un moment l'idée de souveraineté populaire, sous l'impulsion des circonstances et des intérêts, si bien que l'opposition radicale entre l'idée traditionnelle et cette idée occasionnelle se trouve dans l'esprit de l'historien plutôt que dans l'histoire même.

La distinction entre idées traditionnelles et idées occasionnelles n'apparaît si importante à cet auteur que parce qu'il considère implicitement les premières comme immuables, comme conçues une fois pour toutes et comme ne pouvant agir que de la manière qu'il conçoit lui-même. En fait, c'est toujours sous des formes occasionnelles que les idées même les plus spéculatives agissent; il faut toujours qu'elles soient conformes à des intérêts et à des tendances pour qu'elles entrent dans l'enchaînement des faits sociaux sous forme d'arguments, de raisons, de motifs, etc. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'exemple choisi par Lacombe. L'idée de souveraineté populaire n'a pris dans l'histoire et dans la spéculation de l'importance que lorsqu'elle s'est trouvée conforme à des intérêts et à des tendances en assez grand nombre et assez forts pour agir efficacement sur la vie sociale. Elle est devenue un argument excellent, et un instrument d'unification des efforts individuels. C'est le rôle normal de toutes les idées dans la vie sociale.

Il n'y a donc pas lieu d'opposer aussi radicalement les idées spéculatives ou traditionnelles aux idées occasionnelles en disant que celles-ci seules sont inspirées par les intérêts; il y a lieu, au contraire, de rechercher de quelles idées spéculatives et traditionnelles, les idées occasionnelles sont des formes provisoires et pratiques, et tout en reconnaissant ainsi que la distinction proposée a son utilité, nous conclurons par cet aphorisme qui résume l'idée que nous avons voulu mettre en lumière : *Dans l'étude du rôle des idées sur l'activité sociale, il faut prendre les idées telles que les hommes dont on étudie l'action les ont conçues, admises ou invoquées, (eussent-ils été de mauvaise foi) et non telles qu'on les conçoit soi-même ou telles qu'un autre les a conçues une fois pour toutes*

E. Dupréel.

Les matériaux de l'élaboration mythique.

A propos de :

P. Ehrenreich, *Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen.* — 1 volume, *Mythologische Bibliothek*, IV, I, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910, 288 pages. 10 Marks.

Ehrenreich, Paul. Né en 1855. Fit des études de médecine aux Universités de Heidelberg et de Berlin, de sciences naturelles à Wurzbourg, de philosophie à Berlin. Voyagea au Brésil en 1884-1885; 1887-1889, en Extrême-Orient, 1892-1893, dans l'Amérique du Nord et au Mexique, 1898 et 1906, en vue d'études ethnographiques. En 1900, Privatdozent à l'Université de Berlin. Principaux travaux : *Die Botokudos* (1886) : *Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens* (1891) ; *Anthropologische Studien über die Urbewohner Brasiliens* (1897) ; *Material für Sprachkunde Brasiliens* (1893-1896) : *Ethnographie Süd-Amerikas* (1904) ; *Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker* (1905) :

L'étude de la genèse et du développement des formations mentales collectives ne peut être assez approfondie ; il faut se garder des solutions simplistes qui n'ont souvent d'autre but et d'autre avantage que de satisfaire momentanément notre logique contemporaine.

Je voudrais m'occuper ici, à la lumière du livre d'Ehrenreich, de l'élaboration *mythique* de la pensée humaine, élaboration qui joue un si grand rôle dans la vie intellectuelle des civilisations passées et des civilisations primitives actuelles.

Longtemps, lorsque le domaine des mythes ne s'étendait guère en dehors des peuples indo-européens, la science mythologique a été réservée aux philologues et aux historiens de l'antiquité ; ses sources étaient essentiellement littéraires et linguistiques. Que de solutions ingénieuses et d'hypothèses hardies, pour retrouver, au moyen de cette documentation, le noyau mythique primitif et pour suivre son évolution ultérieure. C'est au point que la mythologie comparée, avec ses spéculations étymologiques, est devenue une des branches les plus discréditées du savoir. Il faut dire que, grâce aux travaux ethnologiques des vingt dernières années, on a tout au moins

essayé de relever cette science et de la scruter plus méthodiquement en raison de l'aire plus vaste des recherches et des découvertes. Le temps n'est plus où la mythologie indo-européenne ou plus spécialement la mythologie grecque et romaine peuvent dédaigner le secours des études ethnologiques générales.

Une des fonctions mentales les plus caractérisées est la fantaisie créatrice de l'imagination avec son caractère exubérant et alogique chez les hommes de culture primitive. Cette poussée imaginative est le fondement psychologique du mythe (v. Wundt, *Völkerpsychologie, II. Mythus und Religion*).

Mais comme ce fondement a donné naissance, en général, au conte et à la légende, nous devons nous demander quelle est, au point de vue fonctionnel, l'essence du phénomène proprement mythique, en d'autres termes quelle est, spécifiquement, l'origine génétique des mythes.

Quels que soient l'attrait, la variété et la multiplicité des légendes mythiques de l'antiquité, elles ne peuvent retenir exclusivement notre attention ici : elles représentent des formations compliquées et secondaires. Nous voudrions remonter à des formations primaires et séparer ce qui est, en général humain de ce qui est spécifiquement grec, romain, germanique, égyptien, babylonien, etc.

A n'en pas douter, c'est le substratum sur lequel opère la fantaisie des initiateurs et de la foule qui, dans le stade primitif et dans ses dérivés, donne au processus mythique sa portée spéciale.

Il convient de remarquer tout d'abord, à propos de ce substratum, que les idées abstraites, comme en suppose l'explication symboliste ou allégorique des mythes, sont l'apanage des civilisations avancées. L'homme primitif, l'homme peu civilisé et encore la presque totalité des civilisés d'aujourd'hui sont incapables d'utiliser des idées abstraites ; leur cycle mental ne va pas en dehors des réalités concrètes. Quelle que fût la nature et l'étendue de la fantaisie imaginative du *genus homo* dans les débuts de l'évolution mentale, elle ne peut avoir travaillé dans le vide; elle dut s'attacher au monde matériel ambiant. Les mythes, dans leur stade initial, ne sont pas tant le produit d'une fantaisie arbitraire et d'une imagination sans bornes, comme le voudrait Wundt. Ils représentent un ensemble de légendes relatives à des objets directement perçus. L'homme primitif matérialise à ce point les choses, que des phénomènes atmosphériques, tels que les

rayons solaires, l'ombre, les nuages, le brouillard, l'arc-en-ciel, l'aurore, prennent consistance et sont assimilés au reste du monde extérieur. Le postulat du substratum réel ne me semble pas sérieusement contestable.

Tout ce qui se passe dans la nature est conçu par analogie avec la vie humaine; dans l'esprit du primitif, il se fait une assimilation constante entre son existence propre et celle des animaux, des plantes et des objets mobiles qui sont vus dans le ciel; les phases de la lune, par exemple, sont interprétées de façon diverse, mais toujours en rapport avec les réalités et l'expérience de la vie journalière.

Ce sont les contes de la nature, contes où les animaux et les choses agissent d'une manière analogue aux hommes et sont à ce titre réellement personnifiés, qui constituent les mythes originaires.

Quels sont les rapports de cette mythologie primaire avec la religion naissante? Ces rapports sont inévitables. D'une part, l'imagination a opéré sur l'entourage personnifié, c'est-à-dire doué de corps et d'âme, des animaux, des végétaux et des objets célestes, et a donné naissance aux narrations multiples de la mythologie. D'autre part, l'homme éprouvait fortement le sentiment religieux de la dépendance vis-à-vis d'une bonne partie de ce même monde extérieur, au sujet duquel il racontait des fables explicatives. Il s'ensuit qu'un grand nombre de mythes furent incorporés à la religion, en quelque sorte pour illustrer celle-ci, et que leur évolution devint désormais inséparable de l'évolution religieuse. C'est ainsi que la mythologie grecque classique nous apparaît comme un ensemble de récits relatifs aux divinités. Mais tous les mythes ne gagnent pas un caractère religieux pour devenir des légendes officielles; l'inféodation au culte est possible et fréquente; elle n'est pas indispensable. Ce que nous connaissons des croyances populaires de la Grèce ancienne suffit pour nous faire entrevoir une mythologie naturelle purement explicative. Chez les peuples primitifs actuels, ce caractère non religieux des récits mythiques se manifeste avec intensité. Dans l'atmosphère religieuse, le mythe se déforme particulièrement; il faut donc, si l'on veut rechercher le noyau mythique, remonter au delà de l'influence prépondérante de la religion; la mythologie divine n'est qu'une partie de la mythologie générale :

Die Ethnologie betrachtet den Mythus nicht als religionsgeschichtliche, sondern als völkerpsychologische Erscheinung, als

Erzeugnis des Volksgeistes, in dem sich die Weltanschauung der Urzeit sowohl wie die des naiv betrachtenden Menschen der Gegenwart reflektiert, als notwendige Denk- und Ausdrucksform einer zu anderem als bildlichen und mythischen Denken nicht vorbereiteten Zeit (p. 6-7).

Le mythe raconte ce qui se passe dans le firmament entre le soleil, la lune et les étoiles, le mythe est le récit des rapports mystérieux des animaux à puissance magique, le mythe retrace les accidents de la vie végétative, le mythe en un mot est la narration imagée du monde extérieur. Dans les mythologies avancées, qui sont le produit d'une évolution souvent compliquée, ces éléments fondamentaux naturels du mythe ne sont nulle part absents ; mais leur signification est oblitérée. Au contraire, chez les peuples dont le développement historique est resté plus stationnaire, le récit mythique se rattache visiblement et directement aux phénomènes de la nature, spécialement aux apparitions célestes et à l'existence des animaux. Symbolisme et allégorie sont des formations mentales de beaucoup ultérieures ; ils interviennent au moment où l'homme veut mettre de l'ordre dans le chaos mythique déréglé, et donner une portée moralisante à des récits devenus en quelque sorte inintelligibles. A son début, le mythe est le résultat de la perception réelle de l'homme naïf et de sa tendance inconsciente à expliquer anthropomorphiquement ce qui tombe sous les sens ; l'explication des phénomènes célestes, qui est sans doute une des principales sources mythiques, est le résultat d'une sorte d'assimilation du ciel et de la terre ; il ne faut pas oublier que le soleil, la lune et les étoiles devaient exercer sur l'imagination du primitif une influence fascinatrice, dont l'être moderne, surtout l'habitant de villes, n'a qu'une faible idée :

Im Neumond ist für den Naturmenschen der Mond gestorben, wiedergeboren wird er im Westen. Diese sonderbare Erscheinung beruht auf magischer Ursache (Motiv der magischen Empfängnis oder Geburt). In der Neusichel liegt der Neugeborene in einer Schale, Muschel, Krippe, Futterschwinge, einem Korbe u. dgl. Er wächst schnell heran, kämpft mit einem schwarzen Ungeheuer, das ihn verschlingt. Aus dessen Seite bricht er wieder unverletzt hervor. Eine weitere Verschlingung erfolgt im Osten durch die Sonne. Er bleibt drei Tage im Bauche des Dämons, um am vierten aufs neue zu erstehen; oder aber er wandert nach Osten dem scheinbaren Mondlauf entsprechend zu seinem Vater oder Ahnen, der Sonne, wo er in der abnehmbaren Sichel der Kesselprobe unterworfen wird. So wird also durch die blosse Beschreibung

des erschauten Mondwechsels das Mondschicksal von selbst zum Heldenschicksal (p. 105).

Dans la formation du mythe, l'association des idées a son importance : de la conception du croissant lunaire comme étant une faucille peut partir tout un cycle de récits imaginaires; le même phénomène naturel, interprété différemment, peut donner lieu à des séries mythiques divergentes; il faut avoir cette considération à l'esprit pour juger des innombrables variantes de la mythologie grecque :

So kann z. B. das Verschwinden des Mondes in der Sonne aufgefasst werden als Verschlingung eines Heroen, als dessen Kampf mit einem Ungeheuer, als Sturz des Mondwesens in einer Feuergrube, Zisterne, Verjüngungsbad u. s. w., als ein Gekochtwerden im Kessel, den die letzte sichtbare Mondsichel darstellt, endlich auch als Kopulation Vermählung oder Inzest von Sonne und Mond). Vorstellungen, die alle durch die konkrete Naturanschauung unmittelbar gegeben sind und entsprechende Reihen mythischer Formen erzeugen, die trotz aller Verschiedenheit auf die gleiche Grundidee zurückweisen (p. 34).

Faut-il se montrer exclusif dans la recherche du substratum mythologique? Les fougueux adeptes de la théorie lunaire rapportent tous les récits mythiques primitifs aux vicissitudes de la lune : *es gebe keinen Mythus von dem man beweisen könne dass er kein Mondmythus sei.* L'école américaine pense que le mythe se compose en principe de légendes fantastiques humaines, dans lesquelles les thèmes sont fournis par les mystérieux phénomènes célestes. Wundt attache une grande importance aux contes d'animaux. Ehrenreich essaie de se défaire de tout esprit de système, et il accorde même une place aux mythes d'origine sociologique :

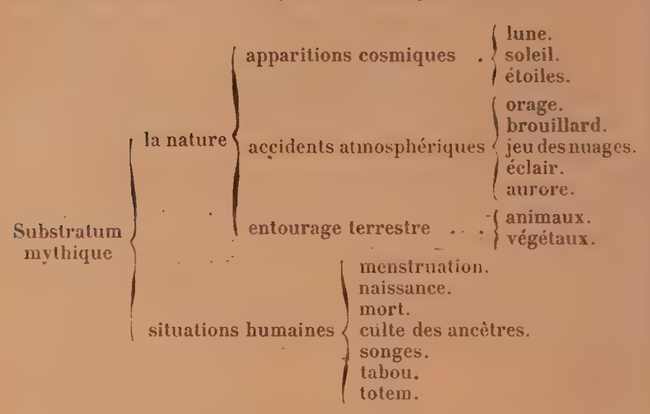
Rein soziologisch scheint das bekannte Motiv des Kampfes zwischen dem Vater und dem unerkannten Sohn zu sein (Hildebrand und Hadubrand, Odysseus und Telephos und ihre polynesischen und amerikanischen Parallelen), ebenso das Motiv der Vaterwahl. Ein Kind diskreter Geburt erkennt aus der Schaar der versammelten Stammesgenossen seinen Vater heraus, indem es Speise oder Waffen von ihm annimmt (Europa, Asien, Nord- und Süd-Amerika). Hier liegt sicherlich ein alter, in primitiven Eheverhältnissen (Gruppenehe) begründeter Brauch vor, was direkt durch die Tatsache bewiesen wird, dass die in Polyandrie lebenden Toda in Südindien bei Geburt eines Kindes noch heute eine derartige Zeremonie veranstalten (p. 212).

Malgré cela, les sympathies d'Ehrenreich vont aux théories lunaires de Siecke et de Hüsing; tout au plus remplace-t-il la notion étroite de la *Mondmythologie* par la conception plus générale d'une *Himmelsmythologie;* les réserves expresses formulées par Wundt à ce sujet ne l'ont guère influencé; il défend d'ailleurs bien sa cause :

Die mythologisch wichtigste kosmische Erscheinung ist unzweifelhaft der *Mond*, der merkwürdigerweise von der älteren Schule der vergleichenden Mythologie völlig vernachlässigt wurde. Mondmythen sind die universellsten und gleichartigsten aller Naturmythen. Bei ihnen herrscht die grösste Uebereinstimmung zwischen höherer und niederer Mythologie. Sie erfüllen in hervorragender Weise die Bedingungen der Anschaulichkeit, der Allgemeingültigkeit und der absoluten Identität der Vorlage mit dem mythologischen Abbild. Im Gegensatz zur Sonne erzeugt der Mond schon als Einzelerscheinung unmittelbar eine überaus grosse Zahl mythischer Vorstellungen. Als Individuum ist er, menschlich gedacht, etwa als Held, Hirt, Jäger, Schmied, Kahlkopf, Oger, Frau der Sonne, Jungfrau, Hexe, altes Weib u. s. w. apperzipiert, in tierischer Form als Adler, Eber (mit Goldborsten), Stier, Bock, Kuh, Hase u. s. w. Zugrunde liegen dabei sowohl die Gesamterscheinung des Mondes als die Fleckenfigur und die Phasengestalten, von denen natürlich die gehörnten Formen die bedeutsamsten sind. Als Gegenstand ist der Mond Ball, Sichel, Sichelschwert, Bogen, Stein (besonders Feuerstein), Messer, Muschel, Knochen (Rippe, Schlüsselbein), Zahn, Schädel, Schale, Kessel, Sieb, Hammer, Schuh (namentlich auch die glühenden Schuhe und Siebenmeilenstiefel unserer Märchen), Mühle, Rad, Huf und Hufeisen, Schloss, goldenes Kleid, Rüstung oder Schild, Kamm, Krone, Wiege, Schiff, Krippe, Korb, Goldbrunnen, Verjüngungsbad u. a., Vorstellungen, die in den mannigfachsten Kombinationen und Assoziationen auftretend, der märchenbildenden Phantasie eine unabsehbare Weite des Spielraums darbieten. Zahlreiche explanatorische Märchen knüpfen an die in der Mondscheibe sichtbaren Menschen- und Tiergestalten an, indem sie zeigen wie diese Wesen in den Mond gekommen sind (durch Heirat, Entführung, Strafe für Uebermut). Die Auffassung des Mondes als Seelenland, Paradies oder Hölle reicht bis in die Kulturreligionen hinein. Phasenbildungen und Mondwechsel sind das Thema unzähliger über die ganze Welt verbreiteter Mythentypen (p. 114-115).

Mais je préfère donner à la question de l'origine des mythes une solution moins unilatérale. Voici un tableau qui, basé sur les recherches d'Ehrenreich, me semble résumer assez bien les principaux éléments sur lesquels a opéré,

avec des différences spécifiques selon les peuples et les races, la fantaisie créatrice de légendes mythiques :



Brodant sur l'un ou l'autre de ces thèmes, la fantaisie peut engendrer les mythes les plus divers; le climat, la configuration géographique, le genre de vie, les événements historiques et bien d'autres éléments peuvent donner à la production mythique un caractère propre ; la mythologie d'un peuple nomade s'écartera sensiblement de celle d'un peuple agricole et sédentaire ; l'imagination des habitants des régions septentrionales brumeuses s'adaptera à d'autres objets que celle des populations équatoriales ; puis la religion s'accapare inégalement des mythes, et, chez les peuples de culture, la poésie, l'art et les spéculations philosophiques donnent souvent à la mythologie un aspect méconnaissable.

Et cependant, malgré la différenciation ultérieure, la mythologie de tous les peuples de la terre présente une uniformité de traits qui depuis longtemps a frappé les esprits.

Déjà les analogies curieuses dans la mythologie des peuples indo-germaniques ont donné lieu à bien des recherches et ont fait éclore une moisson de théories les unes plus originales que les autres : une des plus en vogue encore aujourd'hui est le panbabylonisme de Winckler et de Jeremias, qui résoud le problème de l'uniformité de la pensée mythique en admettant que le bassin du Tigre et de l'Euphrate est le berceau de propagation des principaux mythes.

Depuis que l'ethnologie domine l'investigation mythologique et que les peuples peu évolués des deux Amériques, de l'Asie septentrionale, de l'Océanie et de l'Afrique sont scien-

tifiquement explorés, cette uniformité fondamentale apparaît dans toute son étendue et les systèmes basés sur l'hypothèse d'un foyer local unique ont fait leur temps.

C'est ici que la théorie du substratum avant tout *naturel* est d'un précieux secours; partout, malgré les écarts géographiques, l'homme s'est trouvé en face d'un monde extérieur sensiblement le même; le noyau mythique n'est pas identique, mais il est analogue; l'abondante floraison des mythes, malgré la variété des formes subséquentes, se réduit en dernière analyse à ces deux éléments constitutifs : 1° l'être pensant et imaginatif qui est poussé à expliquer et à raconter; 2° la nature ambiante qui est l'objet des récits et des interprétations.

On retrouve ici une vérification nouvelle des idées développées dans l' « Avant-propos » de ces *Archives* et déjà mises en lumière dans divers articles.

L'origine du mythe étant déterminée, les chercheurs pourront se livrer avec d'autant plus de confiance à l'étude intrinsèque des mythologies spéciales, par exemple de la mythologie classique, et découvrir non seulement leur évolution, mais aussi les raisons d'être de leur caractère particulier; on résoudra d'autant mieux aussi le difficile problème de l'influence exercée par certains systèmes mythiques très évolués sur des conceptions plus primitives (cf. le panbabylonisme); on expliquera d'une manière plus plausible la transfiguration complète subie par la mythologie primitive des Romains au contact de la luxuriante mythologie grecque. Pour l'ethnologue et aussi pour le sociologue, un résultat capital est atteint, quand l'analyse aboutit à « des fonctions élémentaires de la personnalité humaine ». (*Archives*, n° 63, *Bulletin* d'avril 1910.)

J. De Decker.

Facteurs individuels et facteurs sociaux de l'éloignement des blancs et des noirs aux Etats-Unis.

A propos de :

W. Odum, *Social and mental traits of the Negro.* — The Columbia University, New-York, 1910, 302 pages. 2 dollars.

Dans un ouvrage récent, W. Odum s'efforce de déterminer les causes de l'antipathie qui existe aux États-Unis entre les blancs et les nègres. A cet effet, il étudie les conditions où vivent les nègres, dans les États du sud, au point de vue de l'éducation, de la religion, des associations, de la vie domestique, de l'hygiène, de la morale et des relations sociales.

La matière a déjà fait l'objet d'une littérature très étendue et il ne semble pas que le travail qui sert de base au présent article doive la clôturer. La plupart des caractères mentaux et sociaux qui y sont attribués aux nègres sont, en somme, communs à tous les « primitifs » et l'on sait que les sociétés les plus évoluées en renferment toujours un certain nombre.

L'enfant nègre retient plus facilement les mots qu'il peut grouper par allitération ou consonance (p. 37). Chacun sait qu'en général il en est de même de nos écoliers. Et si les petits nègres emploient des mots sans en connaître le sens, et construisent des phrases sans signification en leur donnant une conclusion qui leur paraît agréable (p. 39), ce n'est point là encore un trait qui leur soit particulier. Le peu de respect accordé chez eux aux parents (p. 41) est souvent constaté aussi dans les familles européennes qui peuplent les *slums* des deux mondes. Si le nègre aime les rassemblements et recherche les conversations dans des groupes de ses pareils, par exemple dans les stations des chemins de fer, le dimanche (p. 226), nous pouvons constater la même chose chez nous. L'admiration que le nègre éprouve pour les beaux discours alors même qu'il n'en pénètre pas le sens (p. 247), est un état d'âme qu'on peut entendre déplorer tous les jours dans les sociétés de blancs. Que le nègre colporte avec rapidité les

bruits les plus singuliers et que cette facilité de la tradition orale aide singulièrement à constituer des légendes (p. 248), c'est là encore une caractéristique des populations blanches peu cultivées. Les nègres aiment à constituer des sociétés de toute espèce, notamment des sociétés d'épargne et de secours. Ils en fréquentent assidûment les séances et en recherchent avidement les honneurs (p. 98 ss.). Quel que soit d'ailleurs le développement de ces sociétés parmi les nègres, on ne saurait en faire une particularité de leur race. Enfin, ce n'est pas parce que les nègres disent d'une jeune fille de leur couleur qui reste pure : « We just think she has had no chance » que l'auteur a le droit de s'écrier « Is it possible that a people who do not frown on such a code of morality would clamor for social recognition ? » (p. 175), car des réflexions de ce genre peuvent aussi bien s'entendre parmi les blancs. En général, l'influence du milieu est la même. Le nègre qui vit dans un milieu détestable n'est pas plus primitif que le blanc qui vit dans des conditions semblables.

Odum résume ainsi les caractères à l'aide desquels il croit pouvoir mettre l'âme nègre à part :

First, the negro easily *responds to stimuli*, that is, he is *controlled by present impulses*. This results in almost complete *lack of restraint*, including both the yielding to impulses and inertia. *Second*, this free response *tends always to pleasure* sometimes the pleasure being more or less unconscious in the simple giving way to impulse and the breaking-down of restraint or in the negative feeling of non exertion. *The negro is therefore inactive. Third,* the negro *tends to carry all responses to an extreme.* He loves plenty of varied stimuli. This exhausts and degenerates his vital powers. *Fourth*, the negro has *little capacity for sustained control.* This applies to sustained efforts, conduct in general, morality, convictions andthought. He is, therefore, *weak in social-and self-control* and lacking in self-direction. *Fifth,* he does not, therefore, lend himself to the *development of deep and permanent qualities through the working out of essential processes. Sixth,* he is therefore *superficial and irresponsible*(p. 274).

Il me paraît impossible de voir dans ces attributs des particularités propres aux nègres. Elles pourraient servir à caractériser tous les sauvages, aussi bien ceux de nos sociétés que ceux d'Afrique. Elles peuvent résulter simplement d'un milieu défavorable. Or, dans une étude de l'espèce, ce qui importe avant tout c'est de dégager ce qui, à un moment donné, est intrinsèque et acquis de ce qui est conditionné par l'entourage immédiat.

Par quoi donc la société des blancs se différencie-t-elle de celle des nègres et qu'est-ce qui fait que notre organisation sociale est effectivement supérieure à la leur ? Le point de vue scientifique exige que, dans le traitement de ce problème, il soit fait appel en premier lieu aux éléments biologiques. Or, les éléments de l'espèce sont assez négligés par ODUM. A proprement parler il n'en invoque qu'un — il est vrai qu'il est fondamental :

The brightest students are those from nine to thirteen years of age; the clearest minds seem to be found from ten to twelve years of age. Few are found over fourteen years old who display any ability or clearness of mind on the one hand, or any brightness on the other. Experiments with negro children seem to show that the age of greatest brightness is later than that of greatest ability. By brightness is meant quickness and aptness in the doing and learning of simpler things; by ability is meant the power to grasp and hold that which confronts the mind. In both boys and girls among the negroes the highest brightness seems to be thirteen years; the highest ability for boys was found to be eight years and for the girls nine years. With white children ability increases and brightness decreases with age. As a rule, after negro children become older than ten or twelve years, their development is physical rather than mental; whatever of mental ability in the child gave promise of worth to be recognized in later years is crowded out by the coarser physical growth. In the small community few negro children over thirteen years of age attend school. It thus happens that with all the brightness and other good qualities of negro children, they attain little in the intellectual way beyond childhood. Even with better advantages offered, and under competent instruction in all cases, they would face tremendous odds (p. 37).

Il y a là une circonstance essentielle qui domine tout le débat. Si réellement le nègre cesse d'être éducable après douze ans, il est facile d'expliquer qu'il reste primitif et que son activité mentale ne dépasse pas celle d'un enfant. Cette observation a été faite bien souvent. On la retrouve dans la plupart des récits des explorateurs ou des résidents en Afrique. Encore importerait-il qu'elle fût expliquée par l'anthropologie. Il faudrait connaître le mécanisme de cet arrêt pour pouvoir en apprécier les conséquences et savoir s'il est possible d'y remédier Nous n'en sommes pas là, mais la question est étudiée de différents côtés : Cf. *Evolution mentale et évolution sociale*, par BOUCHÉ et WAXWEILER, *Syllabus* des réunions de l'Institut de Sociologie Solvay, 13 et 27 mars 1909; cf. aussi les articles de BOUCHÉ, dans le *Bulletin*

de février (*Archives*, n° 19) et de mai (*Archives*, n° 68), et de Houzé, dans le *Bulletin* de mai (*Archives*, n° 69). Les travaux de R. B. Bean, Waldeyer, Flechsig, etc., ainsi que des instituts pour l'étude du cerveau, cf. le *Bulletin* de janvier, *Chronique*, p. 13) contribueront sans doute à réunir rapidement des matériaux intéressants. F. Boas me paraît exposer le problème de façon heureuse dans les termes suivants :

A number of anatomical facts point to the conclusion that the races of Africa, Australia and Melanesia are to a certain extend inferior to the races of Asia, America, and Europe. We find that on the average the size of the brain of the negroid races is less than the size of the brain of the other races; and the difference in favour of the Mongoloid and white races is so great that we are justified in assuming a certain correlation between their mental ability and the increased size of their brain. At the same time it must be borne in mind that the variability of the mongoloid and white races on the one hand, and the negroid races on the other, is so great that only a small number, comparatively speaking, of individuals belonging to the latter have brains smaller than any brains found among the former; and that, on the other hand, only a few individuals of the mongoloid races have brains so large that they would not occur at all among the black races. That is to say, the bulk of the two groups of races have brains of the same capacities but individuals with heavy brains are proportionately more frequent among the mongoloid and white races than among the negroid races. Probably this difference in the size of the brain is accompanied by differences in structure, although no satisfactory information on this point is available. On the other hand, if we compare civilized people of any race with uncivilized people of the same race, we do not find any anatomical difference which would justify us in assuming any fundamental differences in mental constitution. (Cité par Thomas : *Source book of social origins*, p. 45.)

Sans entrer dans l'examen de la question de savoir s'il y a des centres nerveux auxquels incomberaient le sentiment de la personnalité, l'initiative, la pondération, la bienséance, l'attention, la mémoire, etc. (*Archives sociologiques*, n° 68, *Bulletin* de mai 1910), on peut remarquer qu'en fait le nègre paraît surtout manquer de pondération.

The two general characteristics, then, of the Negro's emotional nature are the lack of restraint and the consequent extreme expression of the feelings. The Negro's emotions, then, are little more than impulses. The tendency is in all manifestations, for the emotion to run its course with little inhibition, thus giving rise to many violent forms of expression. It thus happens, that those feelings which require less of the physical stimuli are little developed among the Negro (Odum, p. 261).

Alors que l'émotivité des enfants blancs s'atténue dans l'adolescence pour prendre un caractère d'équilibre stable chez les adultes, celle du nègre continue à le dominer sa vie durant. Or, il est intéressant de constater que chez nous c'est précisément pendant l'*adolescence* que commencent à se former les jugements sociaux, et parmi ces jugements figurent tous ceux qui intéressent notre attitude vis-à-vis des autres membres de la communauté : enfants, adultes et vieillards. La gamme des impressions et des jugements va ainsi de la complaisance à la fois tolérante et sévère qu'on manifeste à l'égard des enfants jusqu'au respect et à la vénération qu'on professe envers les vieillards. Mais ce qui nous rebute, c'est de retrouver le caractère propre à une classe déterminée d'âge dans une autre classe d'âge. Nous supportons difficilement qu'un jeune homme manifeste le caractère d'un enfant ou celui d'un vieillard. Cela permet déjà d'expliquer, au moins en partie, pourquoi le nègre, qui reste enfant, perd en considération aux yeux du blanc. Ne devenant pas semblable aux autres, il ne peut être investi de la même confiance. On lui refuse d'instinct la même expérience et les mêmes capacités.

En outre, c'est encore pendant l'adolescence que le blanc acquiert la notion des différents idéals qui jouent un rôle si important dans son existence. G. S. Hall les a décrits dans son ouvrage sur l'adolescence (volume II, chapitre XV). A cet égard, la mentalité nègre offre de nouveau des lacunes évidentes.

The Negro has few ideals and perhaps no lasting adherence to an aspiration toward real worth. He has little conception of the meaning of virtue, truth, honor, manhood, integrity (Odum, p. 39).

Les nègres se bornent à une imitation exagérée et déconcertante :

They imitate the whites and believe themselves thereby similar to them. They have only the show of apparent results and do not care for the details of attainment (p. 41).

Or, bien que les Européens sachent que chez eux aussi la pratique de la vertu et la recherche de l'idéal sont souvent des apparences reposant sur l'imitation, *ils sont maintenus dans leurs croyances, dans leur foi, par la présence au sein de leurs groupes d'un nombre souvent considérable d'individus très évolués dont la conduite est inspirée par une sincérité évidente dans les convictions.* Les groupes nègres ne possèdent pas d'individus de l'espèce, tout au moins dans la même proportion et, au fond, c'est cela qui constitue vraiment leur infériorité.

Le nègre américain n'a pas d'ancêtres ni de traditions

dont il puisse se servir pour se constituer une personnalité et s'entourer de prestige. En ceci, il diffère généralement des immigrants européens provenant de sociétés qui ont un long passé historique. Les institutions de ces sociétés, bien qu'elles puissent être défavorables à certains de leurs membres, n'en constituent pas moins un des éléments du milieu où ils ont été formés et ils en gardent une empreinte plus ou moins caractérisée. Au besoin, ils les réédifient en y apportant les transformations désirables. Le nègre n'a plus d'institutions propres. Les constructions mentales auxquelles il se livre ne reposent que sur les données immédiates d'une imitation émotive forcément dépourvue de critique analogique. Constamment refoulées par l'apport de données nouvelles où aucun choix n'est indiqué, les conceptions que le nègre peut se faire n'ont guère de durée. Cette instabilité est encore aggravée par le petit nombre de types évolués ou supérieurs que renferment les groupements nègres. A cet égard, on pourrait reprendre ici le point de vue biologique pour essayer de montrer que l'arrêt constaté dans le développement psychique du nègre porte surtout sur le pouvoir de grande concentration nécessaire à l'exercice de l'attention. L'explication que Meumann donne de l'attention (*Archives* n° 70, *Bulletin* de mai 1910) se concilierait aisément avec un fonctionnement particulier de l'activité cérébrale. Un cerveau où les représentations ne peuvent se subordonner à un moment déterminé, comme le montre Meumann, n'est capable que de peu d'attention, mais laisse par contre une place considérable à l'imitation.

Je crois que la coïncidence de l'arrêt du développement psychique chez le nègre avec la formation, à peu près au même moment, des jugements sociaux chez le blanc, constitue la raison essentielle de l'antipathie entre les deux races. Cette antipathie est naturellement renforcée par les préjugés de toute sorte que les blancs se transmettent au sujet des nègres. Il faut y ajouter encore certaines répulsions auxquelles Schurtz a consacré des pages très intéressantes, trop longues pour être reproduites ici, dans son livre *Altersklassen und Männerbünde* (1902). Je ne rappellerai que ces quelques lignes :

Der Mensch mit seinem immer regen Geselligkeitstrieb schliesst sich gern an den Menschen an, er hat Freude an Seinesgleichen. Aber das darf nicht über die Thatsache hinwegtäuschen, dass dem Menschen auch nichts so leicht unangenehm, ja ekelhaft werden

kann, wie eben der Mensch selbst. Schon die rein körperlichen Abneigungen sind oft ausserordentlich heftig und sie pflegen mit der steigenden Kultur und Feinheit an Zahl und Stärke zuzunehmen... Die Ansichten über « Völkergeruch » der als Unterscheidungs- und Sonderungsmittel so oft hervorgehoben wird (...Negergeruch), die seltsamen, auf allerlei Irrwege geratenden Vorstellungen über Reinheit, die ebenfalls ethnische Unterschiede oft zu unüberwindlichen Schranken umbilden, führen noch alle im Grunde auf Tatsachen dieser Art zurück (H. Schurtz, *Altersklassen und Männerbünde.* Berlin, 1902, p. 41, 43).

Peut-on s'étonner dans ces conditions que le blanc qui devient chef d'industrie, homme d'État, artiste ou savant, n'éprouve pour le nègre que de la pitié ou du mépris? Cette impression est d'ailleurs semblable à celle qu'il éprouverait pour un individu de sa race demeuré en arrière pour les mêmes raisons, et peut-être ne parlerait-on pas dans tout cela de « haine de race » si la *couleur* même du nègre ne servait de *symbole* à la connaissance qu'on a de lui et aux préjugés qu'on entretient sur son compte. Alors que le souvenir de l'immigré européen, qui a pu être aussi un misérable et un sauvage, s'efface peu à peu à mesure que sa descendance se fond dans la population, les générations nègres, lorsque le mélange a pu se faire, restent si longtemps exposées au mépris et à la méfiance qu'il est impossible que leur développement n'en soit pas retardé.

Je retiens en terminant que, d'après Odum, le nègre pourra se constituer une société distincte *à côté* des Européens : « He will achieve his place entirely as a separate race » (p. 286). Cette conclusion concorde singulièrement avec celle d'un autre observateur dont j'ai exposé précédemment les idées (*Archives* n° 57, *Bulletin* d'avril 1910).

D. Warnotte.

Comment le milieu social peut empêcher l'exploitation productiviste du milieu physique et l'évolution de la civilisation.

A propos de :

Com[dant] REYNAUD, *Une Famille, un Village, un Marché dans le Rif.* (*Mémoires et documents du Musée Social*, octobre 1910, pp. 317-348.)

REYNAUD, G., Commandant de marine. A publié dans les *Mémoires du Musée social* en 1910, en sus de l'étude ci-dessus, une monographie sur « La colonie italienne d'Homécourt » et « Une enquête à Péramos ».

Le *Musée social* a eu une heureuse inspiration en faisant porter ses investigations sur des populations peu civilisées : ce n'est que le jour où l'on appliquera à l'ethnographie les procédés d'observation des autres sciences descriptives, que l'on aura chance d'apporter à l'étude des organisations sociales des contributions sérieuses. Il y a plus dans les trente pages du commandant REYNAUD que dans trente compendieuses monographies échafaudées sur des questionnaires minutieux. Les faits y sont recueillis et présentés de telle façon que le sociologiste y trouve des matériaux directement utilisables : tel trait librement noté au cours de la visite d'un marché, telle réponse reçue à une question opportunément posée, tel rapprochement pénétrant, ouvrent les voies à l'interprétation des faits.

Assurément, il faut pour cela, confier les observations à des hommes cultivés, d'esprit subtil et sûr : mais depuis quand la science se construit-elle autrement que par ces esprits-là, et qui a jamais songé à confier à des personnes quelconques, armées d'un *vade-mecum* du parfait observateur, l'étude des phénomènes de la nature?

Le commandant REYNAUD a obtenu de M. Canalejas, président du Conseil des ministres d'Espagne, l'autorisation de pénétrer dans des régions du Rif marocain, encore inaccessibles au commencement de 1910 ;

Bien que situé à quelques heures à peine de la côte espagnole, le Rif, habité par une race fière, féroce et sauvage, est resté jusqu'à

présent irréductiblement fermé aux idées du monde civilisé. Les Rifains, se cantonnant dans leurs montagnes comme dans une demeure bien close, se réservaient la possibilité d'aller chercher au dehors les produits et les denrées qui leur étaient nécessaires; mais, n'usant pas de réciprocité, ils interdisaient sous peine de mort à tous les étrangers l'accès de leur territoire (p. 317).

C'est une communauté sociale bien délimitée qui a fait l'objet des observations :

Asanen est un village de 3,000 habitants situé sur la côte, à l'ouest de la presqu'île des Trois Fourches, à égale distance de Melilla et d'Alhucemas, dans la tribu des Beni-bu-Gafar. On peut le choisir comme exemple parce que le Rif avec ses 300 kilomètres de littoral compte un grand nombre de villages côtiers vivant dans les mêmes conditions économiques, obéissant aux mêmes usages (p. 318).

... Trois cent cinquante familles groupées depuis des siècles ont formé le village d'Asanen. La protection mutuelle contre les bandits armés venus du dehors, l'exploitation des deux ressources principales, la piraterie et la pêche, ont cimenté l'union existant aujourd'hui entre les 3,000 habitants de l'intéressante communauté (p. 332).

Je me propose de dégager de l'ensemble des observations les faits qui peuvent éclairer une constatation qui m'a frappé :

D'une part, les ressources naturelles à la disposition des habitants sont abondantes, même le capital-monnaie et le capital-réserves s'accumulent;

D'autre part, les conditions de l'existence sont absolument précaires et l'organisation sociale est immobile.

Quels sont donc les obstacles qui entravent le déclenchement de la civilisation et notamment la mise en valeur, l'exploitation consciente, «productiviste», des richesses du sol?

Que ces richesses existent, les preuves en abondent :

... la terre est exellente et produit tout ce qu'on veut (p. 329);

... à peine retournée, malgré l'absence d'engrais, elle produit 10 quintaux d'orge par hectare (id.);

... sur bien des points, la terre végétale a une épaisseur de 2 mètres (p. 347)...

Les pâturages donneraient beaucoup d'herbe si on lui laissait le temps de pousser (p. 331).

... Il y a dans cette région très montagneuse, sur laquelle les nuages stationnent constamment, des sources nombreuses dont le débit serait décuplé si les montagnes étaient boisées (p. 337).

... La pêche rapportait peu jadis, à l'époque où Melilla comptait à peine 5,000 habitants, en comprenant dans ce chiffre la garnison espagnole. Aujourd'hui la clientèle européenne des pêcheurs rifains est plus que décuplée. Il y a à Asanen 22 barques. Chacune d'elles est pourvue de 3 ou 4 kilomètres de filets (p. 333).

... Les sardines et les anchois abondent dans les parages d'Asanen... (p. 333).

D'autres observations témoignent de la thésaurisation de la monnaie et des objets de consommation :

Il est très difficile d'établir avec exactitude le budget d'une famille qui, vivant de la pêche, et du produit de son champ d'orge, de son jardin, de ses ruches, de son troupeau, achète au dehors fort peu de chose. J'ai néanmoins évalué et précisé par des chiffres la dépense quotidienne. Pour mettre au point les données que j'apporte, le lecteur devra tenir compte du bas prix de la viande, des légumes et surtout du poisson à Asanen (p. 328).

... Les 25 personnes vivant sous le toit de Ben Tahar dépensent pour leur nourriture et leur entretien 6 fr. 05 par jour en moyenne. Voici comment se décompose ce chiffre : 4 francs pour l'orge servant à la confection des galettes qui sont le fond de la nourriture, 50 centimes de viande — on n'en mange que tous les quatre ou cinq jours —, 30 centimes de pétrole pour l'éclairage de la maison, 50 centimes de vêtements, 25 centimes de légumes, sucre et thé, et 50 centimes pour les faux frais, soit une dépense totale de 2,200 francs par an.

Les recettes sont : 3,300 francs pour la pêche, 400 francs pour le bétail et 300 francs de bénéfice réalisé par Ben Tahar qui va de temps en temps acheter des ânes à Malaga pour les revendre dans le Rif : soit au total 4,000 francs. Il reste donc à la fin de l'année à la famille 1,800 francs d'économie. Nous avons dit que la famille de Ben-Tahar était comme situation matérielle dans la moyenne : nous avons donc le droit de multiplier le chiffre de 1,800 francs représentant ses économies annuelles par 350, nombre des familles d'Asanen et nous aboutirons à cette conclusion, qu'à Asanen on peut réaliser par an 630,000 francs d'économie. Que devient cette réserve d'argent ? Nos Rifains ne connaissant aucun placement, enterrent leur argent pour s'en servir le cas échéant (p. 328).

... Les Rifains ont à leur disposition une ressource dont je n'ai pas encore parlé : 30,000 à 40,000 Marocains vont tous les ans en Algérie, y restent en mai, juin et juillet pour la moisson et le battage des grains. Les trois quarts de cet effectif proviennent du Rif : en 1910, sur les 3,000 habitants d'Asanen, 600 sont allés à Oran. Le voyage effectué par mer coûte 12 fr. 50. Le salaire varie de 2 francs à 3 fr. 50. Chaque ouvrier rapporte dans son village une économie de fr. 0.50 à 2 francs par jour (p. 334).

Le marché pour le Marocain, et plus encore pour ses femmes, passant toute leur existence dans un village perdu au milieu des montagnes, c'est la fenêtre entr'ouverte sur le reste du monde (p. 341).

Aussi bien, j'ai signalé cet ensemble de faits pour bien mettre en évidence les activités diverses auxquelles se livrent tous les habitants.

Et cependant! quel faible rendement à toutes ces richesses :

On m'a montré dans la vallée de l'oued Tigaud, qui passe à Zelouan, des centaines d'hectares d'excellente terre que personne ne cultive et qui nourrissent des chèvres ou des ânes (p. 337).

... Je me demande ce que le bétail peut trouver à manger dans les champs pierreux où on le promène au milieu des palmiers nains qui ne sont pas comestibles (p. 330).

... On élève à la maison quelques poulets étiques qu'il serait facile d'engraisser avec les déchets de l'orge récoltée par la famille (p. 330).

... Le ménage dispose de ressources très variées, une meilleure organisation assurerait à la petite communauté de vingt-quatre personnes un revenu important. Le jardin potager pourrait aisément être doublé de superficie, les ruches plus nombreuses donneraient assez de miel pour qu'on vende l'excédent de la consommation au marché. Quant au troupeau, je ne vois vraiment pas ce qui limite le nombre des animaux qui le composent : ils vont paître sur des terrains qui sont le patrimoine commun de la commune (p. 331).

... Les fruits qu'on mange à Melilla, les oranges, les raisins, les dattes et les bananes viennent de Malaga. N'est-il pas piquant de constater que l'Europe envoie parfois des dattes en Afrique? (p. 347).

... Actuellement ces pâturages gâchés par un emploi inintelligent ne nourrissent pas le tiers du bétail qui pourrait y vivre (p. 331).

... On sait d'autre part que les massifs montagneux de l'Afra, de l'Uixan, du Gourougou, recèlent dans leurs flancs des richesses minières, dont l'exploitation n'est pas encore commencée. Les Romains, plus colonisateurs que nous, avaient pénétré dans le Rif, en avaient reconnu et exploré les mines, et partout où il y a du fer et du plomb on retrouve les galeries qu'ils avaient creusées (p. 345).

Et voyez quelle misérable existence traînent les membres de cette communauté que tant de choses favorisent!

Mohammed Ben Tahar est donc universellement estimé à Asanen : d'autre part il n'est ni riche ni pauvre. Nous allons donc le choisir avec son entourage familial comme sujet d'étude, et nous pensons

que les observations faites chez lui pourront être appliquées aux 350 familles du village (p. 318).

... Il n'y a pas de fenêtre dans la maison. Toutes les chambres sont éclairées par une porte unique donnant sur la cour intérieure. Dans beaucoup de maisons rifaines construites sur le même plan que celle de ben Tahar, j'ai constaté que les portes avaient été supprimées, pour la commodité du service sans doute. Tous ces gens-là vivent donc en quelque sorte en public, et n'ont pas le moindre recoin où ils puissent échapper un instant aux regards des habitants de la maison On devine l'influence néfaste, que peut avoir, sur la moralité des enfants, le mode de distribution des pièces et la promiscuité dans laquelle tout le monde vit (p. 320).

... Ben Tahar, que j'ai pris comme exemple, a encore un sentiment des convenances très relatif, mais beaucoup de ses compatriotes, moins délicats, réunissent dans une grande pièce leurs trois ou quatre femmes, leurs servantes, un ou deux enfants, et habitent au milieu de ce dortoir, sans se réserver une pièce à part.

Le mobilier est tout à fait rudimentaire. Il n'y a pas de lits, mais des tapis, des nattes et des traversins étendus sur le sol en terre battue les remplacent. On lave de temps en temps ce matériel qui est généralement très sale. Il n'y a pas de draps de lit et le linge de corps réduit à sa plus simple expression — quelques chemises achetées à Melilla — est enfermé dans des malles qui remplacent pour les Marocains nos commodes et nos armoires.

Les ablutions, même les plus intimes, se font dehors, pour ne pas transformer en marécage boueux le sol en terre battue des chambres. Le seul objet de luxe qu'on trouve parfois dans les chambres rifaines est la glace, article de bazar coûtant une vingtaine de francs à Mélilla. Souvent aussi, le maître de maison possède pour son usage, et donne à ses femmes des tapis extrêmement moelleux, d'une certaine valeur, coûtant de 150 à 500 francs.

L'aspect extérieur d'une maison rifaine est sordide : grossièrement construite avec des matériaux trouvés sur place, elle se confond, quand on la voit de loin, avec le terrain qui l'environne. Quand, ayant atteint un col, on regarde dans une vallée, on a l'impression d'une solitude profonde en apercevant ce paysage sans arbres et sans village, puis en cheminant, on rencontre une quantité de maisons dissimulées dans des plis de terrain, ne présentant aucun relief et se confondant presque avec le sol (p. 321-322).

Enfin, l'organisation sociale est tout à fait rudimentaire, je veux dire que les divers systèmes sociaux ont peu évolué et que, de plus, leur indépendance, leur intrication réciproque (avant-propos des *Archives*, pp. VIII-IX) est peu compliquée.

Asanen a trois chefs : ce sont des hommes âgés et estimés de tous, devant l'autorité desquels tout le monde s'incline (p. 337).

... Un certain nombre de personnages descendant du prophète, — je me demande comment leur affiliation peut être établie dans un pays où il n'existe pas d'état civil, — jouissent d'une considération toute particulière, sont exemptés de tout impôt et n'ont pas d'hommes à fournir pour la harka. Ils possèdent le titre héréditaire de marabout. Ils peuvent vivre des offrandes du public, en attribuant à leur bénédiction une spécialité curative, une vertu médicale quelconque. Le titre de saint, que de leur vivant possèdent ces heureux personnages, ne leur impose aucunement dans la vie courante la pratique de la vertu. Ils peuvent se montrer malhonnêtes dans les transactions, brutaux, injustes, sans que leur prestige en soit atteint. Après leur mort, on leur érige un mausolée, une construction blanchie à la chaux, qui devient un but de pèlerinage. Un ami du défunt s'installe généralement auprès du marabout et recueille les offrandes qui sont apportées sur le tombeau du saint.

Tout le monde ne peut pas être marabout, mais il est possible à n'importe qui de s'assurer la plupart des avantages matériels attachés à ce titre en accomplissant le pèlerinage de la Mecque. Il faut pour cela amasser un petit capital de 600 francs et constituer pour le trajet une provision de couscous, de farine, de blé grillé et de viande sèche. Le voyage dure 5 mois pendant lesquels le pèlerin ne travaillant pas vit sur ses économies passées 12 habitants d'Asanen ont accompli le pieux voyage : cinq d'entre eux l'ont fait en première classe, avec un domestique attaché à leur personne, et ont consacré une somme totale de 5.000 francs à leur budget de voyage. A son retour, le pèlerin est traité avec beaucoup de considération, il peut imiter le marabout et rendre des services d'ordre spirituel ou médical moyennant une aumône. Enfin, détail très important, son serment acquiert une valeur toute spéciale et prévaut sur les serments de gens qui n'ont pas fait leurs dévotions à la Kaaba (pp. 338-339).

... Le taleb, savant, est le chef religieux de la communauté.
Il sert d'instituteur et réunit souvent quelques-uns de ses compatriotes pour lire et commenter le Coran (p. 338).

... Les enfants ne connaissent qu'un livre, le Coran, loi à la fois civile et religieuse, que l'instituteur leur fait répéter et apprendre par cœur. C'est là un programme d'étude des plus sommaires.
L'école sert de mosquée (p. 338).

... La commune a un budget très modeste constitué au moyen de l'impôt en nature qui est proportionnel au revenu. Ce budget sert à l'entretien de l'école qui, érigée au moyen d'une fondation, possède en outre et loue un bout de terrain qui lui est attenant (p. 337-338).

... La justice est très sommairement rendue à Asanen comme dans le Rif : le vol y est puni de mort. La même sanction est appliquée

à une foule de crimes et de délits, qui chez nous seraient réprimés par une peine légère (p. 339).

... Quand un jeune homme désire se marier, il désigne à ses parents la jeune fille qu'il a remarquée Les Rifaines n'étant pas voilées, l'homme peut exercer son choix. Son père va trouver les parents de la future et achète celle-ci à un prix qui ne dépasse guère 600 francs. Cette somme est donnée au père de la jeune fille. On remet en outre 300 francs destinés à des achats de bijoux qui seront la propriété de la fiancée.

Le jour du mariage, le père de la jeune fille donne au futur ménage un tapis coûtant 150 francs qui doit servir de lit, deux bracelets coûtant chacun une cinquantaine de francs, un pendantif en argent valant 50 à 60 francs, des boucles d'oreilles valant 20 francs, un collier de corail de 30 francs, six pièces de drap pour faire des vêtements (5 m. 50 sur 1 m. 50) valant 20 francs la pièce, ou 40 francs si elles proviennent de Fez. Enfin ce trousseau est complété par le don d'une génisse.

Le jour du mariage, la fiancée montée sur une jument, dont une négresse tient les rênes, se rend au village de son futur escortée par ses amies. A mi-chemin, les parentes du futur viennent au devant d'elle et se joignent au cortège, qui arrive devant la maison du jeune homme. A ce moment, la mère du fiancé sort et fait descendre sa bru en lui donnant un cadeau — habituellement une vache. — Si cette condition n'était pas remplie, les jeunes filles empêcheraient la fiancée de descendre de cheval et la ramèneraient chez elle.

Les jeunes filles se marient en général à 13 ou 14 ans, parfois aussi, une fillette à peine sevrée — à 2 ans — est achetée pour devenir plus tard la femme du maître de maison. Elevée chez lui, formée à ses goûts et à ses habitudes, elle sera mieux préparée à la condition qui l'attend (pp. 322-323).

... Ben Tahar est un vieillard bien conservé de 75 ans. Il a deux femmes : Yamina, âgée de 55 ans, et Maïmouna, qui compte 35 printemps. Il a sans doute été marié bien des fois, car son fils aîné, âgé de 45 ans, provient d'une union antérieure. Dans le cimetière, ce grand champ de pierres qu'on aperçoit à flanc de coteau derrière le village, d'autres épouses de Ben Tahar dorment du dernier sommeil. Ne lui demandez ni leur nom, ni leur nombre, car vous embarrasseriez le mari insouciant et volage.

Maïmouna, l'épouse préférée, habite dans la chambre de Ben Tahar, à qui elle a donné dix enfants, tandis que Yamina en a eu trois seulement, dont un est mort. L'épouse de 55 ans est reléguée à l'autre bout de la maison et sert de nourrice sèche aux enfants de sa rivale qui habitent avec elle. Maïmouna, très jalouse, surveille les rapports de son mari avec la première femme : il ne peut aller la voir qu'en cachette ! Toutefois, si par amour-propre Maïmouna a tenu à faire attribuer à la pauvre Yamina une situation modeste et

subordonnée, elle ne craint pas que l'épouse délaissée reprenne un jour le premier rang dans la maison; de même qu'on ne voit pas un ruisseau remonter vers sa source, de même on ne voit jamais un mari marocain revenir à ses premières amours. Maïmouna redoute donc surtout de se voir à son tour supplantée par une rivale de 14 ans !

Voici l'âge des fils de Mohammed Ben Tahar : 45 ans, 18 ans, 12 ans, 9 ans, 6 ans, 4 ans et 2 ans. On ne parle qu'incidemment des filles : l'aînée, mariée, a 26 ans; je ne puis arriver à savoir l'âge des quatre autres, car dans le Rif, comme dans la plupart des pays musulmans, les filles, considérées comme des quantités négligeables ne comptent pas (p. 319).

... Ben Tahar, notre ami d'Asanen, ne donne presque jamais de coups de bâton à ses femmes : cette particularité fait l'admiration de ses compatriotes — mais ils ne l'imitent pas. A la rigueur, Ben Tahar doit user de la correction avec l'inoffensive Yamina ou avec les pauvresses auxquelles il donne le vivre et le couvert — charité intéressée, car elles doivent travailler. Mais je suis bien sûr que jamais il ne frappe Maïmouna, qui ne se laisserait pas faire et qui exerce d'ailleurs sur son mari de 75 ans un réel ascendant (p. 323.

... Les hommes ont recours, en cas de maladie, aux médecins de Melilla ou à ceux des garnisons espagnoles les plus voisines. Dans aucun cas, ils n'admettent un médecin auprès de leurs femmes. Celles-ci sont soignées par des rebouteuses ayant une certaine expérience de l'accouchement et des notions médicales plus que rudimentaires (p. 325).

... Le cimetière est situé à 500 mètres d'Asanen. Les corps sont posés dans une rigole peu profonde, qu'on recouvre de très peu de terre. Il est étonnant que ce genre d'inhumation n'occasionne pas des épidémies La tombe d'un homme se reconnait à deux pierres levées marquant la tête et les pieds, tandis que, pour la femme, les mêmes pierres sont couchées. Un semblant de cérémonie religieuse, la lecture de quelques versets du Coran par le Taleb, a lieu lors de l'enterrement. Le Taleb reçoit un franc pour sa peine et est nourri pendant la journée (p. 339).

... Les droits des femmes sont assez mal définis par la coutume à laquelle on se conforme plus ou moins : en cas de décès du mari, les femmes, quel que soit leur nombre, reçoivent un huitième de la succession, le reste va aux enfants ; les fils sont très avantagés (p. 325),

Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que l'ensemble de ces traits, groupés sous les divers aspects que je me suis efforcé de dégager, constituent un tableau vivant de la façon dont ce groupe humain de 3,000 individus s'est

adapté au coin du territoire où il se trouve fixé. Tout est clair, dans ce tableau : la compréhension des relations sociales n'y est pas troublée par l'interposition de notions confuses, que crée souvent de toutes pièces l'analyse scientifique ; les individus apparaissent tels qu'ils sont : le « Droit », la « Religion », la « Morale » ne les enveloppent pas d'une nuée nébuleuse.

C'est précisément cette clarté du tableau qui met en pleine lumière les facteurs sociaux auxquels sont dues les situations observées.

Lisons à présent la monographie à ce nouveau point de vue.

Nous y notons d'abord ceci :

Depuis des siècles, cette partie du Maroc était périodiquement visitée par les représentants du Maghzen et surtout par les grands seigneurs féodaux de la région. Les habitants étaient taxés sur les signes extérieurs de la richesse. Voilà pourquoi ils ont pris l'habitude d'afficher la pauvreté comme une enseigne, d'éviter toute espèce de luxe dans les constructions (les maisons qui comptent un étage sont très peu nombreuses) afin de décourager les brigands qui venaient les rançonner (p. 322).

... Ce défilement voulu des habitations, l'extrême pauvreté du mobilier qu'elles contiennent, l'absence de tout monument public apparent, tel que les mosquées dans les villages, le médiocre état d'entretien des pistes qui desservent les Rifains, sont autant de signes extérieurs d'une misère beaucoup plus apparente qu'on ne le croirait, comme nous allons le voir tout à l'heure (p. 322).

... Ne sachant que faire de leur argent, quand ils en ont trop, ils restreignent leur production, limitent leur travail, jusqu'à ce qu'ils l'aient dépensé (p. 329).

Ainsi, le régime politique a modelé les individus au point de créer chez eux un besoin inattendu : le besoin de disconfort, presque le besoin de misère. Car c'est là le point intéressant : *les mentalités ont été façonnées par le milieu social*, et cet autre fait le démontre encore :

Si les Rifains n'ont pas voulu se donner le confort de l'habitation telle que nous la concevons, ce n'est pas ignorance. Beaucoup d'entre eux viennent à Oran pour la moisson. Ils savent donc ce que c'est qu'une ville, ils ont vu des maisons algériennes. Ben Tahar va souvent, nous le verrons plus loin, à Malaga ou Cadix ; il est assez intelligent et observe tout ce qu'il voit. Si, en pleine connaissance de cause, les Rifains préfèrent leur mode d'existence au nôtre, c'est qu'ils ont une mentalité toute spéciale : ils ne com-

prennent pas la nécessité pour un ménage d'avoir sa demeure distincte et séparée (pp. 320-321).

Puis le Coran, en tant que loi civile, ne protège pas et n'organise pas la propriété individuelle :

Il n'existe pas de cadastre dans le Rif. La propriété est constituée en quelque sorte par la notoriété et la possession de fait. Des adouls, notaires marocains, établissent bien des actes d'achat ou de vente; s'il s'agit d'une maison, l'opération ne donne lieu à aucune contestation, parce que le nouveau propriétaire prend immédiatement possession de l'immeuble. Mais si l'on achète une terre non cultivée, on risque fort de la payer au personnage débrouillard qui prétend en être le propriétaire. Comme une simple affirmation sous serment, en présence du cadi, faite par l'intéressé, suffit pour lui donner gain de cause, on comprendra que la possession du sol donne lieu dans le Rif à d'interminables contestations. La délimitation des terres est également la cause de sérieux conflits (p. 336).

Dès lors, l'individu n'est aucunement porté à mettre en valeur un sol dont la jouissance ne lui est pas assurée. Et voici, de ce même fait, une autre conséquence qui est à rapprocher de ce qui a été dit plus haut de l'absence de sources assez abondantes, par suite du manque de forêts :

La partie du Rif qui avoisine Asanen est entièrement déboisée : l'arbre de grande taille représente un capital qui ne donne aucun revenu ; à moins d'être très riches, les particuliers sont toujours tentés de réaliser ce capital, surtout dans un pays où la propriété étant mal gardée, l'arbre risque d'être coupé et emporté par le premier venu (p. 337).

Tous les pays qui ont été ou sont encore soumis à l'Islam sont complètement déboisés. Dans l'antiquité, la Grèce était un pays merveilleux : des forêts dans les montagnes, une végétation luxuriante dans les plaines, telle est l'impression qu'on en a en lisant les auteurs classiques. Or, aujourd'hui, Athènes est au milieu d'un Sahara en miniature et les îles de l'archipel, qui étaient jadis des nids de verdure, ont été transformées, par le passage du conquérant musulman, en rochers stériles. L'Asie Mineure qui connut une prospérité sans égale et dont les auteurs anciens célèbrent les riants paysages est, depuis Mahomet, presque complètement déboisée. Allez en Palestine, en Syrie, en Tunisie, au Maroc et vous aurez l'impression qu'en matière de paysage, le Musulman a un type unique, l'Arabie Pétrée, et c'est cet idéal qu'il cherche à réaliser partout où il passe (p. 347).

Même remarque à propos de la propriéte collective :

Le Coran n'a pas prévu la constitution de la propriété collective, de la forêt domaniale, indispensable pour donner en abondance l'eau sans laquelle il n'est pas de prospérité matérielle (p. 347).
...il n'existe pas de forêts domaniales dans le Rif et les particuliers riches aiment mieux placer leur avoir en troupeaux qu'en bois (p. 337).

... Ces pâturages donneraient beaucoup d'herbe si on lui laissait le temps de pousser, si de temps en temps, d'un accord commun, on en interdisait l'accès aux troupeaux du village (p. 331).

Autre facteur de stagnation sociale dû à l'instruction rudimentaire des générations nouvelles et à la concentration de toutes les connaissances et de toutes les pratiques dans un seul code, à la fois civil et religieux :

Les enfants ne connaissent qu'un livre, le Coran, loi à la fois civile et religieuse, que l'instituteur leur fait répéter et apprendre par cœur. C'est là un programme d'étude des plus sommaires (p. 338).

Enfin, le rôle de la femme est entravé et déformé, tant au point de vue physique qu'au point de vue social, par les prescriptions du Coran :

Dans la vie sociale, aussi bien que dans la vie familiale, au village et au foyer domestique. les progrès réalisés sont chez nous l'œuvre commune de l'homme et de la femme : chacun a sa sphère d'aciion indépendonte, l'homme vit au dehors, s'occupe des intérêts généraux du ménage, la femme qui a les qualités complémentaires des nôtres, s'occupe des détails matériels, embellit le foyer qui est son domaine. Le ménage est chez nous l'association de deux êtres libres. Or, au Maroc, la femme n'a chez elle ni autorité ni responsabilité, elle est à la fois enfant et esclave. Il est piquant de constater que ce qui manque au Marocain entouré par une collection d'épouses, c'est... une maîtresse de maison (p. 329).

... Le mariage précoce, la maternité, le manque d'hygiène et de soin dans les épreuves relatives à leur sexe et le rude labeur qu'on leur impose au sortir de la jeunesse usent rapidement les femmes qui atteignent très rarement un âge avancé. En revanche, beaucoup de Marocains arrivent à une extrême vieillesse : Ben Tahar, que nous avons présenté à nos lecteurs, est âgé de 75 ans et nous montre un fils de deux ans. Achoud, cadi des Glaias, que nous trouvons au Sok el Had rendant la justice, est âgé de 105 ans ; beaucoup d'hommes de 60 ans envieraient chez nous sa vigueur physique et la lucidité de son intelligence. Si les cas nombreux de longévité constatés chez les Marocains peuvent être attribués aux

qualités physiques de la race, il est inadmissible que leurs femmes, de même race et de même sang, n'arrivent pas à un âge avancé dans le même état de conservation physique que leurs maris. Il est évident que dans le fardeau des charges communes incombant au ménage, le mari, qui est le maître, leur attribue la part la plus considérable et exige d'elles un labeur au-dessus de leurs forces (pp. 327-328).

... Dans le Rif, la femme qui a cédé la première place à une jeune rivale est progressivement déchue de ses droits, devient une domestique et parfois une bête de somme. Le mari n'a aucun intérêt à s'en séparer. Que de fois, sur les sentiers du Rif, j'ai croisé un Marocain chevauchant sur sa mule, suivi de deux femmes plus ou moins âgées, portant sur le rein cambré de lourds fardeaux, tandis que l'épouse préférée restait au logis (p. 324).

Telle est l'organisation sociale de cette population. Elle est à présent ce qu'elle a été depuis de longs siècles; rien, ni en elle ni hors d'elle, ne semble pouvoir en modifier l'allure. Mais voici que la conquête militaire va la contraindre au contact d'une organisation fort évoluée : les Espagnols vont y apporter les éléments de la civilisation européenne.

Or, c'est consciemment que les Rifains, du moins ceux qui réfléchissent à ces choses, s'opposent à cette pénétration, — et les raisons de cette résistance sont caractéristiques parce qu'elles révèlent combien la longue accoutumance à des conditions sociales crée des attitudes mentales qui, à leur tour, réagissent sur l'organisation sociale. On surprend, en quelque sorte, ici, une manifestation négative de l'excogitation :

Si les Rifains se complaisent dans la barbarie, refusent d'adopter en connaissance de cause nos mœurs, nos usages, l'organisation matérielle de la vie telle qu'ils la voient pratiquée en Algérie, s'ils interdisent, même à l'heure actuelle, l'accès de leur territoire aux chrétiens tout en se réservant la latitude de venir chez eux, c'est en vertu d'un raisonnement et d'un calcul que je vais laisser à un Marocain le soin d'exposer à ma place (pp. 334-335).

Ce Marocain est une manière de diplomate, résidant depuis quelque temps à Madrid ; il est précisément originaire d'un village situé non loin d'Asanen, le centre qui a fait l'objet de la monographie du commandant Reynaud.

Je lui posai la question suivante : pourquoi les Rifains s'obstinent-ils à faire bande à part dans l'univers? Prétendent-ils nous fermer encore longtemps leur pays? Voici sa réponse, à peu près textuelle :

« Actuellement nous sommes encore les maîtres chez nous. Notre pays pourrait peut-être ressembler à l'Europe, avoir des villes, des

chemins de fer, des palais, des forêts. Mais tout seuls, nous ne sommes pas en mesure de réaliser un semblable programme. Si vous venez transformer et bouleverser le Rif, ce sera pour votre agrément personnel et non pour le nôtre et, alors, que deviendrons-nous? Vos ouvriers et vos domestiques. Vous serez maîtres de la montagne aussi bien que de la vallée, et nous, les habitants, les propriétaires du pays, nous serons comme des invités dans notre propre maison. Nous n'avons aucun besoin; je préfère, pour ma part, les rues tortueuses d'Asanen à la Puerta del Sol.

« J'aime les grands espaces sans arbres et sans ombrages. J'aime surtout à travailler à mon heure, à me reposer quand cela me convient. Or, si vous vous établissez dans le Rif, ce sera pour prendre notre sol par expropriation ou par achat. Il ne nous restera qu'une ressource: devenir des ouvriers à vos gages ou émigrer. Car si nous ne partons pas, vous nous obligerez à travailler. »

Ce que mon interlocuteur redoute encore, c'est la substitution obligatoire de la loi espagnole au Coran. Quel bouleversement dans les mœurs en effet! La femme devenant libre et l'égale de l'homme, la polygamie, sinon interdite, du moins rendue plus onéreuse pécuniairement, partant impossible. Je crois avoir donné toutes les objections que les Rifains opposent à la transformation matérielle et morale de leur pays. Ils ne se soumettront pas sans avoir une fois encore eu recours aux armes (pp. 335-336).

« J'aime les grands espaces sans arbres et sans ombrages! » A quelle distance de ces aspirations-là, qui s'alimentent de toutes les impressions accumulées d'un lointain passé, se meuvent les idées de ceux qui poursuivent le boisement des collines pour grossir les sources, fertiliser les champs, multiplier les troupeaux et créer la richesse...

E. Waxweiler.

Sur le passage de "l'occasionnel" au "fonctionnel" et quelques autres facteurs de l'organisation sociale.

A propos de :

J. Bry, *Essai sur la vente dans les papyrus gréco-égyptiens.* — 1 vol., iv-353 pages. Paris, Ernest Leroux, 1910. 5 francs.

Je relève, dans l'étude de Bry, un premier détail qui me paraît intéressant au point de vue sociologique.

Il s'agit de la naissance du notariat en Grèce.

« A l'ancienne époque ptolémaïque, dit l'auteur, tous les « actes grecs sont sous seings privés. Pendant plus d'un « siècle on ne trouve aucune trace d'une fonction notariale « quelconque, même dans les écrits concernant des ventes « immobilières. »

Ces contrats étaient passés devant des témoins, généralement au nombre de six, qui apposaient leurs sceaux au bas de l'écrit. L'acte était ensuite confié à l'un des témoins, chargé d'en assurer la conservation et même l'exécution. Ce témoin prenait, à raison de son rôle, le titre de Συγγραφοφύλαξ.

Il en fut ainsi pendant un certain temps. Mais « il est probable, ajoute Bry, que peu à peu certains individus se spécialisèrent dans la fonction de συγγραφοφύλαξ et devinrent, en quelque sorte, des notaires qui servaient de témoins aux contrats, rédigeaient les actes et en conservaient les minutes ».

Les historiens de l'antiquité pourront apprécier la valeur scientifique de l'hypothèse émise par Bry. Je suis incompétent pour le faire. Toutefois, il faut reconnaître qu'elle est conforme à la logique des choses et que ce passage de « l'occasionnel » au « fonctionnel », si je puis ainsi m'exprimer, est très fréquent dans la formation des structures sociales. Pour ne prendre qu'un exemple, la profession d'avocat a certainement pour origine l'assistance en justice de parents ou d'amis. C'est un devoir d'occasion qui a donné naissance à une fonction continue.

Dans le cas qui nous occupe, le même phénomène a dû se

produire. L'habitude de confier l'acte à l'un des témoins et la nécessité de le faire, ont suggéré à certains l'idée d'utiliser cette circonstance dans un but lucratif et l'un s'est fait συγγραφοφύλαξ par profession. Ce n'est, somme toute, qu'une application du principe en vertu duquel la fonction crée l'organe.

* * *

Un autre détail mérite d'être également signalé.

Les Ptolémées, tout en respectant les anciennes coutumes des Egyptiens, cherchèrent néanmoins à diminuer l'influence des institutions qui entretenaient un esprit trop particulariste et trop hostile à l'hellénisme.

Parmi ces institutions figurait le corps des scribes du temple d'Amon. C'était un notariat sacerdotal, à la fois très influent et très attaché à ses prérogatives traditionnelles.

Pour affaiblir cette influence, le gouvernement des Ptolémées lui suscita des concurrents grecs, les *agoranomes*.

Les agoranomes sont des notaires officiels, prêtant leur ministère à tous, aux Égyptiens comme aux Grecs, mais n'employant, bien entendu, pour les actes qu'ils rédigent, que les formes et la langue grecques. Ce caractère gouvernemental et hellénique n'était sans doute pas fait pour attirer les indigènes de la Thébaïde, qui étaient toujours libres de recourir à leur μονογράφοι (notaire égyptien). Mais ces indigènes reconnurent bientôt qu'en s'adressant aux nouveaux notaires ils évitaient des formalités, des complications et des frais.

La tactique réussit. Malgré l'obstacle signalé par Bry, le public renonça à ses habitudes et s'adressa de préférence aux agoranomes.

Il est évident que dans leur concurrence avec les scribes sacerdotaux, ce fut la simplicité des formes et son contre-coup, la réduction des frais, qui assurèrent aux notaires grecs la faveur populaire. A part cela, tout, au contraire, plaidait contre eux : la force de la tradition, l'influence des scribes d'Amon, leur prestige religieux, l'hostilité des Égyptiens pour toute infiltration hellénique.

Et cependant cette coalition d'éléments divers ne résista point aux avantages d'une simplicité plus pratique.

Il est curieux d'observer combien les considérations de ce genre jouent un rôle important dans l'orientation des activités humaines.

Le cas relevé par Bry mérite également d'être signalé pour

un autre motif : il nous fait assister à l'application *consciente et voulue* d'un principe sociologique.

Le gouvernement des Ptolémées *suscita* en effet des concurrents au corps des scribes d'Amon, afin de réduire l'influence de ce dernier sans lutte ouverte, par le glissement naturel des choses. Ce fut un *moyen politique* auquel il eut recours dans sa lutte avisée contre le conservatisme égyptien.

On peut retenir le fait comme un exemple de prévision relative à des phénomènes sociaux et vérifiée par les événements.

M. Bourquin.

Conditions de l'évolution des grands magasins et psychologie de leur clientèle.

A propos de :

K. Lux, *Studien über die Entwicklung der Warenhäuser in Deutschland.* — Iéna, Fischer, 1910. VIII-208 pages, 9 tableaux et 28 graphiques. 4 Marks.

Le développement des grands magasins — nous appellerons ainsi ce qu'on désigne en allemand par « Warenhäuser » — participe des mêmes mécanismes qui expliquent la structure actuelle de la grande industrie. Il témoigne des mêmes changements : concentration verticale, spécialisation intense des entreprises, élimination des intermédiaires, qui résultent de la même tendance constante à l'économie. Lux a fort bien montré comment, dans le même ordre d'idées, les grands magasins avaient déterminé une réduction du bénéfice des intermédiaires :

Die Warenhäuser begnügten sich mit einem geringeren Aufschlag und lenkten durch Ankündigungen aller Art die Aufmerksamkeit des Publikums auf ihre billigen Angebote Da es ohnehin die Preise von Lebensmitteln sehr scharf kontrolliert, entging ihm die Differenz zwischen den vom Warenhause und vom Kolonialwarenhändler geforderten Preisen keineswegs. Zwar konnten sich die Händler zuweilen darauf berufen, ihr Gemüse wäre zwar teurer, aber auch von besserer Beschaffenheit als das im Warenhause angebotene. Weil sich aber die im Warenhause gehandelten Qualitäten schnell verbesserten, half dieses Argument nur vorübergehend, und so verspürten die auf ihrem hohen Aufschlag beharrenden Händler bald einen empfindlichen Rückgang ihres Umsatzes; so blieb ihnen nichts übrig, als ihre Preise nach denen des Warenhauses zu regulieren. Das heisst : das Geschäftsgebaren der Warenhäuser hat die Lebensmittelhändler zur Verminderung des für Gemüsekonserven üblichen Aufschlags genötigt. Es hat ferner bewirkt, dass sie sich die differentielle Kalkulation für die verschiedenen Gemüsearten zu eigen gemacht haben; geben die Warenhäuser die billigen Sorten, insbesondere Bohnen zum Einkaufspreis oder mit einem geringer Aufschlag her, so wird diese Praxis nunmehr auch von den Kolonialwarenhändlern befolgt; bei den anderen Gemüsearten ist wegen des Vorhandenseins zahlreicher Sortierungen ein Ausweichen im Preise eher möglich, und es liegt

die Wahrscheinlichkeit vor, dass parallel mit der erzwungenen Verminderung des Händleraufschlags eine Verstärkung der ohnehin schon sehr verbreiteten Neigung zum Heraufetikettieren der Waren eingetreten ist (pp. 85-86).

La puissance des grands magasins a suscité une réaction de la part des fournisseurs auxquels ils imposaient leurs conditions. Ces fournisseurs se sont groupés et, à leur tour ils ont adopté une réglementation destinée à mettre fin à certaines pratiques des grands magasins. Ceux-ci ont réagi et ils ont entrepris, pour échapper à cette réglementation, leur propre fabrication.

Verbot die Konvention ihren Mitgliedern das Dekorieren von nicht regulärer Ware, so bezogen sie die Wärenhäuser nur weiss und übergaben die besseren Stücke der Sendung einem Maler, welcher mit einem billigen Dekor die Fehlerhaftigkeit des Geschirrs zum Teil verdecken konnte und damit seine Verkäuflichkeit steigerte. Erhöhte die Konvention den Preis für ein Dekor, so kauften sie reguläres weisses Geschirr und liessen es in einer Malerei wohlfeiler dekorieren, als es in den Verbandsfabriken geschehen durfte; ja, einige Warenhäuser übernahmen das Dekorieren von weisser Ware in eigene Regie, da es schnell einen grossen Umfang erreichte. So haben sie sich bisher noch immer wohlfeile weisse und dekorierte Geschirre zu beschaffen gewusst und mit ihren billigen Angeboten Erfolge erzielt, die sich in den früher mitgeteilten Daten offenbaren (p. 61).

Ainsi se fait la concentration verticale par l'amalgamation d'entreprises industrielles avec des entreprises commerciales. Le même phénomène se constate dans les grandes entreprises industrielles et surtout dans les syndicats de vente qui, pour se libérer de la coalition des négociants, se créent leur propre organisation commerciale.

Les grands magasins comme les grandes usines sont favorisés par la possibilité de spécialiser leurs employés :

Ferner stehen jedem einzelnen Lager die Kenntnisse sämtlicher fachmännischer Rayonchefs zur Verfügung : will die Musikalienabteilung ein Notenalbum herausgeben, so informiert sich ihr Leiter bei dem Chef der Papierwarenabteilung über die günstigsten Bezugsquellen für die Einbände, die ihm als Musikalienhändler nicht bekannt sind. Soll in der Lebensmittelabteilung Senf, Marmelade oder dergleichen in Gläser gefüllt werden, so erkundigt sich ihr Leiter bei seinem Kollegen von der keramischen Branche, der ihm die Lebensmittelhändlern nicht zugänglichen Stellen nennt, wo er die Gefässe am vorteilhaftesten bezieht : sollen Geschenkkörbe hergerichtet werden, so weist der Leiter des Korbwarenlagers die Bezugsquellen nach. Die Schirmabteilung wird von den Leitern des Seidenwaren und des Galanteriewarenlagers über die

zu verarbeitenden Stoffe und Griffe beraten. Der Einkäufer für Handschuhe informiert sich bei dem Konfektionär über die kommende Aermelmode (p. 178).

Dans le développement des grands magasins, tel que l'expose l'auteur, on retrouve aussi la période « chaotique » qui a caractérisé le début des grandes entreprises industrielles modernes. Pendant cette période, les chefs d'entreprises sont peu scrupuleux quant aux procédés des affaires : ils cherchent, coûte que coûte, à se faire une place et à réunir les difficultés qui surgissent autour de la nouvelle forme d'entreprises.

Anfangs bedienten sich die Warenhäuser fast ausnahmslos eingeführter und bekannter Bücher oder beliebter Markenartikel, welche sie unter den vorgeschriebenen, überall gleichen Detailhandelspreisen abhaben, um auf diese Weise ihre Wohlfeilheit zu erweisen. Diese als « Schleuderei » bezeichnete Geschäftspraxis veranlasste Buchhändler und Markenartikelfabrikanten zu verschiedenartigen Abwehrmassregeln. Der aus ihnen resultierenden Erschwerung des Warenbezugs ist die allmählich wahrzunehmende Veränderung in dem Verhalten der Warenhausunternehmer teilweise zuzuschreiben: war es früher beinahe selbstverständlich, dass Bücher und Markenartikel unter den Ladenpreisen verkauft wurden, so ist deren strenge Beachtung inzwischen zur Regel geworden. Die Warenhausunternehmer haben die Massnahmen aufgegeben, welche eine Verletzung des kaufmännischen Herkommens bedeuteten.

Sie sind auch in anderer Beziehung merklich vorsichtiger geworden. So ist es den Abteilungsvorstehern der grossen Warenhäuser längst zur Pflicht gemacht, die ihre Rayons betreffenden Inserate auf die Richtigkeit der in ihnen enthaltenen Angaben zu prüfen, ebenso wie sie vor der Ankündigung eines Gelegenheitsangebotes ihr Lager inspizieren müssen, ob es genügende Vorräte zur Befriedigung der zu erwartenden Nachfrage enthält. Das war anfangs nicht der Fall, und so konnte es vorkommen, dass Personen, welche als « billig » angekündigte Waren während eines Gelegenheitsverkaufs verlangten, entweder nur begrenzte Quantitäten erhalten konnten, oder vollständig abgewiesen wurden mit dem Bescheid, der Artikel sei bereits ausverkauft (p. 185 186).

Dans les entreprises commerciales comme dans les entreprises industrielles, l'augmentation du personnel est accompagnée de changements dans les rapports d'employeurs à employés. Une discipline devient nécessaire là où la bonne volonté et l'action individuelle suffisaient autrefois.

Es ist verständlich, dass das Verhalten der in den grossen Warenhäusern vorhandenen Angestelltenheere durch zahlreiche Verordnungen geregelt ist, welche die Aufrechterhaltung einer straffen Disziplin gewährleisten.

Die Nichtbeachtung der Vorschriften, welche die Unterlassung zahlreicher als unerlaubt bezeichneter Handlungen fordert, wird durch Geldstrafen von verschiedener Höhe oder durch sofortige Entlassung gebüsst (p. 33).

Les conflits collectifs prennent la place des conflits individuels.

Umfangreiche, von den kaufmännischen Angestellten geführte Arbeitskämpfe sind bisher nicht bekannt geworden. Hingegen sind zwischen Warenhausunternehmern und Handelshilfsarbeitern schon mehrere Konflikte von grösserer Bedeutung zum Austrag gekommen. Sie sind sämtlich durch stärkere oder schwächere Gefährdungen hervogerufen worden, welche dem Koalitionsrecht der im deutschen Transportarbeiterverband organisierten Handelshilfsarbeiter von einigen grossen, vorwiegend auf Arbeiterkundschaft angewiesenen Warenhausunternehmern drohten.

Ihr Verband rief jedesmal die gewerkschaftlich und politisch organisierten Klassengenossen zur Unterstützung der streikenden oder ausgesperrten Kollegen auf und veranlasste die Proklamierung eines allgemeinen *Boykotts*, welcher von dem Solidaritätsgefühl der Arbeiterbevölkerung forderte, den Geschäften des arbeiterfeindlichen Unternehmers bis zur Beendigung des Konflikts fernzubleiben (pp. 41-42).

Les grands magasins ont profité du nombreux personnel dont ils disposent pour opérer une sélection et obtenir des employés, en compensation des avantages de toutes sortes qui leur sont assurés, le maximum de rendement.

Jedenfalls ist die Majorität der Warenhausunternehmer einsichtig genug, um zu erkennen, dass ein ausreichend entlohntes Personal bei kurzer Arbeitszeit intensiver, zuverlässiger und darum für den Unternehmer vorteilhafter arbeitet als ein schlecht besoldetes, durch lange Arbeitsstunden ermüdetes. Sie ist bemüht, durch Prämien und Tantiemen das unternehmerinteresse mit dem Angestellteninteresse in Uebereinstimmung zu bringen. Sie versucht durch gewährung von Sommerurlaub und anderweitige Vergünstigungen die leistungsfähigen Personen an ihr Unternehmen zu fesseln. Andererseits stösst sie die überzähligen oder untüchtigen Kräfte rücksichtslos ab, zieht zur Erleichterung der Kontrolle Angeberei und Misstrauen gross, beschränkt das kaufmännisch vorgebildete männliche Personal auf einige leitende Stellen und überträgt alle anderen Funktionen so weit als möglich ungelernten weiblichen Gehilfen (p. 40).

Mais, à côté de ces similitudes entre l'évolution des grands magasins et celle des grandes entreprises industrielles, il faut noter ces traits particuliers qui tiennent à la psychologie du public dans lequel le grand magasin est tenu de recruter sa clientèle.

Le grand magasin n'est possible que dans un centre de grande consommation et pour des produits s'adressant à la masse des acheteurs.

Die Warenhäuser besitzen in hohem Grade die Fähigkeit zur Erzielung von Massenumsätzen. Daher gedeihen sie nur dort, wo ein Riesenbedarf vorhanden ist, also in Grossstädten. Daher sind vorläufig — mit Ausnahme weniger Luxuswarenhäuser in einigen von den wohlhabenden Klassen bevorzugten Orten — billige Waren in ihren Sortimenten in Anpassung der genannten Fähigkeit an die geringe Kaufkraft grosser Schichten der Bevölkerung ausschlaggebend : wohlfeiles Porzellan beherrscht die keramische Abteilung, wohlfeile Bücher beherrschen die Buchabteilung, wohlfeiles Dosengemüse beherrscht den Verkauf von Gemüsekonserven (p. 188).

On constate dans ce fait l'influence exercée sur la structure sociale d'abord par les agglomérations humaines et ensuite par l'uniformité des besoins. On pourrait étudier spécialement les causes sociales de cette uniformité : imitation, suggestion, compétition, etc. Il y a d'ailleurs, ici comme partout, un double phénomène d'action et de réaction. Si l'uniformité des besoins est une condition de l'existence des grands magasins, ceux-ci exercent une influence qui tend à assurer cette uniformité par l'habitude de consommations communes à un grand nombre des acheteurs.

Die grossen Umsätze der Warenhäuser in billigen Artikeln enthalten gleichzeitig eine Tendenz zur Uniformierung des Konsums : die kundige Grossstädterin erkennt sofort die Herkunft einer 4.75 Mk.-Bluse aus dem Warenhause X; sie erkennt die Trägerin eines 5 Mk.-Hutes von bestimmter Fasson und Garnitur als Kundin des Warenhauses Y; sie erkennt eine Krawatte von bestimmtem Muster als einen Einkauf aus dem Warenhause Z. (pp. 188-189).

Ce n'est pas seulement l'habitude de la consommation des mêmes articles que développent les grands magasins, c'est encore l'habitude de nouvelles consommations.

Mit der Verbilligung des Konsums ist seine Zunahme untrennbar verbunden : die Warenhäuser haben für verschiedene Gebrauchsgegenstände und Genussmittel mit der Verminderung ihrer Preise neue Vertriebsmöglichkeiten geschaffen, den längst vorhandenen Bedarf grosser Massen für den Markt geweckt und auch dem grossen Publikum neue Bedürfnisse anerzogen (p. 189).

Comment le grand magasin réussit-il à amener à lui le public? En donnant satisfaction à des désirs unanimes, notamment le désir de « faire une occasion » et celui de « voir les marchandises ». Le premier, que l'auteur assimile au

Spartrieb des ménagères, est satisfait par les mises en vente à des prix de rabais, principalement d'articles généralement vendus à prix fixes et marqués ; ainsi, le public est certain de la réalité du rabais annoncé, puisqu'il peut comparer le prix de vente effectif au prix de vente marqué.

Am besten eignen sich zu diesem Zweck Waren mit festen, allgemein bekannten Verkaufspreisen, wie Bücher und Markenartikel, sodann viel verlangte Waren, bei denen — wie bei Lebensmitteln — die geringste Preisdifferenz schon vom Publikum beachtet wird Oft sind anfänglich ausschliesslich der Propaganda dienende in gewinnbringende Abteilungen umgewandelt worden, wie etwa der Bücherverkauf und das Porzellanlager Andere dienen auch gegenwärtig nur dem Zweck, das Publikum anzuziehen und dem Hause Käufer zuzuführen; so fallen z. B die für die Leihbibliothek und für die Lebensmittelabteilung erforderlichen Zuschüsse dem allgemeinen Spesenetat zur Last, der von den rentierenden Abteilungen gedeckt wird (p. 168).

Voici, d'autre part comment le grand magasin répond au désir de voir les marchandises, que l'auteur appelle *die Schaulust.*

Das Warenhaus befriedigt die Schaulust durch geschicktes Arrangement seiner Waren in den Verkaufsräumen und in den Schaufenstern, neuerdings auch durch Veranstaltung von Ausstellungen, deren Besuch jedermann unentgeltlich gestattet ist (p. 169).

Pour que rien ne trouble le visiteur des grands magasins et que son plaisir de voir les marchandises se transforme en désir de les acheter, des mesures spéciales sont prises.

Die dem Verkaufspersonal erteilte Anweisung, sich dem Publikum gegenüber so reserviert als möglich zu verhalten, gestattet diesem ein Herumstreifen im Hause und eine Besichtigung aller Auslagen, ohne von einem Angestellten angesprochen zu werden. Ebensowenig hat jemand ein aufdringliches Zureden vom Verkäufer zu gewärtigen, falls ihm die vorhandenen Muster nicht zusagen, und verlässt er die Abteilung, ohne eine der ihm vorgelegten Waren mitzunehmen, so drückt der Verkäufer keineswegs in einer gekränkten Miene seine Missbilligung über dieses Verhalten aus. So fühlt sich niemand durch das Betreten eines Warenhauses zu einem Einkauf verpflichtet. Aber diese Ungeniertheit, dieses Fehlen auch nur des geringsten Kaufzwangs weckt erfahrungsgemäss die Kauflust in viel höherem Grade als aufdringliche Anpreisungen durch einen Verkäufer; ja es werden sehr viele Personen, die ein Warenhaus betreten, mehr Einkäufe machen, als sie ursprünglich beabsichtigten. Würde der Warenhausunternehmer nicht mit Bestimmtheit auf diese Wirkung seines Systems rechnen, so würde er weder seine Schneidebohnen mit Schaden hergeben,

noch sich mit den niedrigen Abonnementsgebühren in seiner Leihbibliothek begnügen, oder durch Unterpreisverkäufe von Markenartikeln Prozesse mit den Fabrikanten riskieren (pp. 170-171).

En même temps, on cherche de toute façon à prolonger le séjour du visiteur à l'intérieur du magasin et à étendre la sphère d'action de la « Schaulust ».

Je länger der Warenhausunternehmer eine Person in seinem Hause festhält, desto grösser sind seine Chancen. So legt er die Kasse in den hinteren Teil des Lagers, damit die Käufer nach dem Bezahlen noch einmal den Weg durch die Abteilung machen müssen; so bringt er die lebhaftesten Verkaufsstellen in einem oberen Stockwerk oder in einem entlegenen Teil des Parterres unter, damit sie das Publikum nicht erreichen kann, ohne zahlreiche Abteilungen zu passieren; so führt er die Innentreppen im Lichthof nicht in ununterbrochenem Aufstieg durch das ganze Haus, sondern lässt sie in jeder Etage ihre Fortsetzung auf der entgegengesetzten Seite finden, um das Publikum zur Durchquerung der Etage zu zwingen, wenn es das Haus verlassen will. Lesesalons und Damenzimmer laden zum Verweilen ein; das Büffet bietet Erfrischungen nach den Strapazen des *Shopping*, und ein Promenadenkonzert sorgt zuweilen noch für Zerstreuung (p. 171).

L'influence des grands magasins sur le public va jusqu'à causer chez celui-ci une fausse appréciation des prix par la vente à prix de rabais des marchandises de rebut : *dem Publikum falsche Wertbegriffe förmlich suggeriren.*

G. De Leener.

Les obstacles psychologiques à une organisation du marché monétaire.

. **A propos de :**

M. Ansiaux, *La solidarité monétaire internationale.* (*Revue économique internationale*, octobre 1910.)

Ansiaux, Maurice. Né en 1869. Fit ses études à l'Université de Liége. Docteur en droit, docteur spécial en économie politique, collaborateur scientifique de l'Institut de sociologie Solvay. Professeur à l'Université de Bruxelles (économie politique, monnaie, finances). Principaux travaux : *La question monétaire en Belgique* (1892) ; *Heures de travail et salaires* (1896) ; *Travail de nuit des ouvrières de l'industrie* (1898) ; *L'industrie armurière liégeoise* (1899) ; *Le tressage de la paille dans la vallée du Geer* (1900) ; *Les sociétés coopératives de consommation* (1898) ; *Que faut-il faire de nos industries à domicile ?* (1904) ; *Principes de la Politique régulatrice des changes* (1910). Collaboration à la *Revue de Belgique*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, *Revue d'économie politique*, *Revue économique internationale*, etc.

On surprend en quelque sorte, dans l'étude d'Ansiaux, les premiers symptômes de l'organisation d'un système social. Il s'agit du marché monétaire international. On sait comment y éclatent et s'y propagent les ruptures d'équilibre, c'est-à-dire les « crises » : les événements l'ont rappelé tout récemment encore, à la fin de 1907. Le passage suivant a l'avantage de bien montrer que l'équilibre rompu est un équilibre de croyances, d'opinions, bien plus que de quantités monétaires.

On n'a point oublié l'affolement qui s'empara des habitants des États-Unis, vers la fin du mois d'octobre de cette année, à la suite de graves excès de la spéculation, particulièrement sur le cuivre. Le signal de la panique fut donné par la suspension d'un important établissement de crédit new yorkais : la *Knickerbocker Trust Company*. Cette suspension eut lieu le 22. Le lendemain, un établissement similaire, la *Trust Company of North America*, était assailli par les déposants et se voyait obligé de rembourser, dans l'espace de quinze jours, plus de la moitié de ses dépôts, soit environ 175 millions de francs.

La crise était déchaînée. Elle gagna de proche en proche et bientôt s'étendit à tout le territoire de la grande République. Partout

la défiance s'emparait des déposants. Et en dépit des mesures tout arbitraires qu'adoptèrent les banques pour défendre leurs encaisses menacées, la thésaurisation prit des proportions énormes, d'où une extrême pénurie d'instruments d'échange et une désorganisation profonde du crédit industriel, commercial et boursier (p. 4).

Ces derniers mots caractérisent la situation dans laquelle on se trouvait : le système du crédit — sur lequel repose une bonne partie des activités contemporaines — se trouvait atteint dans ses éléments profonds : la confiance réciproque et la disponibilité des outils de transaction. Un seul remède existait : rendre aux banques américaines les réserves d'or, qui apparaissent, dans les conditions actuelles d'opinion, tout à la fois comme le support et le symbole de la foi dans les engagements de paiement. A la vérité, on pouvait recourir, et l'on recourut, à des palliatifs temporaires, mais ce n'étaient, comme le dit Ansiaux, que des « expédients ».

Les banquiers américains avaient besoin d'or. Ils en firent venir des endroits où il en existait : des mines (p. 13), et surtout des réservoirs actuels que constituaient les banques des pays où la panique ne s'était pas déchaînée. En tout, ils drainèrent ainsi une somme évaluée à 350 millions de francs (p. 13).

Chose caractéristique, cet appel d'or est resté inférieur aux retraits que la seule Banque d'Angleterre a dû subir pour satisfaire, au cours de l'année, aux demandes de l'Inde, de l'Égypte et de l'Amérique du Sud (p. 13), et néanmoins, il y a eu en Europe un ensemble de répercussions qui sont encore présentes à l'esprit de chacun, alors que les envois normaux de Londres restaient sans conséquence appréciable.

C'est que, dans le premier cas, agissait ce qu'Ansiaux appelle l'*impression* (p. 14). Les esprits étaient frappés; tout raisonnement froid et sobre devenait impossible. Les dirigeants des banques d'émission européennes n'étaient préoccupés que d'une seule chose : sauvegarder les quantités d'or accumulées dans leurs caves; ils y arrivèrent en élevant le taux de l'escompte à des niveaux inusités (7 p. c. à Londres, 7 $^1/_2$ p. c. à Berlin). « Subissant trop l'obsession d'une responsabilité incontestablement fort pesante, ils ne pouvaient avoir toutes les audaces nécessaires (p. 33). »

Cette mentalité porte encore l'empreinte très nette de la période — peu éloignée de nous, à vrai dire — où l'extraction du métal jaune était en forte diminution. Dans les milieux compétents on avait conçu les plus vives alarmes. Le prince de Bismarck n'avait-il pas rendu cet oracle : la couverture est trop étroite? Un géologue,

M. Suess, n'avait il pas prédit, en s'appuyant sur des considérations techniques apparemment irrécusables, que la décroissance de la production était fatale et ne cesserait de s'accentuer? Aussi, chacun de veiller anxieusement sur son encaisse. On la défendait à l'aide d'expédients parfois bien malencontreux — telle, en France, la prime sur l'or —, mais qui s'expliquaient alors jusqu'à un certain point par la crainte de la pénurie croissante d'un métal devenu doublement précieux, puisqu'il se raréfiait au moment même où, un peu partout, les législateurs disqualifiaient son vieil associé monétaire, l'argent.

La disette d'or avait, en outre, cette grave conséquence d'empêcher plusieurs grandes puissances européennes : l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Russie, de s'affranchir du régime du cours forcé et d'adopter le métal jaune comme étalon. En 1883, l'Italie avait même fait, en vue de supprimer le papier-monnaie, une tentative suivie d'échec. Un tel insuccès grossissait encore l'anxiété qui présidait aux mesures de conservation des réserves métalliques.

De là, un état d'esprit pusillanime à l'excès et qui a survécu aux causes qui l'avaient fait naître. C'est en vain que depuis plus de vingt ans la production de l'or a fait des progrès énormes: c'est en vain que des flots de métal nouvellement extrait des mines du Transvaal, d'Australie, du Klondyke, se déversent dans les caves des grands instituts régulateurs. L'inquiétude subsiste; on ne cesse de trembler à l'idée d'un péril devenu de moins en moins redoutable (pp. 10-11).

Cette permanence d'opinions venant entraver l'adaptation d'un système aux exigences d'un milieu, est à noter. On y voit comment les chocs sociaux se traduisent toujours par des heurts de mentalités.

Quoi qu'il en soit, la « crise » dura jusqu'à ce que la thésaurisation de l'or aux États-Unis eût atteint un tel étiage qu'elle *forçât* la confiance : 1 $^1/_2$ milliard de francs furent ainsi, sur avis d'un spécialiste (cit. p. 24), soustraits à la circulation naturelle.

Or, il paraît bien que cet amoncellement de monnaie métallique n'était aucunement indispensable ; voire, que les effets désastreux de la disette accidentelle d'or aux États-Unis eussent pu être aisément évités.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici, du point de vue de la technique bancaire, si les suggestions d'Ansiaux sont ou non, appropriées à la situation ; il prend soin, d'ailleurs, de signaler les principales objections qu'elles soulèvent. Mais en tout état de cause, elles me conduisent à certaines remarques sociologiques générales.

Un fait est établi : le drainage de 350 millions vers les États-

Unis ne pouvait *quantitativement* menacer le trésor de 9 milliards de francs d'or, que représentaient, le 23 octobre 1907, les banques centrales des six grands pays d'Europe. De cette réserve colossale, formidable, pour employer les expressions de l'auteur (p. 15), l'exportation américaine représentait environ 4 p. c.:

... telle fut la cause de tout le trouble; tel fut, ramené à ses proportions véritables, l'épouvantail qui nous valut un relèvement général des taux d'escompte, répandit l'inquiétude, enraya la marche des affaires et coupa court, d'une façon aussi brusque que prématurée, à une expansion économique de bon aloi, ne trahissant nulle part, sauf peut-être en Allemagne, d'exagération (p. 15).

Ce fut, on l'a vu plus haut, la politique des dirigeants des banques européennes, qui empêcha la demande soudaine d'or de s'amortir sans accidents : la plupart d'entre eux fermèrent les vannes dès les premiers moments, et la Banque d'Angleterre dut, comme toujours, supporter le poids le plus lourd des demandes de métal jaune.

Le mal et le remède apparaissent à la fois :

Le défaut d'un tel système saute aux yeux : la base défensive en est trop étroite. Londres ne peut suffire à la tâche de fournir d'or toutes les contrées du globe ayant des besoins métalliques à satisfaire. Il faut que Paris Berlin, Vienne, Rome, Saint-Pétersbourg, sans parler des places secondaires, deviennent, à l'égal de la métropole britannique, de *libres marchés pour l'or*, dans la pleine acceptation de ce terme. Il faut faire tomber toutes les barrières de droit et de fait protégeant les encaisses contre un drainage qui, en réalité, n'offre rien de périlleux et qui deviendra surtout inoffensif lorsqu'il pourra puiser indistinctement à toutes les sources ; car en se divisant, il s'affaiblira (p. 12).

Réaliser un tel programme, c'est ni plus ni moins qu' « organiser » le système que constituent les institutions sociales qui dispensent le crédit. Ansiaux se sert, d'ailleurs, à plusieurs reprises, de ce terme même ; par exemple :

... ce qui nous manque, ce n'est point l'or qui surabonde, c'est une organisation appropriée à la situation existante (p. 10)

... pour que l'Europe se réorganise radicalement au point de vue monétaire, il importe que les craintes se dissipent beaucoup plus complètement et cèdent la place à une hardiesse consciente, réfléchie (p. 11)

Chose caractéristique : on a voulu, au lendemain de l'affolement causé par la crise de 1907, brûler les étapes et improviser une organisation à base contractuelle.

... un illustre économiste, M. Luigi Luzzatti — aujourd'hui président du Conseil des ministres du royaume d'Italie —, vint proposer d'*organiser* l'entr'aide des banques d'émission européennes.

En cherchant à éliminer le facteur individuel, M. Luzzatti obéissait à une préoccupation assurément des plus louables.

Mais ses propositions reçurent un accueil assez froid, suscitèrent mille objections. Ce qu'il voulait, pensaient les uns, c'était enchaîner la liberté des banques centrales ; or, cette liberté n'est-elle pas essentielle à la défense monétaire nationale? Ce qu'il réclamait, prétendaient les autres, c'était qu'il fût loisible à chacune d'entre elles de puiser, au gré de ses besoins, dans l'encaisse des voisines ; mais semblable faculté, c'est une prime à la faiblesse dans la lutte contre les extravagances de la spéculation ! Et, chose plus grave, une telle mesure a pour effet de mettre le trésor de guerre de la nation à la merci des nations rivales qui, demain peut-être, seront ennemies déclarées.

Sous cette grêle de critiques, M. Luzzatti édulcora ses propositions premières et, dans l'exposé qu'il en fit à l'Institut de France, les présenta sous un aspect tout à fait anodin. Il ne s'agissait plus guère que de *conférences* entre les dirigeants des banques d'émission ! C'était une défaite à peine dissimulée. On ne s'y méprit point, et comme, au surplus, le péril s'éloignait et que les esprits se calmaient à mesure, la controverse, un moment très animée, s'apaisa vite et bientôt cessa tout à fait (pp. 6-7).

L'expérience avait ainsi montré que l'appel au droit avait été prématuré : le mécanisme de l'organisation sociale ne peut être brusqué; les phases successives réclament leur temps de déroulement.

L'auteur ne se le dissimule pas : l'organisation ne surgira prochainement que si une pression d'idées s'exerce sur les dirigeants des banques centrales.

... il ne faudra pas moins d'une véritable campagne de l'opinion publique européenne pour amener les banques à changer de système. C'est à ceux que les errements actuels atteignent directement : industriels, commerçants, agriculteurs, c'est aussi aux gouvernements, dont la mission est d'ordre général, à peser en chaque pays sur la politique des instituts régulateurs, afin de l'orienter désormais en un sens plus conforme aux grands intérêts économiques, nationaux et internationaux (p. 34).

Pour créer et alimenter ce courant d'opinion, il faut avant tout démontrer que l'interdépendance de fait qui existe entre les banques peut être organisée, non seulement sans nuire à ce que TOCQUEVILLE appelait déjà l'intérêt bien entendu, mais encore en le favorisant : c'est ce qu'a voulu faire l'auteur. Jugé ainsi objectivement, son article est une contribution caractéristique aux préliminaires d'une organisation sociale, dans un domaine où l'empirisme n'a pas encore fait place à une claire conscience des données en présence.

E. WAXWEILER.

Quelques traits des époque de réorganisation sociale.

A propos de :

Schapiro, *Social Reform and the Reformation.* — 1 vol., 160 pages. Columbia University, New York, 1909. 1.50 dollar.

Bien des remarques sociologiques sont suggérées par le livre de Schapiro : *Social Reform and the Reformation.*

Il y a, dans cet ouvrage, deux parties distinctes. La première fait un tableau de l'état social de l'Allemagne au début du xvi[e] siècle; l'auteur y traite successivement du développement des monopoles, de la réception du droit romain et de la révolte des paysans. La seconde donne la traduction d'une série de plans de réforme politique générale, dont le plus ancien est de 1437 environ et les cinq autres beaucoup plus récents (de 1521 à 1526).

Le développement des monopoles ou, pour être plus exact, la formation de compagnies commerciales à capital considérable, ayant en fait le monopole du commerce extérieur, est un phénomène d'ordre économique, conséquence de l'afflux des métaux précieux et d'une modification dans la direction des routes commerciales. Mais il est intéressant par ses répercussions indirectes sur le groupement des individus en classes sociales. Je ne parle pas des petits détaillants obligés de passer par les exigences des grandes compagnies (p. 39), mais de la situation de la noblesse inférieure (pp. 30-31).

The greater luxury of the wealthy merchants caused many to complain that the monopolies were destroying simple life and making it impossible for a man of small means to get along « In a short time, » writes Luther, « because of usury and avarice, he that could formerly live on 100 gulden cannot do so now on 200 ». The strongest protest came from the lower nobility or knights who, poor and jealous of the rich burghers, had special reasons for favoring the simple life (pp. 30-31).

On voit ici le rôle du luxe comme signe social, j'entends comme signe de la classe sociale à laquelle on appartient : le luxe, en effet, vaut autant comme moyen de reconnaissance entre les membres des classes supérieures, que pour les jouissances qu'il procure. Quand de nouvelles sources de richesse

déclarations de principe, d'exposés de griefs, de projets plus ou moins complets pour la transformation de certains ensembles d'institutions, d'énumérations de réformes de détail. C'est la même façon de formuler l'idéal d'un groupe plus ou moins étendu. Et cette identité tient à la façon dont les hommes se comportent en société, réfléchissent sur leurs relations avec les autres hommes et expriment leur pensée. Le rôle du conscient semble à peu près également considérable à toutes les époques. Et si les plans des réformateurs du passé nous paraissent moins hardis, moins complets, moins logiques que ceux qu'on élabore aujourd'hui, c'est l'effet d'une sorte d'illusion d'optique. Quand nous lisons un de ces programmes du XVI[e] siècle, nous sommes frappés de tout ce qu'il laisse debout, parce que, depuis, bien des choses sont tombées que les hommes de cette époque ne songeaient pas à renverser. Dans les programmes contemporains, nous voyons surtout les réformes réclamées, et nous ne songeons pas à ce qui est conservé, parce que ceci nous paraît devoir durer toujours. Et pourtant, les Eberlin, les Hipler, les Geismayr rêvaient déjà d'uniformité, et songeaient à faire table rase, dans certains domaines, de toutes les institutions de leur temps, pour les remplacer par une organisation simple et logique, forgée de toute pièce. Le radicalisme n'est pas un phénomène récent.

At the end of the Middle Ages, political society was changing from feudal aristocracy to absolute monarchy. During the same time great economic transition was taking place from agriculture to commerce. Is it possible that these three great changes in human affairs, — religious, political and economic — occuring at about the same period could have been independent of each other?

The aim of this work is to present some of the neglected economic aspects of the Lutheran Revolt (p. 7).

L'expression « Lutheran Revolt » devrait être définie, et, faute de l'avoir précisée, l'auteur paraît avoir posé le problème d'une façon qui manque de netteté.

Il faut distinguer plusieurs phénomènes dans la Réforme.

Il y a d'abord la prédication d'une doctrine religieuse nouvelle par Luther. Mais Luther n'est pas le premier réformateur chrétien. Il y en a eu avant lui, il y en a eu après lui; il y en a eu en dehors de l'Allemagne. Si ce phénomène-là doit être expliqué, ce ne sera point par l'état social de l'Allemagne au XVI[e] siècle.

Il y a ensuite le succès de cette prédication auprès de cer-

tains individus, dans certains groupes sociaux. Je note ici cette remarque très juste :

Luther's message meant different things to the several elements of German society that were discontented and anxious for change. To the knights, Sickingen and von Hutten, it meant the regeneration of their order and German patriotism as opposed to Italian interference. To the peasants, it meant a release from their intolerable burdens and freedom from the tyranny of their masters. From their point of view it made no difference whether the lord who overloaded them with dues, seized the common lands and oppressed them generally, was called prince, knight, bishop or abbot (p. 16).

Schapiro indique très exactement pourquoi les marchands ont accueilli avec faveur les idées des novateurs :

If the princes encountered in the Church a political hindrance, the merchants found it no less an economic one. The financial drain on Germany, due to the exactions of the Papal Court, made greater and more onerous during the pontificate of Leo X, had to be borne to a larger extent than ever before by the business interests. Land, having fallen in value, was no longer so lucrative a source for taxation as trade. The strict usury laws sanctioned by the Church were, too, felt as an obstacle by many who now for the first time had the opportunity to invest their money with the expectation of enormous profits. Hence it is no wonder that the towns became the hotbeds of the Lutheran agitation (p. 152).

Encore y a-t-il peut-être d'autres causes qui rendent les bourgeois des villes particulièrement accessibles à la propagande des réformateurs : c'est la tournure même de leur esprit politique; c'est que Luther conçoit les rapports des communautés religieuses avec Dieu et des croyants avec leur pasteur, sur le modèle des rapports de villes libres avec l'empereur et des bourgeois avec leurs magistrats; car souvent la religion imite la politique, pénétrée tantôt de l'idéal de la monarchie patriarcale, tantôt de l'idéal de la royauté absolue, tantôt de l'idéal de la démocratie bourgeoise.

Et ceci nous amène à un dernier phénomène qu'il faut étudier à part : le triomphe de la Réforme, non plus auprès de certains individus et de certains groupes sociaux, mais dans l'étendue tout entière de certains Etats qu'elle arrache à l'autorité religieuse de Rome, et où elle devient elle-même religion d'État.

Ici, il ne suffit pas de dire :

The Church was the only feudalized institution which emerged

triumphant from the general breakdown of feudalism in the four-
teenth and fifteenth centuries (p. 15).
ou :

The resumption by the State of its natural functions, so lon
exercised by the Church, could not have been accomplished with-
out giving a severe wrench to the entire mediæval system (p. 152

et de voir dans la Réforme protestante un épisode de la lutt
entre les pouvoirs spirituel et temporel (*the century-ol
struggle between the spiritual and temporal powers*).

C'est, évidemment, un des aspects de la Réforme. Mais si ell
n'avait été que cela, pourquoi tous les princes ne l'auraien
ils pas adoptée d'enthousiasme? Or, il y a des princes alle
mands qui l'ont rejetée, et dans l'Europe en général ce son
les gouvernements les plus absolutistes qui l'ont combattu
le plus énergiquement, sans renoncer d'ailleurs à défendr
leurs prérogatives contre les privilèges et les prétentions d
clergé catholique.

Le triomphe de la Réforme n'est pas un phénomène gén
ral ; n'essayons pas de l'expliquer par des causes générale
C'est un phénomène local, et il convient de rechercher avan
tout ce que les pays qui l'ont accueillie ont de commun et
qui les distingue de ceux dont elle a été écartée. C'est ainsi,
crois, que la question doit être posée : envisagée sous c
aspect, elle pourrait donner matière à quelques analys
sociologiques d'un puissant intérêt.

G. Smets.

Sur différents phénomènes accompagnant un déplacement de culture avec population réduite.

A propos de :

T.-J. Wertenbaker, *Patrician and Plebeian in Virginia, or the origin and development of the social classes of the old dominion.* — The Mitchie C°, Charlottesville, 1910. 8°, 259 pages 1.50 dollar.

Wertenbaker, Thomas J. Né en 1879. Fit ses études à « Jones' University School », à « Charlottesville Public High School », puis à l'Université de Virginie, où il obtint, en 1902, le diplôme de « Master of Arts ». Fut ensuite directeur du journal *Charlottesville Morning News* et co-directeur des *Baltimore News*. Fut nommé, en 1907, professeur adjoint d'histoire et d'économie politique au Collège agricole et industriel du Texas, puis en 1909 professeur (*instructor*) d'histoire à l'Université de Virginie. Il est membre de l' « American historical Association », de la « Virginia historical Society », etc.

L'ouvrage de T.-J. Wertenbaker, *Patrician and plebeian in Virginia*, renferme plusieurs cas intéressants d'adaptation à un milieu nouveau d'individus sortis d'une société évoluée. L'émigration anglaise en Virginie, au xviie et au xviiie siècle, comprenait des personnes de différentes classes sociales, gentlemen et marchands, ces derniers en grande majorité. Comment ces éléments se sont-ils comportés en Amérique?

I. — Il faut d'abord rechercher quelle fut la forme de cet établissement humain dans le nouveau monde. Ce fut en quelque sorte une application du *Hofsystem*. L'extrême abondance et le peu de valeur des terres, le mode extensif d'agriculture employé pour la culture du tabac permirent et, dans une certaine mesure, nécessitèrent l'isolement des plantations. Le planteur, sa famille, ses domestiques et ses esclaves vécurent dans un isolement à peu près aussi complet que celui des barons féodaux ou des habitants des villas au xiiie siècle (p. 39). Ces établissements s'échelonnèrent le long des cours d'eau et, malgré les instructions répétées du gouvernement de la métropole, qui s'étonnait de ne pas voir de villes dans la colonie et entendait qu'on en créât à toute

force, les planteurs s'obstinèrent à rester au bord des baies et des bras de mer. Ce phénomène était dû à l'influence directe du milieu géographique :

The entire country was intersected with rivers, inlets and creeks that were deep enough to float the sea going vessels of the age, and salt water penetrated the woods for miles, forming of the whole country, as John Fiske has expressed it, a sylvan Venice. Thus it was possible for each planter to have his own wharf to ship his tobacco directly from his own estate. Moreover, it allowed him to receive from the foreign vessels what merchandise he desired to purchase. Hugh Jones wrote : « No country is better watered, for the conveniency of which most houses are built near some landing-place ; so that anything may be delivered to a gentleman there from London, Bristol, etc , with less trouble and cost than to living five miles in the country in England ; for you pay no freight from London and but little from Bristol ; only the party to whom the goods belong, is in gratitude engaged to ship tobacco upon the ship consigned to her owners in England ».

This system, so remarkably convenient for the planters, was continued throughout the entire colonial period despite the many efforts made to change it. The Virginians could not be induced to bring their tobacco to towns for the purposes of shipping when the merchant vessels could so easily land at their private wharves. The merchants had less reason to like the system, for it forced them to take their vessels into remote and inconvenient places ; to spend much valuable time in going from plantation to plantation before their vessels were laden ; to keep accounts with many differents places. The sailors too complained of the custom for they were frequently required to roll the tobacco in casks many yards over the ground to the landings, causing them much greater trouble than in loading in other countries. For this reason they are said to have had a great dislike of the country. Throughout the 17th century and even later the English government made repeated efforts to break up this system but without success, for the saving to the planters by local shipping was so great that threats and even attempted coercion could not make them give it up.

It is this that is chiefly responsible for the lack of towns in Virginia during the entire 17th century. Not until the settlements had spread out beyond the region of deep water did towns of any size arise. Then it became necessary to bring goods overland to the nearest deep water and from this circumstance shipping cities gradually appeared at the fall line on the rivers. Then it was that Richmond developed into the metropolis of Virginia (pp. 39-42).

L'isolement des plantations entraîna, d'autre part, une forme particulière d'économie domestique (*Hauswirtschaft*) :

This state of affairs made necessary the system of plantation manufacture. Those articles whose nature made importation from Europe inconvenient were produced upon the plantations, and not in the towns of the colony. It had been the purpose of the Virginia Company of London to make the colony an industrial community and with this in view they had so encouraged the immigration of tradesmen and artisans, that between the years 1619 and 1624 hundreds of carpenters, smiths, coopers, bricklayers, etc., settled in Virginia. These men soon found, however, that they could not maintain themselves by their trades, and many, giving up their calling, secured tracts of land and became planters. Others took up their abode on some large plantation to serve as overseers or head workmen. In 1639 Sir Francis Wyatt was instructed to see to it « that tradesmen and handicraftsmen be compelled to follow their several trades, » but this order was entirely ineffectual and soon but few artisans remained (pp. 47-48).

Plus tard, le développement naturel de la population et la continuation de l'immigration rendirent nécessaire l'exploitation de terres plus éloignées. On songea alors à créer des routes et les centres urbains commencèrent à se former

II. — L'isolement des plantations, les besoins de la défense contre les agressions des indigènes, les multiples exigences de l'administration de ces vastes domaines peuplés d'un personnel très nombreux et disparate, entraînèrent une grande centralisation du commandement et donnèrent au chef de la famille des pouvoirs extrêmement étendus. Le souvenir de l'organisation sociale de la mère patrie et du prestige dont la propriété foncière jouissait dans cette organisation, contribua largement à donner au pla teur des sentiments très vifs d'orgueil et d'indépendance. Ces sentiments se développèrent d'autant plus librement qu'il y avait moins de contrôle — donc moins de résistance — de la part de l'opinion publique. Dans la suite, ce fut encore l'augmentation de la population et la formation d'une classe moyenne solide qui firent perdre à la puissance des planteurs ce qu'elle avait d'outré :

It is then a matter of no surprise that the rich planters lost the arrogant spirit which had formerly characterized them. Long years of vigorous opposition from a powerful middle class had thaught them to respect the privileges and feelings of others. They were no longer at such a height above their humbler neighbors. The spirit of democracy, which was fostered by the long resistance to the English government, had so pervaded Virginian society that even before the open rupture with the mother country many of the artistocratic privileges of the old families had been swept

away. And when the war broke out, the common cause of liberty in a sense placed every man upon the same footing (pp. 63-64).

L'auteur remarque avec raison que l'esprit de « chevalerie », de même que certaines pratiques chères aux chevaliers, par exemple le duel, n'est pas inhérent au caractère de la population où il se développe. C'est un produit du milieu. Les premiers immigrants, qui étaient des marchands, conservèrent les conceptions prosaïques et utilitaires propres à cette classe. L'esprit militaire ne pénétra que lentement dans l'aristocratie des planteurs. Le duel était une pratique pour ainsi dire inconnue au début de l'occupation. Plus tard, les choses changèrent de face :

But though the Virginia gentleman, in the days when he still retained the prosaic nature of the merchant, frowned upon duelling, it was inevitable that in time he must become one of its greatest advocates. The same conditions that instilled into him a taste for war, could not fail in the end to make him fond of duelling. We are not surprised then to find that at the period of the Revolutionary War, duelling began to grow in popularity in Virginia and that from that time until the Civil War appeals to the code were both frequent and deadly. Writers have sought to find a reason for this change in the military customs introduced by a long war, or in the influence of the French. There can be no doubt, however, that the rapid increase of duelling at this time was due to the fact that conditions were ripe for its reception. A spirit had been fostered by the life upon the plantation which made it distasteful to gentlemen to turn to law for redress for personal insults. The sense of dignity, of self reliance there engendered, made them feel that the only proprer retaliation against an equal was to be found in a personal encounter (pp. 79-80).

As we have seen, the Virginia plantation bore a striking analogy to the feudal estate. The planter, like the baron, lived a life of isolation, coming into daily contact not even with his nearest neighbors. His time was spent with his servants and slaves. He too could turn only to his family for companionship, and inevitably, as homage and respect for women had grown up among the feudal barons, so it developed in Virginia (pp. 81-82).

L'auteur regrette (p. 88), et nous regrettons avec lui, que les causes de cette transformation dans les mœurs ne soient pas mieux connues. Les documents font défaut. Il convient cependant de rappeler ici avec Spencer :

... que le despotisme caractérisant une communauté organisée en vue de la guerre [*j'ajouterai : et en vue d'une exploitation*

économique très centralisée] est essentiellement en rapport avec le despotisme domestique, tandis que réciproquement la liberté qui caractérise la vie publique dans une communauté industrielle, caractérise naturellement aussi la vie domestique qui l'accompagne. Dans un cas, la coopération forcée est la règle commune et, dans l'autre cas, c'est la coopération volontaire qui prévaut (*Les principes de la sociologie*, résumé de Collins, § 328.)

III. — Malgré la vivacité des traditions que les émigrants avaient importées avec eux et qui tendaient à faire de la société américaine une reproduction exacte de la société anglaise, les circonstances locales donnèrent à l'organisation des colons un caractère propre :

... the peculiar conditions of the new country could not fail to modify profoundly the life of the colonists Despite the intimacy with England and despite the tenacity with which the people clung to British customs, Virginia society in both the 17th and 18th centuries was different in many respects from that of the mother country. The absence of towns eliminated from colonial life much that was essentially English. There could be no counterpart of the coffee house, the political club, the literary circle. And even rural conditions were different. The lack of communication and the size of the plantations could not fail to produce a social life unlike that of the thickly settled country districts of England (p. 109).

IV. — Les premiers colons travaillèrent personnellement et de la façon la plus rude, la plus opiniâtre, à la prospérité de leurs plantations. Ils ne pensèrent ni à l'art, ni aux élégances, ni à la science. Par contre, leurs descendants, quisetrouvaient à même de jouir de richesses accumulées, introduisirent des modifications dans l'exploitation économique des plantations qui permirent aux lettres, aux arts et aux sciences de prendre un grand développement dans la colonie :

... the descendants of these early planters enjoyed to the full the fruits of the energy and ability of their fathers. As time passed, there grew up in the colony the overseer system, which relieved the great property owners of the necessity of regulating in person all the affairs of their estates. Even before the end of the 17th century many men possessed plantations in various parts of the colony and it became then absolutely necessary to appoint capable men to conduct those that where remote from the home of the planter. At times the owner would retain immediate control of the home plantation, which often served as a center of industry for the remainder of the estate, but even this in the 18th century was not infrequently intrusted to the care of an overseer. These

men were selected from the class of small farmers and many proved to be so capable and trustworthy that they took from their employers' shoulders all care and responsability. They were well paid when their management justified it and cases were frequent where overseers remained for many years in the service of one man.

This system gave to the planters far greater leisure than they had possessed in the earlier part of the colony's existence, and they made use of this leisure to cultivate their minds and to diversify their interests. It is only in this way that we can fully explain why the aristocrat surrounded himself with a large library, indulged in the delicate art of music, beautified his home with handsome paintings, and revelled in the dance, in races or the fox hunt. This too explains why there grew up amid the plantations that series of political philosophers that proved so invaluable to the colonies in the hour of need. Jefferson, Henry, Madison, Marshall, Randolph, would never have been able to give birth to the thoughts that made them famous had they been tied down to the old practical life of the planters of early days. The old instinct had been distinctly lacking in the philosophical spirit. As Hugh Jones says, the planters were not given to prying into the depths of things, but were « ripe » for the management of their affairs. With the greater leisure of the 18th century this spirit changed entirely, and we find an inclination among the aristocrats to go to the bottom of every matter that came to their attention (pp. 133-135).

Ceci me paraît venir à l'appui des vues que Veblen a émises dans son livre *The theory of the leisure class* (1899).

V. — La classe moyenne, qui se composait à l'origine d'artisans, de domestiques engagés par contrat (*indentured servants*) et ayant achevé leur terme, eut grandement à souffrir de l'introduction de la main-d'œuvre servile. C'est un fait purement économique. Néanmoins, il eut une conséquence sociale qu'il convient de mettre en évidence, car elle peut contribuer à expliquer l'éloignement qui se manifeste actuellement entre les blancs et les nègres. Elle permet ainsi de préciser les considérations que nous avons émises dans une autre note de ce *Bulletin* :

When the negro slave had supplanted the indentured servant upon the plantations of the colony a vast change took place in the pride of the middle class. Every white man, no matter how poor he was, no matter how degraded, could now feel a pride in his race. Around him on all sides were those whom he felt to be beneath him, and this alone instilled into him a certain self-respect. Moreover, the immediate control of the negroes fell almost entirely into the hands of white men of humble means for it was they, acting as overseers upon the large plantations, that directed their

labors in the tobacco fields. This also tended to give to them an arrogance that was entirely foreign to their nature in the 17th century. All contemporaneous writers, in describing the character of the middle class in the 18th century, agree that their pride and independence were extraordinary Smythe says : « They are generous, friendly, and hospitable in the extreme ; but mixed with such an appearance of rudeness, ferocity and haughtiness, which is, in fact, only a want of polish, occasioned by their deficiencies in education and in knowledge of mankind, as well as their general intercourse with slaves (pp. 212-213) ».

En somme, l'adaptation des Anglais au milieu américain doit être considérée plutôt comme une transplantation d'usages et d'institutions, à laquelle de constants rapports avec la métropole et l'absence de relations avec les indigènes assurèrent un caractère normal. Ce qu'il faut retenir de l'étude de Wertenbaker, c'est avant tout l'influence que le développement de la population exerça tant sur la forme même des établissements humains en Virginie que sur les institutions dont ils se dotèrent successivement. Il est curieux de voir comment l'augmentation de la population parallèle au développement de la richesse amène la constitution d'une classe moyenne dans une société où primitivement le despotisme des maîtres s'exerçait sans limites sur des groupes de manouvriers et d'esclaves craintifs. Les descendants des planteurs enrichis changent la technique des ancêtres ; ils se réservent les idées et abandonnent la partie matérielle de leurs entreprises à des délégués (*overseers*). Les manouvriers contractuels (*indentured*) sont, à l'expiration du terme de leur contrat, en quelque sorte des affranchis et ont droit à une certaine quantité de terre ; ils introduisent la petite culture et les métiers :

By 1660, the middle class was fully formed. From the thousands of indentured servants that had been brought to the colony numerous families had emerged which, though rough and illiterate, proved valuable citizens and played an important rôle in the development of the country. Added to the free immigrants of humble means they formed a large body that needed only organization and leaders to wield a powerful influence in governmental affairs (pp 185-186).

On peut donc saisir ici sur le vif certains processus d'organisation d'une société, la naissance d'une « aristocratie » et d'une « bourgeoisie ». Mais ces classes sont entièrement libres; c'est la richesse seule qui opère le classement et c'est ce qui va donner à la nation américaine son caractère propre.

D. Warnotte.

Points de vue méthodologiques dans l'étude de l'évolution sociale.

A propos de :

M. KOVALEVSKY. *La Sociologie* (en russe). — 2 vol., 5 0 pages. Stassulevitch, St-Petersburg, 1910. 3 roubles.

KOVALEVSKY, MAXIM. Professeur au Collège libre des sciences sociales de Paris et à l'Université de Saint-Pétersbourg. Membre du Conseil de l'Empire russe. Principaux travaux : *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété* (1896); *Droit coutumier ossétien* (1893) : *Le régime économique de la Russie* (1898) : *La Russie à la fin du XIXe siècle* (1900) : *Die ökonomische Entwicklung Europas bis zum Beginn der kapitalistischen Wirtschaftsform* (1901) : *La crise russe* (1906) : *La France économique et sociale à la veille de la révolution* (1909). Autres ouvrages en russes, notamment : *Le droit et la coutume au Caucase* (2 vol., 1886) : *L'organisation sociale de l'Angleterre à la fin du moyen âge* (1880). Articles dans la *Revue internationale de sociologie*; les *Annales de l'Institut internationale de sociologie*, etc.

Dans l'article 82 des *Archives* (*Bulletin* de mai 1910), à propos du livre de STEFFEN, WARNOTTE dit : « qu'il est désirable « de ne laisser passer aucune manifestation de la systématisation sociologique, surtout lorsqu'elle se produit dans une « langue peu répandue, comme le suédois. »

C'est à ce titre que *La Sociologie* de KOVALEVSKY, publiée en russe, est intéressante. Je ne crois pas que jusqu'à présent une telle systématisation ait été tentée en Russie, le pays par excellence où le public confond facilement « le sociologiste » avec « le socialiste ».

KOVALEVSKY, dans sa préface, remarque avec raison qu'en Russie « la sociologie est loin d'être considérée comme une « science. Elle n'est même pas comptée parmi les nombreuses « disciplines scientifiques qui figurent au programme des « facultés de droit et de lettres ». (Préface, p. v)

Néanmoins, la nécessité de trouver une justification scientifique à la complexité croissante des rapports sociaux se fait sentir en Russie comme ailleurs, et c'est à cette nécessité que répond l'effort de mon éminent compatriote.

Il y a deux manières de comprendre une telle tâche : 1° dégager son propre point de vue à propos des éléments qui constituent le domaine de la vie sociale et chercher à en tirer certaines indications de nature à aider à découvrir les lois de leurs combinaisons; 2° présenter au public ce qui a été fait par d'autres, c'est-à-dire, mettre au point les théories et les connaissances dont la sociologie dispose en ce moment. C'est cette seconde voie qu'a choisie KOVALEVSKY, qui définit son but en ces termes : « Faire connaître au public russe les questions « qui préoccupent les sociologistes de l'Europe, en même « temps que certaines réponses que donne la sociologie quant « à l'origine des institutions les plus importantes. » (Préface, p. VIII.)

Ceci n'implique nullement que l'ouvrage soit dépourvu de toute originalité : à travers les théories qu'il expose, le point de vue général de l'auteur se dégage clairement.

Le domaine de la sociologie est déterminé suivant la méthode d'élimination ou d'exclusion, par la délimitation des domaines d'autres sciences qui, dans l'opinion de certains savants, sont appelées à répondre partiellement aux questions que se pose la sociologie. La sociologie apparaît alors comme une science qui

> ... fait nécessairement abstraction d'une foule de faits concrets : elle ne s'occupe que de leur tendance générale, sans jamais perdre de vue sa tâche fondamentale, à savoir : l'explication des causes de l'arrêt et du développement des sociétés humaines, de la stabilité et de l'évolution des organisations aux différentes périodes et dans leur succession réciproque (p. 9, vol. I).

Ailleurs nous lisons :

> La sociologie montre de quelles phases le progrès des sociétés humaines est composé, quel est le principe qui dirige la succession de ces phases (p. 59, vol. I).

> C'est une science abstraite et descriptive dont les conclusions doivent guider les sciences concrètes qui, sous le nom d'histoire des religions, morale et droit, histoire politique et économique, se sont partagées le domaine des phénomènes sociaux, étudiés dans l'ordre de leur succession historique (p. 68, vol. I).

On pourrait multiplier les citations, on ne sortirait pas de cet aspect purement formel et descriptif, tout entier dominé par la vision du déroulement des phénomènes sociaux qui obéiraient à une sorte de force propre, inhérente à ce déroulement même.

Je prends comme exemple ces pages entre beaucoup d'autres :

Dans l'évolution des institutions juridiques et politiques des différents peuples, il y a analogie non seulement dans le point du départ, mais aussi dans le développement ultérieur. Séparés par des milliers de siècles, par les frontières géographiques et encore plus par la différence des races et l'exclusivisme religieux, les peuples de l'ancien et du nouveau monde ont commencé et commencent également leur vie sociale par la formation de communautés dont le lien principal est la parenté par le sang. Il y a des groupements qui ne sont pas arrivés à ce stade, ou qui, lorsqu'ils y sont parvenus, y ont terminé leur évolution sociale. Mais il n'en existe pas chez qui l'évolution institutionnelle ultérieure ne soit liée à la décomposition et la transformation de ces parentés (p. 44).

On peut se demander quelle organisation est venue remplacer la parenté là où l'évolution a poursuivi sa marche.

Dans le domaine des rapports sociaux, l'opposition entre parents est remplacée par l'opposition entre clans, ou par l'opposition entre groupements féodaux. La structure du clan n'est autre chose que la parenté de tribu, décomposée hiérarchiquement en strates ayant à leur bases les tribus vaincues et entrées dans l'organisation en qualité de clients.

Plus tard apparaît le système féodal. Ce système se distingue du précédent seulement par l'absence de la notion de la parenté réelle ou imaginaire, unissant les membres d'un même fief. En tout cas, le fief n'est autre chose que la parenté-clan transformée. Les rapports de parenté par le sang y cèdent la place au contrat. Les obligations des inférieurs vis-à-vis des supérieurs ont pour base non l'idée de la soumission naturelle au pouvoir patriarcal, mais la soumission acceptée volontairement et la fidélité au chef du fief, qui est en même temps le chef militaire et le juge civil (pp. 46 47, vol. I).

Je n'insiste pas sur certains points très discutables et qui, pour Kovalevsky, sont autant de vérités établies, par exemple, que les communautés par le sang se trouveraient à l'origine de toute vie sociale, ou que le fief serait la parenté-clan transformée. J'ai voulu seulement montrer comment l'idée que l'auteur se fait de la sociologie, comme étant une science abstraite et descriptive, fournissant des indications sur les phases sociales successives, lui inspire une orientation particulière. Cette orientation consiste à s'attacher à une forme de la vie sociale qu'on envisage comme primordiale et à suivre à travers le temps et l'espace toutes les modifications que cette forme est supposée subir.

Mais ici on se heurte à une grande difficulté.

Il s'agit, en effet, tout d'abord, de s'entendre sur ce qui est primordial, élémentaire dans la vie sociale.

Kovalevsky est ainsi amené à aborder la grande question de la classification des types sociaux :

Comment reconnaître qu'un peuple est au premier stade du développement de l'humanité? On pourrait le faire en considérant la ressemblance plus ou moins grande de son organisation avec le mode de vie des animaux et surtout des anthropoïdes (p. 89, vol. I).

Mais comme, en réalité, il n'existe aucune organisation sociale connue sans organisation de croyances et de gouvernement, c'est ailleurs qu'il faut chercher le critérium de la primitivité :

Le caractère archaïque d'une croyance ou d'un usage est établi lorsqu'on en trouve des survivances chez les peuples historiques.

Si le culte des ancêtres et l'animisme qui est à sa base sont classés — et avec beaucoup de raison — parmi les formes les plus anciennes de la pensée religieuse, c'est parce que dans les livres sacrés de l'Orient, dans la religion domestique des Grecs, des Romains, des Germains et des Slaves, on en trouve continuellement des traces. Si la famille matriarcale nous paraît plus ancienne que la famille patriarcale, c'est qu'elle a laissé des vestiges et dans les organisations patriarcales et dans le monde antique et au moyen âge et chez les Arabes du temps de Mahomet et chez les Germains du temps de Tacite. Si la propriété collective porte un caractère archaïque, c'est parce que nous la rencontrons non seulement chez les sauvages de nos jours, mais aussi dans le passé des peuples historiques, chez les Hindous, les Slaves, les Celtes, les Germains, sans parler des Arabes (p. 86, vol. I).

Je ne puis pas, je le répète, discuter ici toutes les assertions avancées par l'auteur, notamment pas celle relative au matriarcat chez les Germains. Je ne m'attache qu'à sa méthode. Je dirai tout d'abord que s'il faut considérer l'animisme comme une forme primitive (non pas ancienne ou archaïque) de la pensée religieuse, ce n'est, certes pas, parce qu'on en trouve la trace dans les livres sacrés de l'Orient, mais plutôt parce que l'animisme est un système de représentations mentales résultant de l'adaptation des individus à certaines conditions du milieu physique et social.

Ce système de représentations mentales se distingue d'autres du même genre par son contenu et par l'orientation particulière de ses combinaisons.

Ainsi envisagé, l'animisme n'est ni ancien, ni moderne. Il est ce qu'il est et ce qu'il sera aussi longtemps qu'il y aura des individus vivant dans les conditions de milieu qui le déterminent.

On peut en dire autant du matriarcat et de la propriété collective.

On retrouve dans le second volume, plus accentuées encore, ces mêmes tendances qui aboutissent, en somme, à accorder au facteur « temps » un rôle *actif* dans l'évolution sociale.

Avec ce second volume, on arrive, dans la pensée de l'auteur, à la partie dynamique ou « génétique » de la sociologie, dont l'objet se définirait ainsi :

L'origine de la vie et des institutions sociales, telles que la famille, la propriété, la religion, l'état, la morale et le droit (p. 1).

La tâche immédiate du sociologiste est de découvrir *dans le passé* l'intervention de tous les facteurs de la vie sociale et d'expliquer la naissance des croyances et des institutions (p. 19).

Tantôt la sociologie générale devait expliquer aux sciences concrètes les phases successives dont se compose le progrès des sociétés humaines. A présent, la sociologie génétique doit s'occuper d'épingler toutes les manifestations de la vie sociale à des moments supposés de leur apparition dans le déroulement infini de ces phases.

Jamais, en biologie, on ne s'aviserait d'expliquer l'origine — qui est d'ailleurs une question secondaire — de la vie en classant dans le temps les organismes vivants les plus simples avant ceux qui sont considérés comme ayant une organisation plus compliquée : une telle méthode ne ferait, en effet, jamais apparaître le jeu des éléments qui constituent la vie, ni les lois de leurs combinaisons.

Cette présomption, en somme purement historique et aucunement « actualiste », conduit, par exemple, KOVALEVSKY à cette « explication », peu explicative, des rapports des religions primitives avec la psychologie humaine. Il passe en revue le culte des ancêtres dans tous les pays du monde et il arrive à cette remarque qui, à ses yeux, suffit à justifier le long aperçu qui la précède :

Ce n'est que lorsqu'on a appris à connaître le culte domestique des *peuples arriérés* actuels qu'on commence à comprendre les usages de nos paysans et les prescriptions à l'égard des morts que l'on trouve dans les recueils des anciens poèmes religieux tels que le *Rig-Veda*, dans les poèmes épiques de la Grèce et chez les auteurs de l'antiquité (p. 252).

Je ne vois pas, pour ma part, en quoi cette constatation nous avance. Tout ce qu'on en pourrait tirer c'est que l'humanité se réduit à un nombre limité de types psychologiques, ce qui serait intéressant, mais ne toucherait pas l'analyse du phénomène social en lui-même, c'est-à-dire, ne dégagerait aucun élément constant, naissant des inter-actions sociales et persistant à travers les transformations des systémes sociaux.

Un peu plus loin, en parlant du totémisme, l'auteur fait une longue excursion dans la mythologie égyptienne et il s'en excuse en disant qu'elle est nécessaire pour montrer que « dans les systèmes religieux qui sont très loin d'être pri- « mitifs, on voit encore des traces du culte des animaux si « caractéristique chez les sauvages » (p. 282).

Inutile de multiplier les citations. On voit aisément que pour une telle méthode le mécanisme intérieur des phénomènes sociaux n'intéresse pas. Dès le moment où la tâche de la sociologie dynamique n'est pas « d'élucider la marche « totale de l'évolution sociale et des phénomènes qui en « découlent, mais de nous faire connaître l'ordre le plus « vraisemblable de *leur origine successive* » (p. 293), on est revenu à l'histoire.

Et si l'on se rappelle que la sociologie statique serait la science des phases successives du progrès des sociétés humaines, on est presque en droit de se demander ce qui constituerait effectivement le domaine d'une sociologie autonome : car les périodes du développement de l'humanité ne sont en réalité que des vues de l'esprit qui aident à mieux désarticuler le bloc des phénomènes sociaux; elles ne peuvent servir d'objet propre à l'analyse scientifique.

N. IVANITZKY.

La Sociologie fonctionnelle et la possibilité d'une technique sociale.

A propos de :

Ch. Ellwood : *Sociology and Social Progress* (Sociological Review, 1910, pp. 324-326).

Ellwood, Ch. A. : voir notice dans « Archives » n° 6, *Bulletin* de janvier 1910.

Dans une réplique qu'il vient d'adresser au Prof. Urwick, Ch. A. Ellwood revient sur l'orientation qui a déjà été signalée ici et qui est si voisine de celle de ces *Archives* (*loc. cit.*) :

Let us remember that sociological theory is nothing more than a general theory of social organization and social evolution, based upon the biology and psychology of the social life (p. 326).

Et il formule, en somme, le point de vue fonctionnel, lorsqu'il ajoute ailleurs, en rejetant la distinction tout à fait inopportune dans l'analyse sociologique, de la « cause » et de l' « effet » :

It is needless to acknowledge that mechanical causation explains only a very small fraction of social phenomena; that the sphere of physical causation is decidedly limited in human society. If we use the terms " cause " and " effect " in the social sciences, we must use them with a different connotation from that in which they are used in the physical sciences. We can only mean by them the " how " of thé social process. What we actually deal with in the social sciences are sequences of stimulation and response; and all efforts to reduce stimulus and response to cause and effect have thus far failed. The science of psychology shows no more of " causal sequence," in the sense in which Professor Urwick uses the term, than the science of sociology. Psychology thus far has been obliged to dispense with the use of cause and effect in the sense in which those terms are used in the physical sciences; but this has not prevented the rapid growth of psychology into a true science (pp. 324-325).

Quant à la possibilité de fonder une technique sur les données d'une sociologie fonctionnelle, Ellwood s'exprime ainsi :

Of course, there is a great deal of misunderstanding about the purpose of sociology. As Professor Urwick rightly emphasizes, ist

purpose cannot be to map out the future of society, any more than the purpose of psychology is to map out the future of any particular individual. But just as the purpose of psychology is to show the technique of mental processes, so that they can be controlled, so the purpose of sociology is to show the technique of social processes, so that they can be controlled. Sociology, therefore, is capable not only of showing the prineiples underlying the social organisation at any given moment, but also of showing the way in which changes are brought about in that organization. This being so, it puts in man's hands more or less power to control those changes. Moreover, just as biology and psychology in their larger generalizations must show whether certain adaptation are conducive to survival or not, so sociology in its larger generalizations must also show the conditions under which certain types of society can survive. Hence it must show by inference the social adaptations which are conducive to social survival and those which are not. Whether our civilization will survive several millenniums hence or not, sociology cannot possibly say; but it can point out the adaptations which are conducive to social survival under more and more complex conditions of life; and so also adaptations which will bring social disaster. Sociology can indicate the way of social health and security even if it cannot tell us what social events will occur in the future and when they will occur — which nobody, not even COMTE, ever claimed that sociology could do (pp. 325-326).

On ne saurait trop insister sur ce point.

Basée sur une sociologie purement descriptive, ou sur une sorte de philosophie de l'histoire, ou sur une étude idéologique du développement des institutions, une technique sociale apparait comme parfaitement artificielle. Mais, *établie sur l'analyse des mécanismes d'action et de réaction des individus entre eux à l'égard de leur milieu*, elle ne sera ni plus ni moins fondée qu'une pédagogie inspirée des données de la psychologie, et une hygiène constituée sur celles de la physiologie. Ni l'une ni l'autre ne peuvent créer ni même empêcher : mais l'une et l'autre savent prévoir les orientations possibles d'un processus commencé, et si elles ne font souvent qu'apporter à la pratique empirique des hommes des confirmations scientifiques, c'est que le rôle de toute science est bien plus d'expliquer que de découvrir.

E. WAXWEILER.

Chronique mensuelle

par D. Warnotte.

Notes sur des travaux récents.

Un article de H. S. Jennings, intitulé « Diverse ideals and divergent conclusions in the study of behavior in lower organisms » et publié par *The American Journal of Psychology* (July 1910, pp. 349-370), résume les vues de l'auteur sur les résultats acquis ans l'étude du comportement des organismes inférieurs et sur les aisons qui font que ces résultats sont interprétés diversement. « The central problem of working out the laws and processes by « which typical arrangements of matter and energy are produced « and modified in organisms presents itself as a problem to be « attacked only by the essentially physico-chemical methods « through which all the real causal explanation that we have has « thus far been reached (p. 370). »

* * *

L'étude des lois psychologiques qui régissent l'activité mentale de l'homme dans les différentes régions, dans les différentes races et dans les différents groupements sociaux revient, en somme, à rechercher si toutes les races sont pareillement douées au point de vue intellectuel. Elle constitue une partie importante des sciences anthropologiques qui paraît avoir été négligée jusqu'à présent. F. Boas examine, dans un article de *The American Journal of Psychology* (July 1910, pp. 371-384), intitulé « Psychological problems», l'assistance que la psychologie pourrait prêter à l'anthropologie dans l'interprétation des différences fonctionnelles qui dérivent vraisemblablement des différences constatées dans la structure du système nerveux. « It would seem... that the weight of evidence is, on the « whole, in favour of an essential similarity of mental endowment « in different races, with the probability of variations in the type « of mental characteristics. Further inquiries into this subject « must be based not only on sociological studies, but also on ana- « tomical, physiological and psychological inquiries among indi- « viduals belonging to the distinct races of mankind... (p. 372). » — « From a psychological point of view, the starting-point of our « investigations must not be looked for in anthropological pheno- « mena that happen to be alike in outward appearance, but that « in many cases diverse phenomena are based on similar psychic « processes, and that these offer to the investigator a promising « line of attack (p. 384). »

* * *

La *Zeitschrift für pädagogische Psychologie* (1910, 7-8) publie un article intitulé « Kinderkunst und Urzeitkunst », par le Dr J. Kretzschmar. L'auteur s'applique à démontrer les rapports qui existent entre l'art primitif et l'art des enfants. Nous résumons son exposé.

Depuis la publication de l' « Arte dei bambini » de Ricci, un grand nombre d'ouvrages ont été écrits à ce sujet, par exemple :

« Psychologie der Naturvölker », par Schultze ;
« Anfänge der Kunst », par Koch-Grünberg ;
« Völkerpsychologie », par W. Wundt ;
« Psychologie der primitiven Kunst », par M. Verworn.

K. Lamprecht a introduit dans les recherches la loi biogénétique fondamentale de Haeckel, et créé, pour la vérifier, une collection internationale de dessins d'enfants.

Or, le problème du parallélisme entre l'art des enfants et celui des primitifs reste discuté.

K. Weule, dans « Negerleben in Ostafrika », ne voit aucune différence entre les dessins des nègres et ceux des « primitifs» européens; il admet qu'un jeune Allemand normal, élevé sans aucune notion d'art, dessinerait de la même façon qu'un enfant nègre.

Dans « Kinderkunst und Urgeschichte » (*Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte*, 1907), M. Verworn condamne tout rapport entre l'art de l'enfance et l'art préhistorique, tout parallélisme entre l'ontogénèse et la phylogénèse.

W. Wundt, dans sa « Völkerpsychologie », accorde peu d'importance aux dessins des enfants pour l'étude de l'art préhistorique, parce que ces dessins sont trop influencés par le milieu et l'éducation. Il remarque, entre autres choses, que les enfants ont, contrairement aux primitifs, peu de fermeté dans le trait.

Le problème a une très grande importance. Non seulement il décide d'un rapport important de la psychologie avec l'ethnographie, mais il pose la question de l'unité fondamentale de l'esprit humain.

L'auteur pense que ce qui doit emporter dans la comparaison de l'art libre des enfants avec l'art des peuples primitifs, c'est l'étude de la maturité intellectuelle, du développement psychique. Considéré de cette manière, l'art des enfants subit très faiblement l'influence du milieu et de l'éducation. Un jeune Allemand normal qui ignore le dessin, un Indien, un nègre, l'homme de l'âge du renne, produiront des dessins différents; mais on remarquera pourtant dans leurs productions un rapport, une parenté psychique qui ne peut avoir d'autre source que l'unité psychique de l'espèce humaine.

Les faits observés en ethnologie et en préhistoire démontrent assez cette unité.

Si le principe du parallélisme, de l'ontogenèse et de la phylogenèse,

est combattu en apparence par les faits observés, cela provient, dit de l'auteur, l'influence de conditions individuelles ou d'une mauvaise position du problème, d'une mauvaise méthode d'investigation.

Le scepticisme avec lequel on a accueilli les principes biogénétiques est facile à comprendre. Il y a beaucoup à dire sur le principe de l'idée de récapitulation, d'après laquelle l'ontogénèse serait une récapitulation raccourcie de la phylogenèse, et Stern a raison de recommander d'observer et de vérifier les faits réunis dans ce domaine, avant de conclure.

Même si l'idée de récapitulation est condamnée, conclut Kretzschmar, il restera toujours le fait du parallélisme, de la même direction dans l'évolution.

* * *

Il convient de signaler encore, dans le même ordre d'idées, l'étude de L. E. Appleton intitulée « A comparative study of the play activities of adult savages and civilized children » (Chicago, the University Press, 1910). Cette étude a fait l'objet d'une critique de F. N. Freeman dans *the American Journal of sociology*, septembre 1910, p. 269.

* * *

Le *Journal of the American Institute of criminal law and criminology* de juillet 1910 renferme (pp. 84-97) l'exposé d'un système d'enregistrement de données concernant des délinquants (*A system for recording data concerning criminals*). D'après cet article, le problème général de l'étude du criminel et des facteurs de sa carrière peut se diviser en trois chapitres : le chapitre sociologique, le chapitre médical et le chapitre psychologique. Le système proposé pour l'enregistrement des données relatives aux criminels a été constitué avec l'approbation de nombreuses autorités américaines, consultées personnellement par le Dr W. Healy et a été appliqué avec plein succès, pendant huit mois, dans les recherches entreprises à l'Institut de psychopathologie de l'adolescence à Chicago. L'utilité qu'un tel travail présente pour les tribunaux est manifeste. Il a l'avantage de réunir un grand nombre de faits corroborés par les données des parents, des amis, des voisins et des fonctionnaires. On concède que les nombreux détails ne pourront être réunis dans tous les cas particuliers. En outre, les renseignements n'auront pas la même portée dans tous les cas.

Un des buts poursuivis a été de réunir toutes les causes hypothétiques du développement de tendances criminelles dans l'individu. Si l'observateur veut porter à l'examen du criminel l'attention qu'un docteur porte à ses malades et se mettre en rapport avec les parents et les amis, il sera étonné de voir comment la lumière se fera sur les mobiles qui ont inspiré le délinquant. D'après l'expérience la famille et les amis montrent en général assez de bonne

volonté pour délibérer avec un médecin et un psychologue et chercher la cause d'une situation qui a été pour eux une source de chagrins peut-être pendant des années.

Grâce à ce système on arrive à établir non une statistique, mais à la fois un diagnostic, un pronostic et un remède, soit pour un individu, comme cela a lieu devant un tribunal, soit au point de vue de la criminalité en général, lorsqu'une investigation concernant plusieurs individus est entreprise dans un établissement déterminé.

Les divisions principales sont :

1° Histoire de la famille, spécialement sous les aspects de l'hérédité;

2° Histoire du développement de l'individu, y compris les conditions précédant la naissance;

3° Milieu:

4° Caractère;

5° Anthropométrie (y compris la photographie);

6° Examen médical, particulièrement au point de vue neurologique et psychiatrique;

7° Examen psychologique;

8° Analyse psychique, spécialement d'après l'exposé personnel du délinquant.

Un tableau très détaillé des données à recueillir est dressé pages 86 à 96.

Dans l'examen psychologique, les points principaux qui doivent être recherchés concernant l'individu sont : *a*) ses dispositions naturelles en dehors de l'action des écoles ou des facteurs environnants; *b*) s'il est sous-normal, son degré d'infériorité; s'il est aberrant, la nature et le degré de la déviation; *c*) l'éducation et son effet ou son absence d'effet sur l'individu; *d*) le contenu mental, à estimer d'une manière générale par une enquête intelligente et peut-être au moyen de questions-*tests*.

Il est à espérer que dans un avenir prochain la valeur des *tests* de mentalité actuellement mis à l'épreuve pourra être établie et que leur emploi pourra être répandu par la publicité.

En ce qui concerne la psycho-analyse, beaucoup d'autorités ont appelé l'attention sur la valeur des informations qui peuvent être obtenues par cette méthode moderne de recherche. On enregistre les mots et les expressions propres de l'individu. Il est invité à faire un récit direct de sa propre carrière et des causes qui l'ont conduit au crime. Ce récit est complété par une analyse détaillée de telle ou telle particularité de sa narration qui paraît être du plus grand intérêt. Le but de cette analyse est d'obtenir une connaissance intérieure de l'individu.

Ce système d'enregistrement des données concernant les délinquants peut être utilisé partout: il n'y a pas de droit d'auteur. En vue d'une application plus large des idées nouvelles, préventives et curatives, dans le traitement des délinquants, devant les tribunaux

pour enfants ou pour adultes, il est demandé aux chercheurs de bien vouloir comparer réciproquement leurs méthodes et les résultats obtenus. De cette façon on pourra arriver à des conclusions générales.

Le Dr W. Healy, 4038, Clarendon Avenue, Chicago, serait particulièrement heureux d'avoir connaissance du travail de ceux qui emploient des méthodes de l'espèce.

* * *

Le dernier fascicule der *Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten* renferme deux études ethnographiques sur les Boschimans, l'une de H. Kaufmann : « Die Auin. Ein Beitrag zur Buschmannforschung »; l'autre de Trenk : « Die Buschleute der Namib, ihre Rechts- und Familienverhältnisse ». Il a déjà été question de celle-ci dans le *Bulletin* de juin, p. 319. L'étude de Kaufmann est accompagnée d'une série de reproductions photographiques et de dessins.

* * *

Les recherches relatives à la démographie des temps préhistoriques ou protohistoriques sont assez rares. Aussi convient-il de signaler ici l'étude publiée par J. K. Bergwitz dans *Statsökonomisk Tidsskrift* (1910, 1-2, pp. 105-120) sous le titre « Folketallet i Norge i forhistorisk tid ». Cette étude renferme en même temps des considérations méthodologiques et une critique de certains travaux antérieurs L'auteur se sert surtout de la toponymie pour établir les conditions économiques des centres habités et calculer leur population.

* * *

Une troisième édition vient de paraître de l'*Introduction à l'Histoire ancienne* de E. Meyer, dont De Decker a exposé les thèses dans le précédent *Bulletin*. (Compte rendu des séances du groupe historique.)

A ce propos, De Decker fait remarquer que, pour la genèse du sentiment religieux, il a trop fortement marqué l'opposition entre Meyer et Goblet d'Alviella; ce dernier, comme Meyer, admet que le premier éveil du sentiment religieux est dû à *la recherche de la causalité*; les rêves et les visions auraient non pas créé l'animisme, mais contribué à la conception de la vraie séparation du corps et de l'agent interne.

* * *

Le fascicule de juillet 1910 des *Annals of the American Academy of political and social science*, consacré à l'étude de l'administration de la justice aux États-Unis, renferme quatre travaux relatifs à la procédure par « injonction » dans les conflits industriels (pp. 89-144). Il convient de les mentionner ici, d'abord pour faire

suite à une note du *Bulletin* de janvier (p. 3) sur le même objet, ensuite parce que cette procédure est intéressante à étudier au point de vue des transformations du droit et de l'application de principes anciens à des situations nouvelles. Les études en question sont dues à J. H. RALSTON, C. E. LITTLEFIELD, J. A. EMERY, A. FURUSETH. Elles sont publiées sous le titre global « Use and abuse of injunctions in trade disputes ».

***

La commission de l'immigration aux États-Unis, composée de trois sénateurs, de trois membres de la Chambre des représentants et de trois personnes nommées par le président ROOSEVELT, fut instituée par un acte du Congrès du 20 février 1907. Dès l'année suivante, six membres de la commission entreprirent des études à l'étranger, tandis que les trois membres restants continuaient l'enquête aux États-Unis. Un office central fut établi et le plan général de l'enquête fut arrêté. On décida d'étudier les causes naturelles et artificielles de l'émigration, le caractère de l'immigration européenne, les effets de la loi américaine sur l'immigration tendant à prévenir l'embarquement dans les ports européens et réglant l'admission dans les ports des États-Unis d'immigrants « indésirables », le transport par mer et les autres questions relatives aux immigrants avant leur entrée aux États-Unis. On s'accorda pour considérer comme le véritable problème de l'immigration l'effet de l'immigration au point de vue économique et à d'autres égards, sur la population, les institutions et l'industrie du pays et pour cette raison, la commission entreprit l'étude approfondie des immigrants et spécialement des immigrants les plus récents envisagés comme facteurs dans la démographie du pays. Conformément à ce plan, les principales recherches effectuées aux États-Unis portèrent sur : 1° les immigrants dans l'industrie; 2° les immigrants dans certains quartiers des grandes villes; 3° l'assistance accordée aux immigrants; 4° l'assistance dans les hôpitaux; 5° la criminalité des immigrants; 6° les enfants des immigrants dans les écoles; 7° les immigrants récemment entrés dans l'agriculture.

Un certain nombre de sujets spéciaux furent également englobés dans l'enquête, notamment : 1° les banques pour immigrants; 2° la main-d'œuvre flottante fournie par l'immigration; 3° l'assimilation physique des immigrants (cf. le *Bulletin* de juin, p. 315); 4° les occupations des immigrants et de leurs enfants; 5° la fécondité relative des immigrants et de leurs enfants; 6° la concurrence entre les immigrants. L'enquête exécutée à l'étranger porta sur les points suivants : 1° examen médical des individus se disposant à émigrer aux États-Unis; 2° sources et causes de l'émigration hors d'Europe; 3° attitude des gouvernements européens vis-à-vis de l'émigration; 4° classes d'émigrants qui quittent l'Europe pour les États-Unis. Une enquête spéciale fut consacrée à l'immigration

orientale (japonaise, hindoue). Il fut décidé de présenter les données par races et de classer les races suivant des distinctions qui, en fait, reposent sur le langage.

L'aspect économique de l'œuvre de la commission, en ce qui concerne la méthodologie et la technique, est exposé en détail dans l'article de W. J. Lauck, auquel nous empruntons ces renseignements. En vertu d'une décision du Congrès, la commission devait terminer son travail au plus tard le 1er juillet 1909. Les rapports seront publiés au cours de l'année 1910. (W. J. Lauck : « The economic investigations of the United States, Immigration Commission », dans *The Journal of political Economy*, July 1910, pp. 525-549.)

Revues d'ensemble et bibliographies.

L'*Anthropologie* publie les tables de ses vingt premières années. (Paris, Masson, 1909-1910, tome XX, nº 6, 204 pages.) Il y a une table des *auteurs* et une table des *matières*.

* * *

Le Dr M. Ettlinger continue dans *Zeitschrift für Psychologie* (1910, 56, 5, pp. 378-400) sa revue d'ensemble des travaux parus depuis 1907 et se rapportant à la psychologie des animaux (*Sammelbericht über Tierpsychologie*). La présente chronique est consacrée aux vertébrés Vingt-huit travaux, la plupart américains, y sont étudiés.

* * *

Une autre revue d'ensemble des travaux de psychologie animale, signée C. Zimmer, A. Franken et F. Pax, intitulée « Neuere Arbeiten zur Tierpsychologie » figure dans *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, IV, 1-2, pp. 152-186).

* * *

G. Bohn et A. Drzewina continuent également leur « Revue annuelle des travaux de psychologie comparée » dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique* (1910, nº 3, pp. 279-316). Cette revue, consacrée aux travaux de l'année 1909, classe les ouvrages analysés sous les rubriques suivantes : Ouvrages d'ensemble. — Réactions générales des êtres vivants. — Animaux inférieurs. — Anthropodes, hyménoptères, etc. — Vertébrés. La revue se termine par un index bibliographique (pp. 313-316). (Cf. le *Bulletin* de janvier 1910, p. 4.)

* * *

The psychological Bulletin du 15 août 1910 renferme, sous la signature de S. O. Mast, une revue d'ensemble des ouvrages parus

en 1909 sur le comportement des organismes inférieurs (Literature of the past year on the behavior of lower organisms, pp. 267-280). Elle ne comprend que les rubriques : 1° Tropisms ; 2° Miscellaneous papers. Mais, dans le même numéro, deux autres revues d'ensemble, l'une de C. H. TURNER, « Recent literature on the behavior of the higher invertebrates », qui traite notamment des théories de VON UEXKUELL, des tropismes, des instincts, et l'autre de M. F. W., intitulée « Recent literature on the behavior of vertebrates », peuvent lui servir de complément.

* * *

M. KELCHNER publie dans *Archiv für die gesamte Psychologie* un « Sammelreferat über der gegenwärtigen Stand der Erörterung einiger Grundprobleme der Gefühlspsychologie » (1910, XVIII, 3-4, pp. 97-164). Cette revue d'ensemble a pour but de permettre au chercheur de s'orienter dans le domaine de la psychologie des sentiments et des émotions en ce qui concerne les ouvrages parus de 1900 à 1909. A cause de la trop grande abondance des matériaux, l'auteur a dû se limiter aux problèmes de la nature même des sentiments et de leur détermination qualitative.

* * *

La revue *Zeitschrift für angewandte Psychologie* renferme dans le premier fascicule du tome IV (1910) une revue d'ensemble de travaux récents relatifs à la mémoire et à l'association, due à O. LIPMANN (*Neuere Arbeiten über Gedächtnis und Assoziation*, pp. 129-152). Cette revue fait suite à celle que l'auteur a fait paraître dans la même revue (t. II, pp. 153-165).

* * *

Lors de la célébration du XXe anniversaire de l'ouverture de l'Université CLARK, le Prof. E. B. TITCHENER a fait une conférence où il a passé en revue les travaux de psychologie expérimentale effectués au cours des dix dernières années. Cette conférence est publiée dans *The Journal of American Psychology* (July 1910, pp. 404 à 421).

* * *

G. WOBBERMIN étudie dans la *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, pp. 488-540), dans un article intitulé « Der gegenwärtige Stand der Religionspsychologie (Aufgabe, Methode und Hauptprobleme) », les principaux travaux qui ont imprimé à la psychologie de la religion ses directions actuelles. Cette revue d'ensemble doit servir de base à des revues ultérieures qui examineront successivement le développement des tendances actuelles.

* * *

Il a paru récemment une troisième édition de la première partie du recueil bibliographique intitulé : « The best books. A reader's

guide to the choice of the best available books (about 100,000) in every department of science, art and literature... », by W. S. Sonnenschein (London, Routledge, 1910, 14 sh.). Cette partie comprend la théologie, la mythologie et le folklore, la philosophie. On y trouve pour chaque branche l'indication des ouvrages publiés par séries (travaux de sociétés, bibliothèques, etc.), celle des principaux ouvrages classés sous des mots-souches dans des rubriques plus larges, telles que, pour le folklore : « Serpent and phallic worship »; « Animal, plants and trees in mythology and folklore (incl. theory of totems) »; « Mythology and folklore according to races »; « Ancient greek religion, mythology and folklore », etc. Chaque indication bibliographique est accompagnée d'une note caractérisant l'ouvrage ou précisant son contenu.

La deuxième partie de ce recueil embrasse la sociologie, la géographie, l'histoire et l'archéologie. La troisième concerne les sciences et la technologie.

***

Différentes revues d'ensemble sont publiées dans le fascicule 2-3 du tome XIII (1910) de la revue *Archiv für Religionswissenschaft*. Ces revues ne visent pas à être complètes sous le rapport bibliographique. Les publications principales et les progrès essentiels dans les différentes disciplines sont présentés et appréciés dans ce qu'ils peuvent avoir d'intéressant pour les recherches d'histoire religieuse. Chaque revue embrasse une période de quatre années environ. Une nouvelle série a commencé avec le tome XII de la revue; elle est organisée de façon que chaque revue commence au moment où la précédente a été clôturée et se termine exactement avec la période considérée (p. 344). Les revues d'ensemble du fascicule précité sont : « Aegyptische Religion » (1906-1909), von A. Wiedemann (pp. 344-372); « Religion der Japaner » (1903-1908), von H. Haas (pp. 373-397); « Religion der Naturvölker » (1906-1909) : « Allgemeines », von K. T. Preuss (pp. 398-465).

***

O. Neurath consacre sous le titre de « Wirtschaftsgeschichte des Altertums » une revue d'ensemble à des ouvrages récents d'histoire économique relatifs à l'antiquité, dans *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* (1910, August, pp. 243-255).

***

Les publications allemandes sur l'histoire médiévale de l'Italie parues aux cours des années 1903, 1906 et 1907 sont analysées par H. Hirsch dans une revue d'ensemble que publie l'*Archivio storico italiano* (1910, nº 1, pp. 103-146). Il y a lieu de signaler particulièrement la troisième partie de ce travail « Miscellanee, storia del diritto, storia economica, scienze ausiliarie ».

***

Il a paru en ces derniers temps un grand nombre de travaux relatifs à la démographie de certaines régions de l'Allemagne et notamment à la répartition et au mode d'établissement de la population dans ces régions. Le Dr O. Schlüter, Privatdocent à Bonn, qui est lui-même l'auteur d'un ouvrage de l'espèce : « Siedelungen im nordöstlichen Thüringen » (1903), étudie l'ensemble de ces travaux dans les *Petermann's Mitteilungen* (1910, II, 1, pp. 7-10).

Voyages et explorations.

Le Dr A. v. Le Coq a fait à la Société de géographie de Munich une conférence sur l'histoire et les résultats de l'expédition entrepr se au commencement du siècle, par ordre du gouvernement prussien, en vue de rechercher et d'étudier les anciens centres de civilisation dans la partie septentrionale du Turkestan oriental et spécialement dans la dépression de Tourfan. Les principaux points des découvertes ont déjà été signalés par J. De Decker dans le *Bulletin* de mars 1910 (p. 143). Au point de vue des échanges de culture, v. Le Coq fait cette constatation nouvelle que la Grèce, la Perse et l'Inde ont été les sources de l'art si renommé de l'Extrême-Orient (*Geographische Zeitschrift*, 1910, 8, p. 456).

* * *

Les deux premiers volumes du rapport de l'expédition scientifique entreprise par l'Université de Princeton au cours des années 1905 et 1906 en Abyssinie ont paru en 1910 à Leide chez l'éditeur E. J. Brill. Ces volumes sont publiés sous le titre « Publications of the Princeton Expedition to Abyssinia ». Vol. I : Tales, customs, names and dirges of the Tigre tribes. Tigre text. — Volume II : English translation (X, 287, et XVII, 344 pages in-8°) par E. Littmann, professeur ordinaire de langues sémitiques à l'Université de Strassbourg. Les matériaux ainsi publiés sont importants au point de vue ethnographique. (Cf. le compte rendu de J. Barth dans *Deutsche Literatur-Zeitung*, 1910, 6 August, p. 2029.)

* * *

Le Prof. Dr C. J. Deninger, le Dr O. D. Tauern et le Dr E. Stresemann se rendent aux îles Molucques pour y faire un séjour d'une année consacré à des études géologiques, géographiques, anthropologiques et zoologiques (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, 1, p. 24).

* * *

Le Dr F. Speiser de Bâle, neveu de P. Sarasin, l'explorateur des îles Célèbes, est arrivé au début de mai aux Nouvelles-Hébrides dans le but d'étudier ces îles au point de vue ethnographique (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, n° 2, p. 80).

Sociétés et Institutions.

Le 1er octobre 1910 un nouvel institut, appelé provisoirement Institut Smithsonien, à raison de la part que la *Smithsonian Institution* a prise à sa fondation, sera ouvert à Berlin dans le but principal d'organiser dans les domaines les plus divers, à titre d'office central, des relations entre le monde savant de l'Allemagne et celui de l'étranger. Toutefois, en considération des rapports réciproques, nombreux et actifs, qui existent entre l'Allemagne et l'Amérique, on y place au premier plan la préoccupation des échanges scientifiques allemands-américains.

L'Institut de Berlin, qui est considéré comme une fondation essentiellement allemande, assumera différentes tâches. Non seulement il rassemblera les résultats les plus importants des recherches scientifiques, les enregistrera, les publiera, mais il sera encore en contact permanent et en correspondance avec toutes les universités, les académies et les sociétés savantes, entre lesquelles il établira un échange de correspondances.

Les chercheurs et les savants seront ainsi mis à même de s'informer rapidement d'une initiative prise en n'importe quel lieu du monde et, en même temps, les travaux dus à leur propre activité trouveront plus aisément à circuler à l'étranger. Le nouvel institut ne se bornera pas à une mission purement scientifique. Il inscrit à son programme la solution de questions pratiques, questions qui relèvent de l'assistance sociale, du droit, de l'économie sociale, du commerce et de l'industrie. La politique seule en est écartée. Tout ce qui est en rapport avec les progrès de la civilisation humaine y sera enregistré et autant que possible mis en valeur.

Le nom de l'institut n'est pas encore définitivement fixé. On espère avoir en Allemagne, grâce à lui, un organe qui contribuera à faire fructifier la culture allemande en la tenant en rapport avec l'activité des autres pays et à faire apprécier à sa juste valeur, à l'étranger, les progrès de la civilisation allemande. En fait, c'est à la forte influence que l'Amérique exerce sur l'Allemagne, — notamment dans le domaine économique — et aux rapports devenus particulièrement intenses dans ces derniers temps entre les savants d'Amérique et ceux d'Allemagne, qu'est due l'idée des fondateurs de réaliser, par le nouvel institut, un échange de culture intéressant surtout l'Allemagne et l'Amérique.

De ce que le Prof. H. Münsterberg, professeur à l'Université Harvard, est l'organisateur et le directeur du nouvel institut, on pourrait déduire que cet institut a un caractère purement germano-américain. Cette interprétation serait erronée. Le Prof. Münsterberg s'est chargé de l'organisation pour la bonne raison qu'il connait parfaitement la Smithsonian Institution, et il accepte la direction précisément parce qu'il est Allemand de naissance. Il ne consacrera d'ailleurs son activité à l'institut que pendant la durée du congé que

lui accorde l'Université Harvard, c'est-à-dire pendant un an (*National Zeitung* de Berlin, du 14 juillet 1910, n° 312).

* * *

Le fascicule du 14 juillet 1910 de *Naturwissenschaftliche Rundschau* renferme (p. 361) un compte rendu de R. von Hanstein sur l'ouvrage de F. Poske, « Ueber die Notwendigkeit der Errichtung einer Zentralstelle für den naturwissenschaftlichen Unterricht ». (20 pages, Berlin et Leipzig, 1900, Teubner. 0.60 M.)

Cet opuscule est sorti d'un rapport présenté par l'auteur à la commission allemande pour l'enseignement des mathématiques et des sciences naturelles. L'institut central que Poske propose de créer et de faire subsidier par l'État devrait procurer aux professeurs de sciences naturelles des accessoires d'enseignement de toutes sortes (appareils de chimie et de physique, préparations, modèles, tableaux, livres d'enseignement, etc.), leur signaler tous les perfectionnements réalisés dans ce domaine en leur donnant l'occasion d'en faire l'épreuve dans des locaux appropriés, et servir en même temps de bureau central pour fournir les renseignements relatifs à la manière dont on peut se procurer les appareils de l'espèce, ainsi que de laboratoire d'essai et de démonstration. On aviserait au prêt de certains instruments chers, peu employés dans l'enseignement. Une autre tâche de l'institut serait de préparer des candidats professeurs à l'exécution d'expériences, de travaux pratiques, etc., dans les cas où l'enseignement universitaire actuel ne suffit pas à cette préparation. Poske concluait que le but d'une organisation de ce genre ne pourrait être atteint que par des instituts installés en grand, dont trois seraient nécessaires pour la Prusse seule, — un pour Berlin, un pour les régions orientales, un pour les régions occidentales. — Les autres grands États auraient à établir des instituts particuliers.

* * *

A. D. Waller, ancien doyen de la Faculté des sciences à l'Université de Londres, examine, dans *Science Progress* (April 1910, pp. 677-691), la création éventuelle d'un institut impérial des sciences.

L'organisation de l'Université de Londres est soumise en ce moment à l'examen d'une commission royale d'enquête. A. D. Waller étudie différents projets de réforme concernant les moyens d'enseignement et de recherche de la métropole dans leurs rapports avec les institutions analogues existant dans d'autres parties du Royaume-Uni ou dans les possessions d'outre-mer. Parmi ces projets figure la création de l'institut précité. L'Institut impérial de South-Kensington est tout indiqué pour l'installation d'une réunion d'hommes pris parmi les professeurs en activité de la métro-

pole, du royaume et des colonies. Cet institut deviendrait en Angle-
terre ce qu'est le Collège de France pour ce pays.

* * *

A. de Foville rend compte, dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (juillet 1910, pp. 42-55), de la session de Rome (mai 1910) de l'Association internationale des académies. La section des sciences mathématiques et naturelles s'est occupée entre autres choses de l'étude du cerveau de l'homme (cf. le *Bulletin* de janvier, p. 13) et la section des sciences philosophiques, historiques et philologiques a continué l'étude de différents projets, au nombre desquels figure l'Encyclopédie de l'Islam.

* * *

Le règlement d'ordre intérieur de l'Institut de psychologie appliquée de Breslau est publié par la *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, p. 591).

* * *

F. U. Saffiotti décrit dans *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, p. 586) l'activité du laboratoire municipal de psychologie pure et appliquée (pédagogie expérimentale) de Milan. Ce laboratoire est dirigé par le D[r] Z. Treves, professeur à l'Université de Turin. En dehors de la tâche qui lui incombe au point de vue de l'enseignement de la psychologie expérimentale à l'école normale, le laboratoire poursuit des recherches originales dans différents domaines. Saffiotti donne la liste des travaux publiés en 1908-1909.

* * *

L'Association américaine « National Association for the study and education of exceptional children » a tenu sa réunion annuelle à New-York les 21 et 22 avril. Parmi les rapports présentés, il convient de citer :

A. W. Edson : « What is being done in the public schools of New York City in the training of exceptional children ? »

M. P. E. Groszmann : « The exceptionally bright child. »

W. S. Monroe : « The training of teachers for backward and exceptional children » (*The Journal of educational psychology*, June 1910, p. 370.)

* * *

The Training School (vol. VII, June 1910) annonce qu'il vient d'être créé à l'Université de l'État de Washington une clinique psychologique pour enfants arriérés et anormaux. Cette création est

due à l'initiative de la section de psychologie et de pédagogie de l'Université. La clinique est gratuite et ne doit servir qu'aux enfants de Seattle ou des environs. Elle se trouve placée sous la direction des Prof. H. E. Stevens (psychologie) et E. O Sisson (pédagogie). (Cf. *Zeitschrif für Kinderforschung*, 1910, August, p. 341.)

* * *

Il est question de créer à l'Université de Pittsburg, en annexe à la Faculté de médecine, un laboratoire et une école pour l'étude des enfants arriérés. Le programme des recherches embrasse l'étude psychologique des déficients mentaux et des délinquants, enfants et adultes, des épileptiques et des anormaux de toute espèce. Le laboratoire servira aussi à former des infirmières et des instituteurs dans ce domaine spécial. Il sera dirigé par le Prof J. H. White (psychologie), E. E. Mayer (neurologie) et E. B. Mac Cready (médecine) Il portera le titre de « Hospital school for backward children ». (*Science*, 5 août 1910, p. 175.)

* * *

L'Association allemande de réforme scolaire, intitulée « Bund für Schulreform », dont il a été question dans le *Bulletin* de février (p. 82), fait l'objet d'une communication de W. Stern dans *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, p. 580). Elle a tenu une réunion à Berlin les 19 et 20 mars 1910, au cours de laquelle elle a arrêté ses statuts. Le comité directeur a choisi comme président le Prof. Cordsen et a décidé de créer à Hambourg une « Zentralstelle ». Ce comité se partage en sections ou commissions. Il y a une commission pour l'enseignement des mathématiques et des sciences naturelles, une commission pour la formation des instituteurs, une commission des écoles de préparation (*Versuchsschulen*) et une commission de l'adolescence. Cette dernière commission, dont le Prof. Stern est président, s'est déjà réunie plusieurs fois et a décidé de préparer un « Handbuch der Jugendkunde », de publier un mémoire sur la création d'instituts pour l'étude de l'adolescence et d'organiser un congrès de l'adolescence.

Les tendances du « Bund » peuvent être résumées comme suit : 1° il ne cherche pas à introduire une réforme spéciale dans un domaine déterminé, mais il fait de l'instruction et de l'éducation un problème général ; 2° il veut remédier à l'émiettement des groupements pédagogiques en favorisant des associations beaucoup plus larges que les cercles actuels d'instituteurs, de professeurs inférieurs ou supérieurs, de parents, d'hygiénistes, etc. ; 3° il entend fonder la réforme pédagogique sur une connaissance scientifique de l'adolescence et favoriser en conséquence l'exploration scientifique de l'adolescence.

L'organe du « Bund » est la *Zeitschrift für Jugendwohlfahrt*, etc., dont il a été question dans le *Bulletin* d'avril (p. 196).

Les demandes de renseignements et la correspondance relative au « Bund » doivent être adressées au Prof. C. Götze, Fruchtallee, 115, à Hambourg.

***

H. W. Maier rappelle dans *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, p. 584) comment la création d'un institut international pour l'étude et la prévention des causes des maladies mentales fut proposée dès 1906 par le Prof. L. Frank de Zürich au Congrès international des aliénistes. Frank montrait que l'étude des facteurs de la dégénérescence devait se faire non seulement sur des individus déterminés, mais encore dans les différentes races. Le champ d'action d'un institut de l'espèce aurait donc une étendue qui permettrait d'y associer les psychologistes, et c'est à raison de cette circonstance que le projet de création de cet institut est mentionné ici. En effet, l'étude des caractères sociaux au point de vue de la constitution mentale touche de très près à la sociologie, ainsi que le montre l'article de Boas « Psychical problems in Anthropology » (note ci-dessus).

Le projet de Frank reçut un accueil favorable. Le roi d'Italie accepta le patronage du futur institut ; une commission de vingt-deux membres fut nommée dans le but de réaliser l'idée. Lors du Congrès des aliénistes à Vienne (1908), les représentants de vingt États délibérèrent sur les statuts de l'institut et sur le programme de ses travaux futurs. Le Congrès des aliénistes, qui se réunit à Berlin cette année, mènera vraisemblablement à bien l'entreprise commencée à Zürich.

***

Au cours de la réunion du 26 septembre 1909 du « Verband deutscher Vereine für Volkskunde », le Dr O. Lauffer, directeur du « Museum für Hamburgische Geschichte », a exposé le plan de la création d'une organisation centrale ethnographique.

L'institution comprendrait :

1° Une centrale bibliographique ;

2° Un musée d'images ethnographiques (*Volkstümliches Bilderarchiv*) ;

3° Des archives de questionnaires ethnographiques.

La centrale bibliographique serait chargée de rassembler les écrits de toute nature sur l'ethnographie, de réunir en un répertoire les copies des catalogues sur fiches des collections des sociétés et d'y ajouter éventuellement des manuscrits, des notices, etc.

Le musée collectionnerait des photographies, des dessins (maisons

de paysans, costumes, ustensiles, etc.), ainsi que les représentations graphiques d'anciennes coutumes.

Les archives de questionnaires seraient formées à l'aide des matériaux fournis par l'envoi de questionnaires spéciaux, par exemple celui du Prof. BRENNER de Wurzbourg, pour la géographie de l'habitation allemande.

Sans exclure systématiquement les pays étrangers, les recherches se rapporteraient plutôt à l'Allemagne.

Le siège du bureau central serait à Hambourg. Il serait rattaché au Musée d'histoire hambourgeoise.

La réalisation de ce projet avait été préparée depuis plusieurs années par le « Gesamt-Verein der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine » et le « Verband deutscher Vereine für Volkskunde », grâce à l'initiative du Dr WOSSIDLO, dont les idées ont été reprises par le Dr O. LAUFFER, qui en a poursuivi l'exécution. (*Mitteilungen des Verbandes deutscher Vereine für Volkskunde*, Dezember 1909, n° 10, p. 2.)

* * *

E. VAN HEURCK décrit, dans un article de *Volkskunde* (1910, 9-10, p. 175-185), intitulé « De folklore-tentoonstelling in het Jubelpark te Brussel », les objets exposés à la section réservée au folklore à l'exposition de Bruxelles. Cette section, que l'on voudrait transformer en musée permanent (cf le *Bulletin* de février, p. 82), devrait, d'après l'auteur, être consacrée en ordre principal à la civilisation belge, à l'histoire exacte des mœurs et des idées de la Belgique.

* * *

La Revue Congolaise (1910, n° 2) renferme un article de A. DE HAULLEVILLE sur le « Musée du Congo belge à Tervueren ». Ce musée est partagé en cinq sections : économie politique, sciences morales et politiques, sciences naturelles, ethnographie, photographie et vulgarisation. En ce qui concerne spécialement l'ethnographie, « le plan de cette section part d'un triple point de vue. On examine d'abord les objets au point de vue idéologique : on cherche à en dégager le type primordial, le prototype, et à en suivre l'évolution.

On étudie ensuite les objets au point de vue de l'histoire d'une tribu. On les groupe de façon à montrer dans une tribu déterminée les différentes phases de l'activité sociale et de la vie.

On étudie enfin les objets au point de vue ethnique : on cherche, selon l'état des connaissances acquises, à grouper, d'après leur parenté présumée, les divers objets d'une seule et même région, et la connaissance scientifiquement certaine de la parenté des groupes indigènes une fois obtenue, on en expose les éléments sous les yeux du public (p. 222).

* * *

D'après le Prof. M. von Gruber de Munich les moyens d'apprécier la situation démographique d'un pays que fournit la statistique actuelle sont insuffisants pour permettre d'apercevoir les directions que suit le mouvement de la population. La statistique, telle qu'elle est aujourd'hui organisée, ne considère que des individus et des sommes d'individus. Elle ne tient pas compte de la situation de ces individus dans leur famille, chose particulièrement importante au point de vue de l'hérédité. Est-il de règle, par exemple, que les familles urbaines s'éteignent plus rapidement que les familles rurales? Que sait-on de la limitation volontaire de la population dans les campagnes? Pour pouvoir répondre à des questions de ce genre, il conviendrait de constituer dès aujourd'hui des généalogies, des tables de parenté. On pourrait même essayer une enquête réduite en répandant des questionnaires dans certains groupes, tels que celui des employés de chemins de fer, qui proviennent pour ainsi dire de toutes les classes de la population. On pourrait utiliser aussi des matériaux existants, tels que les registres de paroisses (registres de familles) tenus en Wurtemberg depuis près d'un siècle. Les statistiques militaires joueraient de leur côté un rôle essentiel en ce qui concerne les questions de dégénérescence, mais elles devraient être étendues et complétées L'examen systématique des enfants en âge d'école devrait être généralisé et organisé partout. Il serait créé un bulletin de santé que l'élève aurait à exhiber de classe en classe jusqu'à la fin de ses études ou du service militaire. Les bulletins de l'espèce seraient alors classés par un office central qui les utiliserait scientifiquement. Ces bulletins pourraient encore faciliter le contrôle de la santé des epoux en cas de mariage M. von Gruber propose la création par l'Etat d'un office central chargé d'organiser cette enquête permanente d hygiène raciale. Cet office engloberait celui que Rubner a proposé, il y a deux ans, en vue de l'étude de l'alimentation du peuple. « Organisation der Forschung und Sammlung von Materialien über die Entartungsfrage », article paru dans *Concordia*, 1910, n° 11, et reproduit par *Soziale Praxis*, 28 juillet 1910, col. 1226-1230.)

* * *

Il s'est constitué à Rome une « Société italienne de sociologie ». Le nombre des membres ordinaires ne pourra excéder cinquante; le nombre des membres correspondants résidant hors d'Italie est également fixé à cinquante. L'assemblée constitutive de la société nouvelle comprenait vingt des sociologues italiens les plus connus. R. Garofalo a été nommé président; les Prof. Arcoleo, De Marinis, Ferri et Sergi ont été nommés vice présidents; G. Fiamingo a été nommé secrétaire. (*Rivista italiana di sociologia*, 1910, III-IV, p. 485.)

* * *

Un décret royal du 18 mars 1910 a créé en Espagne un institut (*centro*) d'études historiques chargé d'étudier les sources, de publier des éditions critiques, des glossaires, des monographies, « d'organiser des missions scientifiques, des fouilles et des explorations en vue de l'étude des monuments, documents, dialectes, mœurs et coutumes, institutions sociales et, en général, de tout ce qui peut servir de source historique ; d'initier aux méthodes de travail un petit nombre d'élèves en les faisant participer autant que possible aux recherches précitées, grâce à des travaux spéciaux de laboratoire ». L'institut aura également à se mettre en rapport avec les chargés de missions opérant à l'étranger ou en Espagne pour leur prêter son concours ; il créera une bibliothèque d'études historiques, établira des échanges avec les instituts étrangers. L'institut ressortit à la commission pour l'extension des études et recherches scientifiques (*Junta para ampliación de estudios é investigaciones cientificas*). Celle-ci indiquera les travaux à commencer, les confiera aux personnes désignées et les rétribuera d'après leur importance. (*Gaceta de Madrid*, 19 mars 1910, pp. 582-583.)

Périodiques nouveaux.

La *Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique*, dirigée par le Dr Bérillon, se transforme en *Revue de psychothérapie et de psychologie appliquée*. Cette revue, qui en est aujourd'hui à sa vingt-cinquième année, prit l'initiative des Congrès internationaux de l'hypnotisme tenus à Paris en 1889 et en 1900 ; elle contribua à fonder la Société d'hypnologie et de psychologie, l'Institut psycho-physiologique et l'École de psychologie. Cette école, qui a été ouverte en 1900 sous la présidence de Tarde, est destinée à fournir un enseignement pratique permanent sur les questions qui relèvent de l'hypnotisme, de la psychologie et de la pédagogie suggestive. Les progrès de la thérapeutique nouvelle désignée sous le nom de psychothérapie, ont amené la revue à consacrer plus de place aux questions pratiques et à modifier son titre en conséquence.

« Élargissant son programme par l'adjonction de toutes les questions se rattachant à la psychologie clinique, aux méthodes de rééducation, à la médecine sociale, à la pédagogie des normaux et des anormaux, à la psychothérapie préventive, elle s'efforcera d'établir les bases d'une éducation positive du caractère et d'une thérapeutique des maladies du jugement, de l'intelligence et de la volonté. Elle fera de l'éducation de la sociabilité et de l'adaptation de l'être humain au devenir social la principale de ses préoccupations. »

Le Dr Bérillon conserve la direction de la revue. Les fonctions

de rédacteur en chef seront remplies par le Dr P. Farez. Bureaux de la *Revue*, 4, rue Castellane, Paris.)

* * *

En avril 1910 a paru le premier fascicule d'une nouvelle revue intitulée *The town planning Review*. La création de cette revue est expliquée comme suit dans un *Editorial foreword* :

« The idea of this journal has grown naturally enough from the « foundation, through the munificence of Mr. W. H. Lever, of the « Department of Town Planning and Civic Art in the School of « Architecture at the University of Liverpool. The gift, upon « which the whole scheme of the department is based, was made « in the spring of 1909, and during the Lent term of that year « Mr. Stanley D. Adshead was invited to fill the new chair. In the « constitution drawn up by the University in accepting the gift, it « was laid down that a certain portion of the moneys available « should be expended each year in publishing the researches of the « school. Considering the nature of the subjects to be dealt with « and the wide field they cover, it has been decided that the best « means of doing this is to start a quarterly review, and to place « the money set aside towards the cost of publication. As in « England, unlike Germany and America, there is so far no journal « entirely devoted to town planning, it is felt, when the wide « interest of the subject is considered, that not only is there ample « scope for such a journal, but that by its means we shall best be « fulfilling the educational ideals emplied in Mr. Lever's gift to the « University. »

La revue paraît quatre fois par an au prix de 2.6 sh. le fascicule. (Bureaux : Liberty Buildings, Liverpool.)

Réunions et congrès.

L'Institut international de bibliographie de Bruxelles a présenté au Congrès international de bibliographie, qui s'est tenu dans cette ville du 25 au 27 août 1910, un projet de code de règles pour l'organisation de la bibliographie et de la documentation, dont nous extrayons les passages suivants qui ont une portée générale et répondent à certains besoins actuels en matière d'information scientifique :

« La documentation a sa place propre aux côtés de l'enseignement et de la recherche scientifique.

« L'œuvre de la science est toute dans l'investigation des faits nouveaux : elle laisse à d'autres le soin de la conservation des résultats qu'elle a obtenus.

« L'enseignement a pour tâche la formation graduelle et méthodique des intelligences selon les cycles scolaires et universitaires.

[illegible] cherchent et qui veulent produire.

[illegible]

[illegible] effet.

[illegible] des grands travaux de compilation.

[illegible]

STECKEL (Vienne), ABRAHAM (Berlin), MAEDER (Kreuzlingen) — a été chargé de centraliser et d'élaborer les matériaux d'étude concernant la symbolique dans les rêves, hallucinations et autres symptômes psychiques.

Le programme comportait en outre une série de communications :

FREUD : « Les chances futures de la psychothérapie. »

ABRAHAM : « Psycho-analyse du fétichisme. »

MARCINOWSKI : « Le processus séjonctif comme base des psychonévroses. »

STEGMANN : « La psycho-analyse et les autres méthodes thérapeutiques dans la pratique neurologique. »

HONNEGER : « Sur la genèse des idées délirantes des paranoiaques. »

LÖWENFELD : « Sur l'hypnothérapie. »

JUNG : « Rapport sur l'Amérique (esquisses psycho-analytiques). »

FERENCZI : « Projet d'organisation internationale des adeptes des idées de FREUD. »

ADLER : « Sur l'hermaphroditisme psychique. »

MAEDER : « Sur la psychologie des paranoiaques. »

STEKEL : « Projet sur la centralisation des recherches sur la symbolique et les rêves-types. »

* * *

P. MENZERATH rend compte dans la *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (1910, III, 6, pp. 568-579) du Ve Congrès belge de neurologie et de psychiatrie, tenu à Mons en septembre 1909. Le prochain congrès national se tiendra à Bruges en 1911.

* * *

Un compte rendu détaillé du Congrès des écoles de bienfaisance, dont il a été question dans le *Bulletin* de juin, p. 551, figure dans *Zeitschrift für die Erforschung und Behandlung des jugendlichen Schwachsinns* (1910, IV, 1, pp. 82-92). Il est dû à O. REIN, docteur en médecine à Landsberg a. W. Le prochain congrès aura lieu à Dresde en 1912.

* * *

La première assemblée annuelle de « The American psychopathological Association » s'est tenue à Washington D. C. le 2 mai 1910. Le Dr M. PRINCE a été nommé président. L'assemblée a décidé que *The Journal of abnormal psychology*, dirigé par le Dr PRINCE, lui servirait désormais d'organe. Les rapports présentés aux réunions de la société de psycho-pathologie et les discussions de cette société seront publiés dans le *Journal*. Une attention particulière sera accordée aux doctrines du Dr FREUD. Ces doctrines ont rencontré tant d'adhérents aux États-Unis et en Europe, qu'une revue

institutions de placement et de crédit, d'assurance et d'assistance. pour les travailleurs et leurs familles.

Engagement des travailleurs :

Moyens d'engagement, bureaux et agences;

Action des autorités;

Rôle des chefs indigènes;

Contrats, lois, liberté, intervention des autorités;

Les travailleurs engagés ont-ils une compréhension parfaite des contrats qui les engagent? Les travailleurs engagés savent-ils où ils vont travailler, quelle espèce de travail ils vont faire, quel salaire ils vont gagner, quelles utilités représente ce salaire, quelles punitions les attendent s'ils manquent à leurs contrats, dans quelles conditions ils seront transportés à leurs centres de travail, comment ils pourront retourner en leur pays, quels moyens de protection les lois leur accordent vis-à-vis de leurs employeurs?

Droit coercitif et pénal appliqué à la rupture des contrats de travail par les travailleurs ou par les patrons;

Systèmes de rémunération du travail, salaires, participation aux bénéfices;

Taux des salaires selon les productions, le genre de travail, la race, l'âge et le sexe des travailleurs;

Emploi des salaires par les travailleurs.

Étude spéciale des centres d'habitation pouvant fournir des travailleurs :

Rôle des gouvernements locaux, des chefs indigènes, etc., dans l'engagement et le transport des travailleurs;

L'engagement et le déplacement des travailleurs peuvent-ils porter préjudice à l'agriculture, à la population, ou même à la vie sociale des localités d'où ils sont transportés?

Conditions du transport jusqu'aux centres de production;

Conditions du renouvellement des contrats et du retour des travailleurs dans leur pays d'origine. La connaissance des conditions dans lesquelles les ouvriers retournent dans leur pays d'origine entraîne-t-elle leurs compatriotes à les imiter en s'engageant, eux-mêmes, librement?

Main-d'œuvre employée par l'administration publique :

Main-d'œuvre militaire;

Main-d'œuvre pénale.

L'existence des pratiques et des lois actuelles a-t-elle jamais provoqué quelque résistance de la part des peuples indigènes?

Dans le cas de l'affirmative, comment suggère-t-on qu'elles soient modifiées?

Bibliographie et littérature :

Ouvrages, mémoires, articles sur toutes les questions du présent plan d'enquête, connus du rapporteur, dans leurs applications au pays étudié. Leurs titres exacts, lieux de publication ou de vente. (D'après la *Belgique maritime et coloniale*, du 3 juillet 1910, col. 14 ss.)

* * *

Parmi les rapports qui seront soumis au Ier Congrès universel des races, qui se tiendra à Londres du 26 au 29 juillet 1911 (cf. le *Bulletin* de janvier, pp. 20-22), il en est qui touchent à des points particuliers de la sociologie. Nous citerons notamment :

« Définition des notions de race, tribu, nation », par BRAJENDRANATH SEAL, directeur du collège du Maharajah de Cooch Behar, Inde.

« Point de vue anthropologique de la race », par le Dr F. v. LUSCHAN, professeur d'anthropologie et d'ethnographie à l'Université de Berlin.

« Point de vue sociologique de la race », par le Prof. A. FOUILLÉE, Paris, membre de l'Institut.

« Problème de l'égalité des races », par G. SPILLER, Londres, secrétaire général du congrès, auteur de *The Mind of Man*, etc.

« Influence consolidative et séparative de la religion », par T. W. RHYS DAVIDS, professeur de religion comparée à l'Université de Manchester.

« Différences d'habitudes et de mœurs et leur résistance à un changement rapide », par le Dr G. SERGI, professeur d'anthropologie à l'Université de Rome.

« Position intellectuelle des différentes races et leurs occasions respectives de perfectionnement intellectuel », par J. GRAY.

« Mariage entre races », par J. DENIKER.

« Commerce et inventions, opérations de banque, système postal et télégraphique, moyens de communications, voyages », par PESCHCKE KOEDT, négociant et industriel à Copenhague, représentant du gouvernement danois au Congrès international des chambres de commerce à Milan.

« La presse, la littérature, l'art et la science », par le Dr F. TÖNNIES, professeur de sociologie à l'Université de Kiel.

« Institutions internationales, congrès et expositions ; études des systèmes étrangers, politiques et autres », par H. LA FONTAINE, sénateur, président du bureau international de la paix, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

« Placements et emprunts », par le Dr A. DE NAVRATIL, professeur d'économie politique à l'Université de Kolozsvár.

« Salaires et émigration », par F. C. CROXTON, Washington, chef de statistique de la commission d'émigration des États-Unis, et le Prof W. JETT LAUCK, chargé des travaux extérieurs de la commission.

« Ouverture de marchés et de pays », par JOHN A. HOBSON, M. A., Londres, économiste et publiciste.

« Le principe fondamental de la morale internationale et quelques applications pratiques », par le Dr F. ADLER, professeur de morale sociale à Columbia University.

« L'indigène sud-africain », par TENGO JABAVO, Kingswilliamstown, rédacteur de *Imvo Zabantsundu*.

« Le problème africain », par E. WILMOT BLADEN et SIR HARRY JOHNSTON.

« Le nègre en Amérique », par W.E. Burghardt Du Bois, professeur d'économie politique à l'Université d'Atlanta.

« L'Indien américain », par le Dr A. Eastman.

« Les races métisses du Brésil », par le Dr J. B. de Lacerda, directeur du Musée national de Rio de Janeiro.

« Le respect que la race blanche doit aux autres races », par le baron d'Estournelles de Constant, Paris, sénateur, membre de la Ire et de la IIe Conférence de la Haye et de la Cour de la Haye.

* * *

La Société internationale de science sociale de Paris a tenu son congrès annuel au cours des mois de mai et de juin 1910. Il en est rendu compte dans le *Bulletin* de cette société de juillet 1910 (pp. 57-68).

Melin a parlé de l'orientation particulariste de la vie et a rappelé que la science constate que les sociétés les plus prospères sont celles formées par les peuples anglo-saxons, et cela en dépit des difficultés de la vie sans cesse croissantes. La cause doit en être cherchée dans l'éducation particulière suivie dans ces pays et qui tend à développer chez les individus l'*aptitude à se tirer d'affaire par soi-même*, qui est l'essence même du particularisme.

P. Bureau a étudié la question de savoir si l'organisation sociale tend vers une concentration de l'industrie de plus en plus grande, ou vers une entente de plus en plus forte des petits.

Champault a exposé l'importance trop méconnue du rôle social de ce qu'il appelle « la montagne culturale ».

D'un côté, le particularisme est né en Norvège, non pas du fiord, mais de la montagne dont les effets ont été renforcés par la suppression de la vallée, qui est immergée.

D'un autre côté, d'une façon très générale, la montagne ordinaire produit le quasi-particularisme, lequel se caractérise : 1° par des qualités d'endurance et d'énergie; 2° par une activité industrieuse et un savoir-faire débrouillé; 3° par l'émigration vivifiée par l'esprit d'entreprise plus ou moins collective et souvent individuelle; 4° par le retour à la montagne imposé par un besoin d'indépendance qui n'est satisfait que là-haut.

Durieu a cherché à déterminer l'influence des différentes espèces de fabrication sur le type social. Le seul classement qui lui ait paru satisfaisant a été celui résultant du fait que le fabricant travaille pour le stock ou au contraire sur commande.

Descamps a cherché à mettre en relief l'influence des villes sur la culture flamande. Cette influence a agi d'une façon différente selon la nature du sol, et aussi selon la distance plus ou moins grande des villes.

Champault, en examinant les types familiaux par rapport à la natalité, a montré que la natalité est prospère toutes les fois que, par suite de sa constitution familiale, la génération adulte a besoin

d'enfants, ou du moins n'est pas trop gênée par les survenances d'enfants.

POINSARD a exposé la situation du Portugal au point de vue de l'émigration. Les petits cultivateurs ont beaucoup d'enfants, parce qu'ils peuvent ainsi se passer des salariés. Au moment de s'établir, les enfants ne sont pas capables de coloniser les régions pauvres du Portugal, par suite du manque de patronage de la part de la classe supérieure. Ils préfèrent émigrer temporairement, surtout au Brésil.

DURIEU a développé le résultat de ses observations dans les Pyrénées et en Catalogne concernant les différents types de montagnards.

* * *

Le I[er] Congrès des sociologues allemands (*Erster deutscher Soziologentag*), organisé par la Société allemande de sociologie, à Francfort s/Mein, du 19 au 22 octobre 1910, a mis à son programme les rapports suivants :

Prof. D[r] G. SIMMEL : « Soziologie der Geselligkeit. »

Prof. D[r] F. TÖNNIES : « Wege und Ziele der Soziologie. »

Prof. D[r] W. SOMBART : « Technik und Kultur. »

D[r] A. PLOETZ : « Der Begriff der Rasse und die Soziologie. »

Prof. D[r] TROELTSCH : « Religiöses und profanes Naturrecht in ihren soziologischen Beziehungen. »

Prof. D[r] A. VOIGT : « Wirtschaft und Recht. »

Prof. D[r] E. GOTHEIN : « Soziologie der Panik. »

* * *

Le fascicule de juillet 1910 de *Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie* rend compte du I[er] Congrès de l' « Internationale Vereinigung für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie », qui s'est tenu à Berlin du 17 au 20 mai 1910. Nous avons parlé de ce congrès dans une chronique antérieure (*Bulletin* de mai, p. 268). Voici la liste définitive des rapports qui ont été présentés :

1. « Aufgabe und Ziele der Rechtsphilosophie », von Geh. Justizrat D[r] J. KOHLER, o. Prof. a. d Universität Berlin;

2. « Masstabe zur Bewertung des Rechts », von D[r] F. SOMLO, Prof. der Rechte a. d. Universität Klausenburg;

3. « Zum Methodenstreit der Rechtsphilosophie der Gegenwart », von D[r] jur. F. BEROLZHEIMER, Berlin;

4. « Billigkeit und Recht (mit besonderer Berücksichtigung der Freirechtsbewegung) », von Geh. Justizrat D[r] S. BRIE, o. Prof. der Rechte a. d. Universität Breslau vorgetragen von Universitätsprofessor D[r] H. REICHEL, Jena;

5. « Ergänzungen zum Referat BRIE », von Universitätsprofessor D[r] H. REICHEL, Jena;

6. « Billigkeit und Recht (mit besonderer Berücksichtigung der

Freirechtsbewegung) », von Dr G. Kiss, Prof. an der Rechtsakademie Grosswardein

7. « Rechtsmethodik und Praxis », von Rechtsanwalt Dr Ten Hompel, Münster i. W.;

8. Zur Verbesserung der Rechtsmethodik », von W. Pollack, Berlin;

9. « Die durch den Weltverkehr und die moderne Verkehrstechnik hervorgerufene Ausweitung des Rechtsgebietes und ihre Folgen für das juristische Studium », von Dr F. Meili, o. Prof. d. R. a. d. Universität Zürich;

10. « Ergänzung und Thesen zum Referat Meili », von Prof. Dr C. Koehne, Berlin;

11. « Sichernde Massnahmen » in den drei neuen Strafgesetzentwürfen, von Geh. Justizrat Dr F. von Liszt, o. Prof. d. R. a. d. Universität Berlin;

12. « Ergänzungen zum Referat von Liszt », von Dr Delaquis, Privatdozent a. d. Universität Berlin;

13. « Jugendschutz-Recht (*de lege ferenda*) », von Amtsgerichtsrat J. F. Landsberg, Lennep;

14. « Die Deportation. Eine Anregung zur deutschen Strafrechtsreform », von Dr C. Grotewold, Berlin.

Le congrès s'est tenu sous la présidence d'honneur du Prof. Dr J. Kohler et sous la présidence effective du Dr F. Berolzheimer.

* * *

Conformément aux décisions prises à Heidelberg en septembre 1908, le IVe Congrès international de philosophie, placé sous la protection de S. M. le Roi d'Italie, se réunira à Bologne pendant les vacances de Pâques 1911.

E. Enriques, qui a été chargé d'organiser le congrès, adresse à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes philosophiques l'invitation d'y prendre part, de sorte que les courants d'idées les plus différents puissent s'y rencontrer et donner lieu à une discussion féconde.

Les travaux du congrès international comprendront des séances générales et des séances de section.

Les séances seront occupées par des conférences et des discussions dont voici le programme préliminaire :

Conférences de S. Arrhenius, C. Barzellotti, E. Boutroux, R. Eucken, P. Langevin, W. Ostwald, H. Poincaré, A. Riehl, F. C. S. Schiller, H. v. Seeliger, G. F. Stout, Toco, W. Windelband.

Discussion sur : « La tâche actuelle de la philosophie générale », ouverte par H. Bergson. Réponse de A. Chiappelli.

Discussion sur « les jugements de valeur et les jugements de réalité », ouverte par E. Durkheim.

Les sections seront au nombre de huit : 1° philosophie générale et métaphysique ; 2° histoire de la philosophie ; 3° logique et théorie de la science ; 4° morale ; 5° philosophie de la religion ; 6° philosophie du droit ; 7° esthétique et méthodique de la critique ; 8° psychologie.

Les communications destinées au congrès doivent être envoyées au secrétariat à Bologne, piazza Calderini, 2, avant le 1er janvier 1911.

Concours. La Faculté de philosophie de l'Université de Berne a mis au concours la question suivante : « Les progrès de la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*), de LAZARUS à WUNDT. Dernier délai, 1er octobre 1911. S'adresser au doyen de l'université. (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, n° 2, p. 78.)

* * *

Les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* renferment, dans le fascicule d'août 1910 (pp. 157-164), le rapport de T. RIBOT sur le concours pour le prix du budget à décerner en 1910 : « De l'état actuel de la psychologie animale » :

« Après une assez longue période d'arrêt, cette partie de la psy-
« chologie a pris depuis quelque temps un développement inat-
« tendu. Au dernier congrès international tenu à Genève en 1909,
« une section spéciale lui a été consacrée pour la première fois ;
« des communications nombreuses ont été faites et ont donné lieu
« à des discussions instructives. C'est pourquoi il nous a paru
« opportun de susciter quelque travail où l'on trouverait exposées,
« résumées, critiquées, les observations et les théories récentes,
« actuellement éparses dans beaucoup de recueils spéciaux ou des
« ouvrages assez nombreux (p. 157). »

Le prix a été partagé *ex æquo* et par égalité entre G. H. MOREAU, professeur de philosophie et lettres au collège de Fougères, et G. BOHN, préparateur en chef à la Faculté des sciences de Paris.

* * *

M. BOUTROUX publie dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* de septembre 1910 (p. 440) son rapport sur le concours pour le prix SAINTOUR, ayant pour sujet : « Les principales théories de la philosophie religieuse en Allemagne depuis KANT ».

Enseignement. Un article de R. KÖTZSCHKE, paru dans *Neues Archiv für sachsische Geschichte und Altertumskunde* (1910, XXXI, 1-2, pp. 29-85) : « Die kulturgeschichtliche Stellung der Universität Leipzig », donne un aperçu historique sur l'Université de Leipzig. Cet article est important en ce qu'il montre comment les événe-

ments politiques et le mouvement des idées se reflètent dans l'organisation des grands établissements d'instruction publique.

L'université fut ouverte en 1409, elle était protégée par la famille des Wettin. En fait, elle provient d'une corporation issue de l'Université de Prague et a été constituée sur le modèle de celle-ci; elle a le caractère d'une université de la fin du moyen âge, elle est théologique : les professeurs appartiennent en grande partie au clergé et les élèves sont destinés en général à remplir des fonctions ecclésiastiques.

La base de l'enseignement est la scolastique. La science, héritage transmis par l'antiquité, est une. Les quatre facultés ne sont pas nettement séparées. elles sont subordonnées. La Faculté des arts donne un enseignement préparatoire; la Faculté de théologie est la plus élevée; pour y être admis, il faut avoir fait de longues études à la Faculté des arts et avoir passé par les Facultés de droit et de médecine.

L'enseignement, qui comprend la grammaire latine et la lecture des auteurs latins, l'arithmétique et la géométrie. la physique et la cosmographie, l'histoire universelle, la politique et la morale, la musique, est donné par des professeurs qui se partagent les différentes branches sans distinction de faculté.

L'humanisme n'apporte pas des transformations radicales à l'université. mais y introduit des changements en complétant les méthodes. Dès 1488, la Faculté de droit donne au cours de droit civil la même importance qu'au cours de droit canon; elle inaugure un cours de droit romain qui a pour but d'approprier le droit romain aux besoins locaux. On fait venir d'éminents professeurs de l'étranger pour enseigner le grec et l'hébreu. A la Faculté de médecine. des démonstrations anatomiques sont faites sur des animaux disséqués et, dès 1531, un professeur d'anatomie est nommé à côté des professeurs de médecine et de physiologie.

La Réforme fut introduite à l'université en 1539 par le duc Henri.

L'année suivante, l'université est dotée d'une fondation importante par le duc Moritz.

Ces transformations sont immédiatement suivies d'un accroissement du nombre des étudiants. De 1540 à 1630, l'université compte 900 étudiants (elle en comptait 700 auparavant). L'Autriche et l'Allemagne du Sud en envoient le plus grand nombre; le Sud-Ouest de l'Allemagne en fournit moins Les protestants sont en majorité.

L'importance de l'Université de Leipzig s'explique moins par la prospérité de la Saxe que parce qu'elle répond aux conditions de la vie intellectuelle, religieuse et politique de cette époque. L'université est placée au-dessus des écoles, elle représente le savoir, la discipline, l'orthodoxie luthérienne.

Les facultés se séparant de plus en plus nettement. la Faculté de médecine prend un caractère tout à fait laïque.

Les Facultés de droit et de médecine donnent une portée plus réelle à leur enseignement, l'une en se préoccupant de l'application du droit dans la vie journalière, l'autre par l'étude de la chirurgie, de l'alimentation, de la thérapeutique.

La philosophie, l'éthique, les mathématiques, la politique s'en tiennent aux sentiers battus La Faculté de philosophie finit par ouer un rôle tout à fait effacé.

La fin de la guerre de Trente Ans marque un changement profond dans les idées. Les conceptions nouvelles ne pénètrent pas sans résistance à l'Université de Leipzig : LEIBNIZ, THOMASIUS, FRANCKE doivent donner leur démission.

Pourtant les idées nouvelles s'imposent peu à peu : au milieu du XVIIIe siècle, on en est arrivé à un rationalisme atténué par les débuts du nouvel humanisme allemand.

La création de journaux scientifiques au sein de l'université étend son renom en Allemagne.

La Faculté de droit est l'objet d'importantes réformes : elle inaugure une chaire de droit saxon en 1702, une chaire de droit naturel en 1710, une chaire de droit féodal saxon en 1712.

Le développement de la Faculté de médecine reste imparfaitement connu. Elle a des professeurs remarquables, tels que ETTMÜLLER († 1683), qui perfectionne l'enseignement de l'iatrochimie, et J. BOHN († 1718), promoteur de l'enseignement expérimental. Mais à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle les progrès deviennent plus marquants. L'enseignement anatomique est réform par la dissection ; en 1799 on introduit l'enseignement clinique ; en 1810 on crée l'institut gynécologique et l'année 1810-1811 enregistre une transformation totale de la Faculté de médecine.

En même temps, on rend plus étroits les rapports entre la médecine et les sciences naturelles. En 1710 on ajoute à la Faculté de médecine une chaire de chimie et, la même année FRÉDÉRIC AUGUSTE fonde un cours de physique expérimentale à la Faculté de philosophie.

En 1774 on crée une chaire d'histoire naturelle En 1785 on réunit des appareils de physique ; en 1794 on construit un observatoire ; en 1804 on ouvre un laboratoire de chimie.

La philosophie de WOLF, qui a régné un certain temps en Allemagne, n'est pas admise à Leipzig, où l'on est porté à des considérations plus mystiques ; mais on s'y préoccupe de l'importance de la langue allemande (GOTTSCHED et GELLERT).

Les facultés deviennent tout à fait distinctes et la Faculté de philosophie est mise au niveau des autres ; les professeurs sont spécialisés dans leur enseignement.

Le nombre d'étudiants n'est plus que de 700 en 1800. Les très jeunes étudiants deviennent une exception dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Le caractère de la jeunesse estudiantine n'est pas le même qu'à

Halle et à Jéna : il est moins turbulent. On ne compte qu'un petit nombre d'étudiants riches, fréquentant les maisons des professeurs: beaucoup d'étudiants vivent dans la misère. Entre ces deux extrêmes, il y a la classe très nombreuse des étudiants qui font leurs études sans intérêt particulier et dans un but professionnel. Quelques-uns montrent un penchant très grand vers la poésie. Les plus célèbres sont Lessing et Goethe.

A côté des idées rationalistes, le romantisme crée une autre direction : l'idéal scientifique s'élargit.

L'université n'est plus un lieu où l'on se perfectionne dans une branche en vue d'une profession future, mais une unité intellectuelle dont le but est de servir les progrès les plus divers de la science.

A Leipzig on reste un peu en arrière dans ce progrès, mais l'université jouit pourtant d'une prospérité apparente. De 1821 à 1824, 1,540 étudiants la fréquentent.

La date de 1830 marque le point de départ de toute une série d'améliorations politiques en Saxe et de réformes universitaires à Leipzig. La division en nations est supprimée ; l'administration est confiée au recteur, au sénat et au collège des professeurs. On transforme les locaux. Mais les réformes vraiment fondamentales datent de 1856. Elles sont dues au ministre Dr v. Falkenstein.

S'inspirant des tendances unitaires du temps, l'État fait de l'Université de Leipzig une université allemande, sans lui ôter pourtant tout caractère local. On y nomme des professeurs de premier ordre ; des tendances novatrices et expérimentales s'y affirment; la Faculté de philosophie est fortement influencée par Hebart, partisan de l'initiative personnelle disciplinée par une méthode scientifique. On étudie la psychologie expérimentale, l'histoire de la philosophie et de la pédagogie.

La Faculté de droit s'enrichit d'une école historique d'économie politique.

La philologie prend une grande importance. On étudie les textes et on les interprète. La conception de l'histoire change ; après avoir étudié spécialement l'histoire politique, on place au premier rang l'histoire de la culture. Plus que dans les autres universités, on accorde à l'enseignement de la géographie et des mathématiques l'importance qui est due à ces sciences. Les sciences naturelles et la médecine prennent un grand essor.

Dans ces conditions, les professeurs ordinaires et extraordinaires se spécialisent, la division de l'université en quatre facultés n'est plus qu'apparente ; on distingue plutôt un grand nombre de branches qui, particulièrement en philosophie, peuvent se combiner d'un grand nombre de façons. Des instituts et des laboratoires de recherches sont créés dans les différentes facultés.

En même temps que l'enseignement, la mentalité des étudiants s'est transformée. Au lieu de former des corps territoriaux, ils

s'associent dans un but de sport, d'agrément, de culture nationale ou locale, scientifique ou artistique. Ils entrent plus tard à l'université, ils sont plus mûrs, plus sérieusement préparés, qu'un siècle plus tôt; ils sont initiés par les professeurs à un travail personnel.

Ce qu'on remarque dans l'histoire des cinq siècles de l'Université de Leipzig, c'est une tendance au progrès, fortement mitigée par une tendance conservatrice.

Son rôle, dû à sa situation au nord-est de l'Allemagne, n'est pas resté le même; elle a d'abord été un avant-poste de la civilisation allemande tourné vers les pays slaves. Quand les peuples germaniques se sont étendus à l'est, elle a pris un caractère moyen-allemand; elle est devenue ensuite, dit l'auteur, « la plus noble dot de la Saxe au jeune empire allemand ».

* * *

R. Worms, directeur de la *Revue internationale de sociologie*, a fait un cours libre de sociologie à la Faculté de droit de l'Université de Paris, sur ce sujet : « Les sociétés humaines, leur nature et leur contenu ». Dans sa leçon d'ouverture il a montré le rôle qui doit revenir à la sociologie dans l'enseignement des facultés de droit. Puis il a successivement étudié : la place des sociétés dans la nature, le concept de société, les théories contractualiste et organiciste sur l'origine du lien social et, à la lumière de cette dernière théorie, les principes de la structure, de la vie et de l'évolution des sociétés. Le cours a compris dix leçons; chacune d'elles a réuni, en moyenne, soixante auditeurs (*Revue internationale de sociologie*, mai 1910, p. 387).

Personalia.

Le Dr P. Jensen, Privatdozent de physiologie à l'Université de Breslau, est nommé professeur ordinaire à l'Université de Göttingen, où il succède au prof. Verworn (*Deutsche Literatur-Zeitung*, 1910, 23. Juli, p. 1920).

A. G. Mayer, directeur du laboratoire de biologie marine de l'Institut Carnegie, a été nommé professeur (*lecturer*) de biologie à l'Université de Princeton (*Science*, July 1, 1910, p. 13).

A l'Université John Hopkin, R. P. Cowles a été nommé professeur adjoint de biologie et K. Dunlop, professeur adjoint de psychologie (*Science*, July 22, 1910, p. 112).

G. F. Arps a été nommé professeur adjoint de psychologie à l'Université de l'Illinois (*Science*, Aug. 5 1910, p. 175).

Les Drs T. Michelson et P. Radin ont été attachés en qualité d'ethnologues au « Bureau of American Ethnology » (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, 3. Heft, p. 133).

Le Dr M. Haberland, Privatdozent d'ethnographie à l'Université de Vienne et directeur du Musée d'ethnographie autrichienne, a été nommé professeur extraordinaire (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, n° 2, p. 77).

J. L. Myres, professeur de géographie historique à l'Université de Liverpool, passe en la même qualité à l'Université d'Oxford (*Petermann's Mitteilungen*, 1910, II, 1, p. 21).

Le Dr R. Kautzsch, professeur ordinaire d'histoire de l'art à l'école technique supérieure de Darmstadt, passe en la même qualité à l'Université de Breslau, où il succède au Prof. Muther (*Deustche Literatur-Zeitung*, 9 juillet 1910, p. 1774).

L. Stein, membre et ancien vice-président de l'Institut international de sociologie, précédemment professeur de philosophie à l'Université de Berne, a été récemment appelé aux fonctions de professeur de philosophie et de président de la section philosophique à l'Académie de Humboldt, à Berlin (*Revue internationale de sociologie*, juin 1910, p. 471).

Le Dr F. Krueger, professeur extraordinaire de philosophie à l'Université de Leipzig, passe en qualité de professeur ordinaire à l'Université de Halle, où il succède au Dr Meumann (*Deutsche Literatur-Zeitung*, 3 septembre 1910, p. 2264).

Notices bio-bibliographiques.

Die Umschau du 11 juin 1910 rappelle, p. 480, que le Dr W. Roux, professeur d'anatomie à l'Université de Halle, a fêté le 60e anniversaire de sa naissance le 9 juin 1910. Elève de Haeckel et de Virchow, il a créé la théorie mécanique de l'évolution (*Entwicklungsmechanik*). Ses élèves et ses disciples lui ont offert un recueil d'études, en deux volumes, qui constituent en même temps le tome XXX de l'*Archiv für Entwicklungsmechanik*, fondé par Roux en 1894. Parmi les travaux les plus importants du professeur de Halle, on peut citer : *Ueber die Leistungsfähigkeit der Prinzipien der Descendenzlehre zur Erklärung der Zweckmässigkeiten des tierischen Organismus* (1880); *Ueber die Selbstregulation der morphologischen Länge der Skeletmuskeln* (1883); *Der Kampf der Teile im Organismus. Ein Beitrag zur Vervollständigung der mechanischen Zweckmässigkeitslehre* (1881 ; *Ueber die Zeit*

der Bestimmung der Hauptrichtungen des Froschembryo (1885). *Die Entwicklungsmechanik der Organismen* (1890); *Der Cytotropismus der Forschungszellen* (1894); *Abhandlungen über die Entwicklungsmechanik der Organismen*, 2 Bde (1895); *Programm und Forschungsmethoden der Entwicklungsmechanik der Organismen* (1897); *Die Entwicklungsmechanik, ein neuer Zweig der biologischen Wissenschaft* (1905), et de nombreux articles dans la revue précitée.

***

J. Dewey consacre dans *The Journal of philosophy, psychology and scientific methods* (September 15, 1910, pp. 505-508) un article à W. James, décédé le 26 août 1910. James avait débuté par enseigner l'anatomie et la physiologie comparées (1872-1880), mais la dernière partie de sa carrière fut consacrée exclusivement à la psychologie et à la philosophie. Ses ouvrages principaux sont *Principles of psychology* (1890); *The varieties of religious experience* (1902); *Pragmatism* (1907).

***

C. Thomas, archéologue attaché au bureau américain d'ethnologie depuis 1882 et bien connu par ses travaux en ethnologie, est décédé le 27 juin à Washington (*Science*, July 8, 1910, p. 53). On lui doit notamment *Mayan calendar systems (Report of the Bureau of ethnology* 1897-1898); *Numeral systems of Mexico and Central America* (*Ibid.*); *Dry symbols of the Maya year* (Id., 1894-1895); *Curious custom and strange freaks of the mound-builders* (*American Anthropologist*, 1888); *Cherokees in pre-columbian times* (1890); *Introduction to the study of north american archeology* (1898); et de nombreuses contributions dans *American Anthropologist*.

***

Le 11 janvier 1911, le Dr O Gierke, professeur de droit civil et de droit public à l'Université de Berlin, entrera dans sa 70e année. A cette occasion, un groupe de ses amis et de ses disciples s'est réuni en vue de préparer un volume de Mélanges (*Festschrift*), qui lui sera dédié, et de lui offrir son buste. Gierke est l'auteur d'ouvrages célèbres : *Das deutsche Genossenschaftsrecht* (1868-1881); *Die Genossenschaftstheorie und die deutsche Rechtssprechung* (18 7 : *Das deutsche Privatrecht* (1895-1905); *J. Althusius und die Entwicklung der naturrechtlichen Staatstheorie* (2e éd. en 1902); *Der Entwurf eines bürgerlichen Gesetzbuchs und das deutsche Recht* (1889); *Die soziale Aufgabe des Privatrechts* (1889). Il a édité les *Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*. Le Prof. U. Stutz, Simrockstrasse, 25, à Bonn, est chargé de recevoir les envois et la correspondance.

***

E. Antonelli étudie dans la *Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales* (1910, n° 2, pp. 169-190) l'activité scientifique du Prof. L. Walras sous les rubriques : « L'homme, — L'œuvre, — Les résultats ».

***

Le Prof. Dr R. Zuckerkandl consacre à K. Menger, à l'occasion du 70e anniversaire de la naissance de ce dernier, un article où il expose l'activité du professeur de Vienne et la portée de ses études économiques et sociologiques. (*Zeitschrift für Volkswirtschaft Sozialpolitik und Verwaltung*, 1910, III, pp. 253-264).

***

Pour faire suite à la note publiée dans le *Bulletin* de mars, p. 135, il convient de signaler la « Notice sur la vie et les œuvres de M. Gabriel de Tarde », rédigée par A. Espinas pour les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* de septembre 1910 (pp. 309-422).

Index des principales acquisitions de la bibliothèque pendant les mois de juillet, août et septembre.

N. B. — Le catalogue systématique de l'Institut est subdivisé en 28 rubriques, à savoir :

1 Biologie et anthropologie.
  a) Biologie générale.
  b) Morphologie, anatomie, physiologie.
  c) Ethologie et psychologie animale.
  d) Psychologie humaine.
  e) Étude spéciale de l'enfant.
2. Ethnographie et préhistoire.
3. Histoire générale.
4. Histoire politique et économique de l'antiquité.
5. Histoire politique et économique du moyen âge et des temps modernes.
6. Histoire politique depuis 1800.
7. Histoire et géographie économiques générales depuis 1800.
8. Questions coloniales depuis 1800.
9. Voies et moyens de communications depuis 1800.
10. Questions monétaires depuis 1800.
11. Finances publiques depuis 1800.
12. Organisation industrielle depuis 1800.
13. Questions ouvrières depuis 1800
14. Questions agraires depuis 1800.
15. Histoire de l'art.
16. Histoire des religions.
17. Histoire du langage et de l'écriture.
18. Histoire des littératures.
19. Histoire des idées philosophiques et morales.
20. Histoire des sciences et de la technologie.
21. Histoire de l'organisation militaire.
22. Hygiène, démographie et criminologie.
23. Droit.
24. Politique.
25. Economie politique générale.
26. Sociologie et philosophie sociale.
27. Statistique.
28. Relations de voyages.

I. — BIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE.

a) Biologie générale.

LEDUC, S. — Théorie physico-chimique de la vie et générations spontanées. (Paris, Poinat, 1910, 5 fr.)

WAXWEILER. — La statistique et les sciences de la vie. (*Bull. Inst. int. de Stat.*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

PIERON, H. — La sélection amicale de Wasmann. (*R. du mois*, juillet 1910.)

SIDIS, B. — The nature and cause of the galvanic phenomenon. (*J. of abnormal psychology*, June-July 1910.)

SUMNER, F. B. — The science and philosophy of the organism. (Ext. de *J. of Philosophy*, 9 June 1910.)

b) Morphologie, Anatomie, Physiologie.

Sollas, W. J. — Origin of man. (Ext. de *Proc. of the geological Society*, May 1910.) Br. 6320.

Chaillou, A. — Considérations générales sur quatre types morphologiques humains. (*Bull. Soc. anthrop.*, Paris, mars 1910.)

Egidi, P. V. M. — Questione riguardanti la costituzione fisica die Kuni. (*Anthropos*, luglio-agosto, 1910)

Zaborowski. — Les métissages au Mexique. (*Bull. Soc. Anthrop.*, janv. 1910.)

Monakow, C. v. — New points of view in the question of cerebral localisation. (*J. of abnormal psychology*, June-July 1910.)

Kuntz, A. — The development of the sympathetic nervous system in mammals (with 18 fig.). (*J. of comp. Neurol. and Psychol.*, June 1910.)

Perrera, Dr E. – Contribution à l'étude de la régénération des fibres nerveuses du système nerveux central de l'homme. (Ext. de *Arch. italiennes de biologie*, mai 1910.) Br. 6356.

Glaser, O. C. — The formation of habits at high speed (with 2 fig.). (*J. of comp. Neurol. and Psychol.*, June 1910.)

Ammon, O. — Die gesunden Gebisse der vorgeschichtlichen Menschen und die Zahnverderbnis der Gegenwart. (*Politisch-anthropologische Revue*, Juli 1910.)

Kossinna, G. — Zum Homo Aurignacensis. (*Mannus*, B. II, H. 1-3, 1910.)

Virchow, H. — Muskelmarken am Schädel. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4 1910.)

Klaatsch, H. — Die Aurignac-Rasse und ihre Stellung im Stammbaum der Menschheit. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

Klaatsch, H. et Hauser, O. — Homo aurignacensis Hauseri, eine paläolithischer Skelettfund aus dem unteren Aurignacien der Station Combe-Capelle bei Montferrand (Périgord). (Ext. de *Prähistorische Z.*, 3-4, 1910) Br. 6326.

Rutot. — Revision stratigraphique des ossements humains quaternaires de l'Europe. (Bruxelles, Hayez, 1910.) Br. 6348.

Fuchs, H. — Ueber correlative Beziehungen zwischen Zungen- und Gaumenentwicklung bei Säugerembryonen nebst Betrachtungen über Erscheinungsformen progressiver und regressiver Entwicklung. (*Z. f. Morphologie und Anthropologie*, t. XIII, 1910.)

Loth, E. — Anthropologische Untersuchungen über das Hautleistensystem der Polen. (*Z. f. Morphologie und Anthropologie*, t. XIII, 1910.)

Landau, E. — Ueber die Furchen der Modialfläche des Grosshirnes bei den Esten. (*Z. f. Morphologie und Anthropologie*, t. XIII, 1910.)

Bolk, L. — Ueber die Phylogenese des Primatengebisses und das Zukunftsgebiss des Menschen. (*Z. f. Morphologie und Anthropologie*, t. XIII, 1910.)

Adloff, P. — Die verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen dem Homo heidelbergensis aus Mauer und dem Homo primogenius aus Krapina in Kroatien. (Extr. de *Anatomischer Anzeiger*, 16 Febr. 1910.) Br, 6353.

Le cerveau de l'homme moustérien de la Chapelle-aux-Saints. (*R. préhistorique*, juin 1910.)

Valetti, Dr A. — Sur la genèse des sensations de faim et de soif. (Ext. de *Arch. italiennes de biologie*, mai 1910.) Br. 6355.

Waxweiler, E. — Une enquête sur l'alimentation ouvrière en Belgique. (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Lichtenfelt, H. — Ueber die Ernährung und deren Kosten bei deutschen Arbeitern. (Stuttgart, Kohlhammer, 1910.)

Fischer, Dr A. — Die Ernährung der Fabrikarbeiter. (Ext. de *Die Umschau*, 9. Juli 1910.) Br. 6419.

Waxweiler, E. — Alimentation de la classe ouvrière en Belgique. (*Bull. Inst. int. de Stat.*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

Weiler, K. — Untersuchungen über die Muskelarbeit des Menschen I. Messung der Muskelkraft und der Muskelarbeit. (*Psychologische Arbeiten*, Juli 1910.)

Imbert, Dr A. — Sur la fatigue engendrée par les mouvements rapides. (Paris, Gauthier-Villars, oct. 1909.) Br. 6330.

Imbert, Dr A. — Exemples d'étude physiologique directe du travail professionnel ouvrier. (Paris, Masson, 1909.) Br. 6329.

Gemelli, Dr A. — La teoria somatica dell' emozione. (Firenze, Fiorentina, 1910, fr. 1.20.) Br. 6285.

Stilling, J. — Ueber Entstehung und Wesen « der Anomalien des Farbensinnes ». (Mit 1 Farbentafel.) (*Z. f. Sinnesphysiologie*, II. Abt., 1910.)

c) Ethologie et psychologie animale.

Bohn, G. — Applications de la chimie physique à la psychologie zoologique. (*Bull. de l'Instit. gén. psychologique*, 2, 1910.)

Jackson, H. H. T. — The control of phototactic reactions in Hyialella by chemicals. (*J. of comp. Neurol. and Psychol.*, June 1910.)

Emery, C. — Il poliformismo e la fondazione della società negli insetti sociale. (Ext. de *Scientia*, XIV, 2, 1910.)

Wasmann. — Nachträge zum sozialen Parasitismus und der Sklaverei bei den Ameisen. (*Biologisches Centrallblatt*, 1. Juli 1910.)

Hachet-Souplet, P. — Discussion de quelques expériences récentes. (*Bull de l'Instit. gén. psychologique*, 2, 1910.)

Hachet-Souplet, P. — Théorie et applications psychologiques du dressage. (*Bull. de l'Instit. gén. psychologique*, 2, 1910.)

Roux, G. — Comment causent les animaux. (Ext. de *La Revue*, 15 juin 1910). Br. 6354.

Coupin H. — La curiosité des animaux. (Ext. de *La Revue*, 1 juin 1910.) Br. 6303.

Maire, A. — La chasse et la psychologie des animaux de chasse. (*Bull. de l'Instit. gén. psychologique*, 2, 1910.)

Franken, A. — Instinkt und Intelligenz eines Hundes. (Mit 9 Textfig.) (*Z. f. angewandte Psychologie*, August 1910.)

Jennings, H. S. — Diverse ideals and divergent conclusions in the study of behavior in lower organisms. (*The American J. of psychology*, July 1910.)

d) Psychologie humaine.

Paulhan, F. — La physiologie de l'esprit. (Nouvelle édition, Paris. Alcan, 1910, 0.60 Fr.)

James, W. — Précis de psychologie. (Paris, Rivière, 1910, 10 Fr.)

Partridge, G. E.— An outline of individual study. (New-York. Sturgis et Walton, 1910, 1.25 doll.)

Bawden, H. H. — Mind as a category of science. (*Psychological Bulletin*, 15 July 1910.)

Titchener, E. B. — The past decade in experimental psychology. (*The American J of psychology*, July 1910.)

Binet et Simon. — Définition des principaux états mentaux. (*Année psychologique*, 1910.)

Joussain, A. — Qu'entend-on communément par intelligence? (*Le Spectateur*, avril 1910.)

Martin-Guelliot. — Du fonctionnement réel de l'intelligence. (*L. Spectateur*, 1er avril 1909.)

Ries, G. — Beiträge zur Methodik der Intelligenzprüfung. (*Z. f. Psychologie*, B. 56, H. 5, 1910.)

Geyser, Dr J — Einführung in die Psychologie der Denkvorgänge. (Paderborn. Schöningh, 1909.) Br. 6357.

Joussain, A. — Le cours de nos idées. (*R. de Philosophie*, août 1910.)

Marbe, K. — Ueber das Gedankenlesen und die Gleichförmigkeit des psychischen Geschehens. (*Z. f. Psychologie*, Bd. 56, H. 4, 1910.

Huter, Dr A. — Grundzüge der allgemeinen Charakterologie. (Leipzig, Memnich, 1910, 2.80 Mk.)

Colvin. S. S. — A marked case of mimetic ideation. (*The psychological R.*, July 1910.)

Berger, H. — Ueber die körperlichen Aeusserungen psychischer Zustände. (*Z. f. Psychologie*, B. 56, H. 4, 1910.)

Strong, E. K. — The effect of various types of suggestion upon muscular activity. (*The psychological R.*, July 1910.)

Hornbostel, E. M. — Ueber vergleichende akustische und musikpsychologische Untersuchungen. (*Z. f. angewandte Psychologie*, H. 6, 1910.)

Bourdon, J. — Recherches tachistoscopiques. (*Année psychologique*, 1910.)

Lunt, F. S. — Some investigations of Habit of Study. (*J. of educational psychology*, June 1910.)

Perky, C. W. — An experimental study of imagination. (*The American J. of psychology*, July 1910.)

Baladan, A. — Ueber den Unterschied des mechanischen und des logischen Gedächtnisses. (*Z. f. Psychologie*, B. 56, H. 5, 1910.)

Thorndike, E. — The relation between memory for words and memory for numbers, and the relation between memory of short and memory over long intervals. (*American J. of psychology*, July 1910.)

Urban, F. M. — The method of constant stimuli and its generalizations. (*The psychological R.*, July 1910.)

Schmied-Kawarzik, W. — Raumanschauung und Zeitanschauung. (*Archiv f. d. gesamte Psychologie*, B. XVIII, H. 1, 1910.)

Abramowski, E. — Dissociation et transformation du subconscient normal. (*R. psychologique*, juin 1910.)

Kipiani, V. — La suggestion dans la vie sociale (d'après Bechterew). (*R. psychologique*, juin 1910.)

du Costal, G. R. — De l'étude de la psychologie dans la science politique. (*Le Spectateur*, août-septembre 1909.)

Wobbermin, G. — Der gegenwärtige Stand der Religions-Psychologie. (*Z. f. angewandte Psychologie*, H. 3, 1910.)

Maury, P. — Le phénomène religieux. (*Le Spectateur*, mai 1910.)

Gervaiseau, H. — Le paysan dans les affaires. (*Le Spectateur*, février 1910.)

de Tarde, G. — De l'esprit juridique. (*Le Spectateur*, mai 1909.)

Boas, F. — Psychological problems in anthropology. *The American J. of psychology*, July 1910.)

Smend, O. — Zur Psychologie der Ewe-Neger. (*Deutsche Kolonialzeitung*, 9. April 1910.)

Binet. — Le diagnostic judiciaire par la méthode des associations. (*Année psychologique*, 1910.)

Laemann, Dr jur. W. — Willen und Wollen in ihrer Bedeutung für das Vorsatzproblem. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*. B. 30, H. 7, 1910.)

Wallin, J. E. W. — The moving picture in relation to education, health, deliquency and crime. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

von Ritook, E. — Zur Analyse der ästhetischen Wirkung auf Grund der Methode der Zeitvariation. (*Z. f. Aesthetik*, B. V., H. 3, 1910.)

Binet, A. — Rembrandt. (*Année psychologique*, 1910.)

Hauck, H. — Oskar Wilde über die englischen Gefängnisse. (*Monatss. f. Kriminalpsych. und Strafrechtr.*, Juli 1910.)

Müller-Freienfels. — Das künstlerische Geniessen und seine Mannigfaltigkeit. (*Z. für angewandte Psychologie*, August 1910.)

Lamoureux, Dr. — La psychologie morbide du temps de guerre. (Ext. de *La R. de l'hypnotisme*, 1908.) Br. 6336.

Arnoud, L. — Ames en prison. (Paris, Oudin, 1910, 4.50 Fr.)

Brill, A. A — The anxiety neuroses. (*J. of abnormal psychology*, June-July 1910.)

Meggendorfer, F. — Experimentelle Untersuchung der Schreibstörungen bei Paralytikern. (*Psychologische Arbeiten*, Juli 1910.)

Binet et Simon. — Les démences. (*Année psychologique*, 1910.

Binet et Simon. — L'hystérie. (*Année psychologique*, 1910.)

Binet et Simon. — La folie avec conscience. (*Année psychologique*, 1910.)

Binet et Simon. — La folie maniaque-dépressive. (*Année psychologique*, 1910.)

Binet et Simon. — La folie systématisée. (*Année psychologique*. 1910.)

Hermann, Dr. — Die pathologischen Persönlichkeiten im Lichte neuer Forschungen. (*Monatss. f. Kriminalpsych. und Strafrechtsr.*, Juli 1910.)

Burde. — Die Plastik des Blinden. (Mit einer Tafel.) (*Z. für angewandte Psychologie*, August 1910.)

Das städtische Laboratorium für reine und angewandte Psychologie (experimentelle Pädagogik) in Mailand. (*Z. f. angewandte Psychologie*, H. 6, 1910.)

Internationales Institut zur Erforschung und Bekämpfung der Ursachen der Geisteskrankheiten. (*Z. f. angewandte Psychologie*. H. 6, 1910.)

Menzerath, P. — Ve Congrès belge de neurologie et de psychiatrie. Bericht. (*Z. f. angewandte Psychologie*, H. 6, 1910.)

Scott, W. D. — Des lois de la pensée progressive dans leur application à la publicité commerciale. (*Le Spectateur*, 1er avril 1909.)

Martin Guelliot, R. — Les noms des stations du Métropolitain. (*Le Spectateur*, mars 1910.)

Le Tellier, M. — Des évaluations pratiques de l'incertain. (*Le Spectateur*, août-sept. 1909.)

e) **Étude spéciale de l'enfant.**

Libby, W., etc. — The contents of children's mind. (*Pedagogical Seminary*, June 1910.)

Agard, K. — Kind und Gesellschaft. (Langensalza, Beyer, 1908, 60 Pf.) Br. 6331.

Wilker, Dr K. — Zwischen vierzehn und achtzehn. (*Z. für Kinderforschung*, August 1910.)

Sperl, Pfarrer F. — Die Psyche des Kindes und der Gottesbegriff. (*Z. für Religionspsychologie*, H. 2, 1910.)

Binet. — Les signes physiques de l'intelligence chez les enfants. (*Année psychologique*, 1910.)

Demaye, Dr H. — Mesure de l'intelligence chez les arriérés. (Ext. de l'*Echo médical du Nord*, 5 juin 1910.) Br. 6332.

Warburg, Dr F. — Das Farbenbenennungsvermögen als Intelligenzprüfung bei Kindern. (*Z. für Kinderforschung*, August 1910.)

Oker-Blom, Dr M. — Die Entwicklung der geistigen Leistungsfähigkeit im Laufe des Schularbeitstages in den Helsingforser Volksschulen. (Ext. de *Die Umschau*, 4. Juni 1910.) Br. 6322.

Bayerthal. — Kopfumfang und Intelligenz im schulpflichtigen Alter. (Ext. de *Neurol. Centralblatt*, 1909.) Br. 6319.

Lorent, H. — L'imprécision du langage chez les écoliers. (*R. psychologique*, juin 1910.)

Rombouts, A. — La suggestion et l'éducation. (*R. psychologique*, juin 1910.)

Berillon, L. — L'émulation scolaire. Son rôle dans la formation de la personnalité. (Ext. de *R. de l'hypnotisme*, août 1908.)

Beer, M — Die Abhängigkeit der Lesezeit von psychologischen und sprechlichen Faktoren. (*Z. f. Psychologie*, B. 56, H. 4, 1910.)

Winch, W. H. — Color-names of english school-children. (*American J. of psychology*, July 1910.)

Hall, S. — General outline of the new child-study work at Clark University. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Magni, J. A. — Department of child linguistics. (*Pedagogical Seminary*, June 1910.)

Special child surveys in Worcester by Clark students. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Tanner, A. E. — Experimental didactics in the children's institute. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Burnham, W. H. — School hygiene in the children's institute. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Smith, T. L. — Correspondence department of the children's institute. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Wilson, L. N. — Library facilities for the work of the children's institute and the new building for this work. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Schmidt, C. — The teaching of the facts of sex in the public schools. (*Pedagogical Seminary*, June 1910.)

Hughes, T. — Loyola and the Educational system of the Jesuits. (New York, Scribner, 1907.)

Meier. — Beitrag zur Psychologie des Kindesmordes. (*Archiv f. Kriminal Anthropologie*, Juli 1910.)

Chase, H. W. — Work with the backward and sub-normal in the children's institute. (*The pedagogical Seminary*, June 1910.)

Binet et Simon. — L'arriération. (*Année psychologique*, 1910.)

Gesellschaft zur Erziehung über normal Befähigter. (*Z. f. angewandte Psychologie*, H. 6, 1910.)

2. — ETHNOGRAPHIE ET PRÉHISTOIRE.

Moerschell, C. J. — An der Grenze der Zivilisation. (Würzburg, Stürtz, 1910, 3 Mk.)

Tremearne, A. J. N. — Education and anhtropology in West Africa. (Ext. de *Unitad Empire*, June 1910.) Br. 6343.

Fritsch, G. — Die Entwicklung und Verbreitung der Menschenrasse. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

Pfeiffer, L. — Beitrag zur Kenntnis der steinzeitlichen Korbflechterei. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

Beltz, R. — Ein Grabfund der Völkerwanderungszeit von Teterow in Mecklenburg. (Ext. de *Prähistorische Z.*, 3-4, 1910.) Br. 6325.

Günther, A — Zur Entstehungs- und Besiedlungsgeschichte des Neuwieder Beckens. (Mit 18 Textab., und 5 T) (*Mannus*, B. II, H. 1-3, 1910.)

Schlueter, Dr O. — Beiträge zur Bevölkerungs- und Siedelungsgeographie Deutschlands. (*Petermann's Mitteilungen*, 1910. II, H. 1.)

Hahn, E. — Die Entstehung und geschichtliche Bedeutung der Wanderhirten (Nomaden). (*Z. f. Sozialwissenschaft*, 4. Juli 1910.)

Werner, A. — The evolution of agriculture. (*J. of the African Soc.*, July 1910.)

De Mot, J. — Quelques phases de l'histoire du costume. (Bruxelles, Maeck, 1910.) Br. 6350.

Hellwig, Dr A. — Blutmorde und Aberglaube : Tatsachen und Hypothesen. (*Z f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 30, H. 2-3, 1910.)

Nussbaum, Dr A. — Ueber Morde aus Aberglauben. (*Z f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 30, H 7, 1910.)

Pastor, W. — Die Musik der Naturvölker und die Anfänge der europäischen Musik. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

Andree, A. — Ratschen, Klappern und das Verstummen der Karfreitagsglocken. (*Z. des Vereins f. Volkskunde*, H. 3, 1910.)

Murko. — Das Grab als Tisch. (*Wörter und Sachen*, B. II, H. 1, 1910.)

Knowlson, T. S. — The origins of popular superstitions and customs. (London, Laurie, 1910.)

Duncan Whyte, G. — The Incest Tabu. (*Man.*, July 1910.)

Martin-Guelliot, R. — La formation des légendes à propos d'un livre récent de A. von Gennep. (*Le Spectateur*, mars 1910.)

Voss, F. — De l'étude des légendes populaires. (*Le Spectateur*, 1er juillet 1909.)

Friedlender, I. — Alexanders Zug nach dem Lebensquell und die Chadhirlegende. (*Archiv für Religionsw.*, Juli 1910.)

Steinhausen, Dr G. — Kultur und Volkstum. (*Archiv für Kulturgeschichte*, H. 2, 1910.)

Kessler, L. — Beitrag zu einer Kritik von Frazers Golden Bough. (Ext. de *Z. für Missionskunde*, 1910.) Br. 6393.

Bieder, T. — Geschichte der Germanen Forschung seit der Mitte des 19. Jahrhundert. (*Politisch-anthropologische Revue*, Juli 1910.)

Bartels, M. — Deutsche Volkstrachten. (*Z. des Vereins für Volkskunde*, H. 3, 1910.)

Aigremont, Dr. — Volkserotik und Pflanzenwelt. (Leipzig, Krauss, 1910, 11.25 Fr.)

Borchling, C. — Aus der slavischen Mythologie. (Ext. de *Prähistorische Z.*, 1909.) Br. 6322.

Schaudel. — Le culte des astres dans les légendes de France. (*Revue scientifique*, 23 juillet 1910.)

de Aranzadi, T. — De la « Covada » en España. (*Anthropos*, juillet-août 1910.)

Sarfatti, S. — I sentimenti familiari nel popolo italiano. (Extr. de *Rassegna nazionale*, Aprile, 1910.) Br 6341.

Gozzi, D. E. — La vendetta del sangue nelle montagne dell' Alta Albania. (*Anthropos*, luglio-agosto 1910.)

Pilsudski, B. — Schwangerschaft, Entbindung und Fehlgeburt auf Sachalin. (*Anthropos*, Juli-August 1910.)

Chemali, B. — Naissance et premier âge au Liban. (*Anthropos*, juillet-août 1910.)

Spiess. — Verborgener Fetischdienst unter den Evheern. (*Globus*, 7. Juli 1910.)

Rao, C. H. — The Gonds and the Eastern Ghauts, India. (*Anthropos*, July-Aug. 1910.)

Hoogers, P.-J. — Théorie et pratique de la piété filiale chez les Chinois. (*Anthropos*, juillet-août 1910.)

Legendre, Dr A.-K. — Farwest chinois. Kientchang — les Lolos — (*R. de l'école d'anthropologie*, Paris, juin 1910.)

Gilhodes, P.-C. — La culture matérielle des Katchins (Birmanie). (*Anthropos*, juillet-août 1910.)

Vervloet, G. — Ethnographie de la région des volcans. (Congo belge), 1910. Br. 6422.

Hutereau, A. — Documents ethnographiques congolais : Les Mafoto. (*Bull. de la Société royale de géographie*, mars-avril 1910.)

Pöch, Dr R. — Meine Reise zu den Buschmännern. (Extr. de *Die Umschau*, 4. Juni 1910.) Br. 6323.

Schonken, F. T. — Die Wurzeln der kapholländischen Volksüberlieferungen. (*Int. Archiv f. Ethnog.*, Supp. z. Band XIX, 1910.)

Chisholm, Dr J. A. — Customs of the Winamwanga. (*J. of the African Soc.*, July 1910.)

BROUN, Colonel W. H. — Circumcision among the Bageshu, a Tribe on the N. W. Limits of Mount Elgon, Uganda Protectorate. (*Man.*, July 1910.)

THOMAS, N. W. — Pottery-making of the Edo-Speaking Peoples, Southern Nigeria. (*Man.*, July 1910.)

CLAUS. — Die Wangomwia. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

HAMBERGER, A. — Nachtrag zu den religiösen Ueberlieferungen der Mkulwe. (*Anthropos*, Juli-Aug. 1910.)

EBERLEIN, P. J. — Die Trommelsprache auf der Gazellenhalbinsel. (*Anthropos*, Juli-Aug. 1910.)

SNETHLAGE, E. — Zur Ethnographie der Chipaya und Curuahé. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

PIERINI, F. — Mitologia de los Parayos de Bolivia. (*Anthropos*, juil.-août 1910.)

NORDENSKIÖLD, E. — Spiele und Spielsachen in Gran Chaco und in Nordamerika. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

KULISCHER, E. — Das Strafrecht der Giljaken. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 30, H. 2-3, 1910.)

WHEELER, G. C. — The Tribe and intertribal relations in Australia. (London, Murray, 1910, 5 Fr.)

GRAEBNER, F. — Noch einmal P. W. Schmidt und die südaustralische Kulturgeschichte. (*Globus*, 23. Juni 1910.)

ARCHAMBAULT, M. — Les sculptures et gravures sur roches de la Nouvelle-Calédonie. (*Bull. Soc. anthrop.*, Paris, juillet 1910.)

3. — HISTOIRE GÉNÉRALE.

LAMPRECHT, Dr K. — Kulturgeschichte und Geschichte. (*Archiv für Kulturgeschichte*, 1910, 2.)

LIMING, M. D. — A study of the methods of determining fame. (*Science*, 29 July 1910.)

4. — HISTOIRE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ANTIQUITÉ

ZABOROWSKY, S. — Hellènes barbares et Gréco-Pélages civilisés. (*R. de l'école d'anthrop.*, Paris, juillet 1910.)

REIBMAYR, A. — Zur Entwicklungsgeschichte des spartanischen Nationalcharakters. (*Pol. Anthrop. R.*, August 1910.)

DE DECKER, J. — Notes sur les petites déclamations de Quintilien. (*R. Instr. publ. en Belgique*, t. LIII, 2-3, 1910.)

DE DECKER, J. — A propos d'une épigramme contre Néron. (*R. Instr. publ. en Belgique*, t. LIII, 2-3, 1910.)

PICHON, R. — Le but de Cicéron dans la première lettre à Quintus. (*R. de philologie*, avril 1910.)

DELATTE, A. — Un « iéros logos » pythagoricien. (*R. de philologie*, avril 1910.)

BANG, M. — Marius in Minturnæ. (*Klio*, X, 2, 1910.)

CASPARI, M. O. B. — The Battle of Lake Trasimene. (*The English Historical R.*, July 1910.)

Kreglinger, R. — Apollon. (*R. de l'Université de Bruxelles*, avril-mai 1910.)

Soekeland, H. — Entwicklung der sogenannten römischen Schnellwage. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

5. — HISTOIRE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DU MOYEN AGE ET DES TEMPS MODERNES

Villari, L. — Il nazionalismo nella « Cambridge modern history ». (*Archivio storico italiano*, luglio, 1910.)

Eckstein, E. — Das Schatz- und Fundregal und seine Entwicklung in den deutschen Rechten. (*Mitt. des Instituts f. österreichische Geschichtsforschung*, B. XXXI, H. 2, 1910.)

Wick, Dr W. — Die landesherrlichen Eisenhütten und Hämmer im ehemaligen Kurhessen bis zum Ende des XVII. Jahrh. (Kassel, Schönhoven, 1910, 4.50 Mk.)

Caro, G. — Zur Geschichte von Grundherrschaft und Vogtei nach St Galler Quellen. (*Mitt. des Instituts f. österreichische Geschichtsforschung*, B. XXXI, H. 2, 1910.)

Dibben, L. B. — Secretaries in the thirteenth and fourteenth Centuries. (*The English Historical R.*, July 1910.)

Levasseur, E. — Les grandes compagnies de commerce sous Louis XIV. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910.)

Renard, G. — Une corporation du grand commerce dans la Florence du xiiie siècle. L'« Arte di Calimala ». (*R. économique internationale*, juillet 1910.)

Lescure, J. — La liberté du commerce des grains et le Parlement de Paris. (*R. d'économie politique*, juin 1910.)

Rodocanachi, E. — Richesse des cardinaux romains au temps de Jules II et de Léon X. (*Académie des sciences morales et politiques*, juillet 1910.)

Lavasseur, E. — La révolution monétaire du xvie siècle. (*R. d'économie politique*, juin 1910.)

Livi, R. — L'esclavage domestique au moyen âge et son importance en anthropologie. (*Bull. Soc. Anthrop.*, Paris, 1910.)

Hansay, A. — La disparition de la mainmorte en Hesbaye, d'après M. G. Kurth. (Hasselt, Olyf, 1910.) Br. 6400.

Wiener, L. — Materialien zu einer Geschichte der Kleidung im Mittelalter. (*R. de Linguistique*, 15 juillet 1910.)

Kaufmann, F. — Altdeutsche Genossenschaften. (Gemein und Geheim; Bauern, Gesellen und andere Genossen.) (*Wörter und Sachen*, B. II, H. 1, 1910.)

Van Cappel, E. — Pagus Mempiscus. — Bijdragen tot de geschiedkundige aardrijkskunde van Vlaanderen. (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, mai 1910.)

6. — HISTOIRE POLITIQUE DEPUIS 1800.

Stocklossa, P. — Der Inhalt der Zeitung. Eine statistische Untersuchung. (*Z. f. die gesamte Staatswissenschaft*, 1910.)

Kaufmann, G. — Zur Quellenkunde der politischen Presse Schlesiens. (*Hist. Zeitschrift*, B. 105, H. 2, 1910.)

Alsberg, Dr M. — Deutschtum und Volksbewegung in Oesterreich-Ungarn. (*Globus*, 23. Juni 1910.)

Van Kalken, F. — Les derniers mois du régime hollandais en Belgique. (*Revue de l'Université*, juin-juillet 1910.)

de Hoon, H. — De l'emploi des langues en Belgique. (*Revue de l'Université*, juin-juillet 1910.)

Kann, A. — Les élections belges. (*Questions diplomatiques et coloniales*, 16 juin 1910.)

Scelle, G. — La politique de l'indépendance bulgare. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910.)

Welschinger, H. — La guerre de 1870; causes et conséquences. (*Académie des sciences morales et politiques*, juillet 1910.)

Milhac, L. — Les partis politiques français dans leur programme et devant le suffrage. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910.)

Seignobos, C. — Histoire intérieure de la France depuis 1870. (Ext. de *R. des cours et conférences*, 10 févr. 1910.) Br. 6305.

Gonzalez, M. G. — La penetracion en Marruecos. (Politica europea de 1904 à 1909). (Madrid, Suarez, 1909.)

Challay, F. — La Grèce actuelle. (*R. du mois*, juillet 1910.)

The Significance of the Awakening of China. (Supplement to *The Annals of the American Academy of political and social science*, July 1910.)

Bellet, D. — La création d'une université à Hong-Kong. (*R. du mois*, juillet 1910.)

Labroue, H. — L'expansion japonaise dans l'Amérique latine. (*R. du mois*, juillet 1910.)

L'éducation nouvelle en Chine. (*Questions diplomatiques e coloniales*, 16 juillet 1910.)

7. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUES GÉNÉRALES DEPUIS 1800.

Buecher, K. — Das Gesetz der Massenproduktion. (*Z. f. die gesamte Staatswissenschaft*, 3, 1910.)

Ein Jahr Hansabund. (*Der deutscke Oekonomist*, 25. Juni 1910.)

Pupin, R. — L'erreur protectionniste. (*J. des économistes*, juillet, 1910.)

Blink, H. — De economische geographie naar haar beteekenis en historische ontwikkeling. (Ext. de *Tijdschrift voor economische geographie*, 5 January 1910.) Br. 6423.

Commercial relations between the United States and Japan. (Supplement to *The Annals of the American Academy of political and social science*, July 1910.)

d'Anthouard, A. — Le café au Brésil. (*J. des économistes*, juil. 1910.)

Szterenyi, J. — Economic evolution of Hungary. (*Financial. R. of Reviews*, August 1910.)

Prospects and Credit of Greece. (*The Economist*, 30 July 1910.)

Le Chatelier, A. — Position économique de l'Islam. (*R. économique internationale*, juillet 1910.)

Japan' fiscal and financial policy. (*The Economist*, 30 July 1910.)

Mochizuko, K. — La situation économique et financière du Japon après la guerre. (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Hubert, L. — Le développement industriel de l'Allemagne contemporaine. (Ext. de *Bull. de l'Assoc. des licenciés sortis de l'Univ. de Liége*, juillet 1910.) Br. 6367.

Distribution of British and German export. (*The Economist*, July 30, 1910.)

Budberg, Baron. — Ueber die Bedingungen des Exporthandels in der Nordmandschurei. (*Globus*, 7. Juli 1910.)

Guffens, U. — Exportons! Où? (Br. 6389, 1910.)

Raffalovich, A. — Le recensement allemand des professions et des industries en 1907. (*Économiste français*, 30 juillet 1910.)

Takano. — Étude sur le développement et la répartition du revenu national au Japon. (*Bull Inst. int. de stat.*, t. XVIII, 1er L., 1909.)

Kiaer, N. — Répartition sociale des revenus. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Neymarck, A. — Statistique internationale des valeurs immobilières (VIIIe rapport). (*Bull. de l'Institut international de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Bertillon, J. — Statistique internationale des successions. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Payen, E. — La production, la consommation et les prix des divers métaux durant les dix dernières années. (*L'Économiste français*, 2 juillet 1910.)

Rouland, E. — Le marché du blé et le prix du pain. (*Économiste français*, 6 août 1910.)

Själander, V. — Levnadskostnaderna i Stockholm aren 1907-1908. (Ext. de *Social Tidskrift*, 1910.) Br. 6342.

Del Mar, A. — The cost of living. Has it risen, and why? (*Engineering Mag.*, July 1910.)

Strategic position of our cotton industries. (*The Economist*, 25 June 1910.)

Voigt, A. — Die wirtschaftliche Spekulation. (*Z. für Socialwissenschaft*, 4. August 1910.)

Schumpeter, J. — Ueber das Wesen der Wirtschaftskrisen. (*Z. f. Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, H. 5, 1910.)

Huart, H. — Les crises par surconsommation. (*Le monde économique*, 2 juillet 1910.)

Aftalion, A. — La réalité des surproductions générales. (*R. d'économie politique*, avril 1910.)

Lescure, J. — Surproduction générale ou surproduction généralisée? (*R. d'économie politique*, fév. 1910.)

Lexis. — Les crises économiques. (*Bull. Inst. int. de stat.*, t. XVIII, 1re L., 1909.)

Barrett, J. — How the Panama canal will affect the movement of trade. (*Financial R. of Reviews*, August 1910.)

8. — QUESTIONS COLONIALES DEPUIS 1800.

Dove, K. — Die Besiedlung tropischer Hochländer durch Europäer. (*Deutsche Kolonialezeitung*, 19. Febr. 1910.)

Dernburg-Nummer. (*Koloniale Rundschau*, Juli 1910.)

De Wildeman, E. — Quelques notes à propos d'enseignement colonial en Allemagne. (Bruxelles, Goemaere, 1910.) Br. 6537.

Oualid, W. — Essai d'évaluation du capital privé d'Algérie. (*R. d'économie politique*, mai 1910.)

Mantero, F. — La main-d'œuvre à San Thomé et à l'Ile de France. (Lisbonne, Mantero, 1910.)

de Renty, E. — L'Angleterre en Afrique. Les îles africaines. (*Questions diplomatiques et coloniales*, 1er juillet 1910.)

Sarbah, J M. — Gold Coast judicial assessors. (*J. of the African Soc.*, July 1910.)

Sharpe, Sir A. — Recent progress in Nyasaland. (*J. of the African Soc.*, July 1910.)

Rawson, Colonel H. E. — The Basuto. (*J. of the African Society*, January 1910.)

Vauthier, R. — Le nouveau régime du Congo belge. (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Vandervelde, E. — Le socialisme et la question des terres au Congo. *R. économique internationale*, juin 1910.)

Tibbaut, E. — Pour le relèvement des noirs du Congo. (Ext. du *Bien public*, 1910.) Br. 6337.

Tibbaut, E. — Nos missionnaires au Congo. (Bruxelles, Hayez, 1910.)

von Mackay. — Moderne Entwicklungslinien des Negerproblems in der Neuen Welt. (*Pol.-Anthrop. R.* Aug. 1910.)

Skarnzynski. — Les peaux rouges et les nègres aux États-Unis. (*R. intern. de sociologie*, mai 1910.)

Kuelz, Dr. — Die Gemeinde. Ein Stiefkind der Verwaltung in Südwest? (*Deutsche Kolonialzeitung*, 16. Juli 1910.)

Eppler, Dr. A. — Edelsteine aus unseren Kolonien. (*Deutsche Kolonialzeitung*, 2. Juli 1910.)

Koert, Dr. W. — Ueber Goldvorkommen im östlichen Togo. (*Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, B. 23, H, 2.)

Cary, L. — Le mouvement commercial des établissements français de l'Océanie en 1909. (*Questions diplomatiques et coloniales*, 1er juillet 1910.)

9. — VOIES ET MOYENS DE COMMUNICATION DEPUIS 1800.

Franck, S. — Droit maritime : Validité de la « Clause du rabais » dans les affaires de transports maritimes. (Anvers, Franck, 1910.)

Hennebicq, L. — L'unification des transports par chemin de fer et par eau. (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Roncagli, J. — La prime rationnelle à la navigation. (*R. générale des sciences*, 30 juin 1910.)

Dewavrin, M. — Le port de Barcelone. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910)

Prins, F. et Smeester, C. — Les Nations d'Anvers. (Anvers, Köhler, 1910.)

Bellet, D. — La concurrence du cheval et de l'automobile. (*Économiste français*, 30 juillet 1910.)

10. — QUESTIONS MONÉTAIRES DEPUIS 1800.

Foville, A. (de). — Le recensement monétaire du 16 octobre 1909 (*Économiste français*,, 6 août 1910.)

Gariel, G — Le système monétaire de la Confédération suisse (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Levasseur, E. — Aperçu de l'histoire des monnaies et du commerc d'argent en France. (*R. d'économie politique*, mars 1910.)

Levy, R. G. — Les banques d'émission et de dépôt. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique,* t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Federn, W. — La question banquaire austro-hongroise. (*R. économique internationale*, juin 1910.)

Les banques régionales. (*Le monde économique*, 23 juillet 1910)

Marcuse, P. — Die Entwicklung der Abrechnungsstellen in der Vereinigten Staaten. (*Bank-Archiv*, 15. Juli 1910.)

Buff, Dr S. — Die Errichtung einer Reichsabrechnungsstelle (*Bank-Archiv*, 1. Juli 1910.)

Dove, H. — Die neue Berliner Scheck-Austauschstelle. (*Bank Archiv*, 15. Juli 1910.)

Parker, G. — Tenancy, Ownership and a National Land Bank (*The Financial R. of R.*, July 1910.)

Crozier, Dr J. B. — First principles of investment : Mr. Lowenfeld's scheme. (*Financial R. of R.*, August 1910.)

11. — FINANCES PUBLIQUES DEPUIS 1800.

Zahn. — Statistique internationale des finances. (*Bull. Inst. int. de Stat.*, t. XVIII, 1re L., 1909.)

Krueger, H. E. — Zur Frage des Verbrauchs und der Verbrauchsbelastung bei grösseren im Gegensatz zu kleinen Einkommen. (*Z. f. die gesamte Staatswissenschaft*, 3, 1910.)

Bochard, A. — L'évolution de la fortune de l'État. (*R. intern. de sociologie matr.*, 1910)

Bouvier. — La plus-value des immeubles en France. (*Cong. int. Sciences Adm.*, 1re S , Bruxelles, 1910.)

Katzenstein, L. — Die Ursachen der Finanznot des Deutschen Reiches. (*Z. f. Volkswirtschaft Sozialpolilik und Verwaltung*. H. 3, 1910.)

La régie des tabacs et les finances de l'Empire ottoman. (*R. économique internationale*, juillet 1910.)

Haristoy, J. — Les impôts sur les successions en France et à l'étranger. (*Economiste français*, 9 juillet 1910.)

Seligman, E. R. A. — The progress of taxation during the past twenty-five years, and present tendencies. (*Amer. econ. assoc* 22d annual meeting, 1909.)

Fry, T. H. — Income Tax and Savings. (*The Financial R. of R* July 1910.)

Roche, J. — L'impôt sur le revenu et les classes moyennes (*Réforme sociale*, juillet 1910.)

Baudin de la Valette. — La taxation des bénéfices industriels et commerciaux et l'impôt sur le revenu en France. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910.)

Giraud, A. — La réforme des contributions directes et des impositions locales. (*R. d'économie politique*, fév. 1910.)

Müller, M. — Die Kartellbesteuerung in Sachsen. (*Kartell-Rundschau*, Juli 1910.)

12. — ORGANISATION INDUSTRIELLE DEPUIS 1800.

Baekerland — Science and Industry. (*Science*, 3 June 1910.)

Haller, M. A. — Science et industrie. (*Revue scientifique*, 4 juin 1910.)

Stevens, J. — L'enseignement industriel et professionnel en Belgique. (Gand, Plantijn, 1910.) Br. 6358.

Emerson. — The twelve principles of efficiency and the organization successfully applying them. (*Engineering Magazine*, June 1910.)

L'Hoest, L. — Quelques questions d'organisation des ateliers de construction mécanique. (Ext. de *R. univers. des mines, de la métallurgie, etc.* fév. 1909) Br. 6352.

Materialien zur Frage : Dürfen in der kaufmännischen Buchführung die Handelsbücher durch lose Blätter ersetzt werden? (*Z. f. das gesamte Aktienwesen*, 5-6, 1910.)

Rivière, L. — La notion des classes moyennes. (*Réforme sociale*, juillet 1910.)

Aynard, E — Le petit commerce et la petite industrie. (*Réforme sociale*, juillet 1910.)

L'association dans les métiers et négoces belges en 1910. Bruxelles, Lebègue, 1910.

Potthoff, Dr H. — Die soziale Frage der Werkmeister. Düsseldorf. Werkmeister-Buchhandlung. 1910. Br. 6396.

Dumez, N — Une industrie à domicile en Flandre : les tisserands flamands, (illust.). (*Mouvement social*, juillet 1910.)

Vermorel, J. — Le travail à domicile dans l'industrie de la lingère. (*Questions pratiques de législation ouvrière*, mai-juin 1910.)

Dirr, Dr A. — Die Verbreitung der Hausgewerbe im Daghestan. (*Petermann's Mitteilungen*, B. 56, VI, 1910.)

Allix, E. — J. B. Say et les origines de l'Industrialisme. (*R. d'économie politique*, avril 1910.)

The United States Bureau of mines. (*The Egineering Mag.*, July 1910.)

La Chambre de Députés en France. Projet de loi sur le régime général des mines. (*Bull. Comité central du travail industriel*, juillet 1910.)

Howey, W. C. — Our beef supply as a great business. (*Ext. de Amer. R. of Reviews*, March. 1910.) Br. 6314.

Mitchell, G. E. — Our Coal supply to-day. (*Ext. de Amer. R. of Reviews*, Febr. 1910.) Br. 6313.

Morawetz, V. — The Sherman anti-trust act. (*Amer. econ. assoc.*, 22d annual meeting, 1909.)

Walker, F. — The causes of trusts and some remedies for them. (*Amer. econ. assoc.*, 22d annual meeting, 1909.)

Voss, L. - Vorverträge bei Kartellgründungen. (*Kartell-Rundschau*, Juni 1910.)

Fuld, Dr. — Vorverträge zu Kartellen. (*Kartell-Rundschau*, Juni 1910.)

13. — QUESTIONS OUVRIÈRES DEPUIS 1800.

Taussig, F. W. — Outlines of a theory of wages. *Amer. econ. assoc.*, 22d anuual meeting, 1909.)

Colrat, M — Le rôle social des classes moyennes. (*Réforme sociale*, juillet 1910.)

Wilker, Dr K. — Vom Seelenleben moderner Arbeiter. (Ext. de *Die Umschau*, 7. Mai 1910.) Br. 6318.

Kollontay, A. — Die russische Arbeiterbewegung in den Zeiten der Reaktion. (*Die neue Zeit*, 8. Juli 1910.)

De Clerck, J. — Loonbeweging bij Carels. (Ext. du *Vooruit*, 1910.) Br. 6338.

Borr, R. C. — Women's demand for Humane treatment of Women workers in shop and factory. (New York, *Nat. Consumers' League*, 1909.) Br. 6328.

Fiore, U. — La passivité économique de la femme. (*Le Spectateur*, mai 1910.)

Schmidt, G. — Die Anerkennung der Gewerkschaften einst und jetzt. (*Sozialistische Monatshefte*, 30. Juni 1910.)

Vanuxem, P. — A propos de la grève de Trélazé. (*Science Sociale*, juillet 1910.)

Gérard, C. — Une grève de femmes en Amérique. (*Mouvement social*, juin 1910.)

Des limites du droit de grève. (*Économiste français*, 25 juin 1910.)

Gewerbliche Schiedsgerichte und Lohnämter auf dem Festlande von Australien. (*Reichs-Arbeitsblatt*, 22. Juni 1910.)

Lohntarifvertrag und Technik. (*Deutsche Arbeitgeber-Zeitung*, 10. Juli 1910.)

Clarnico profit sharing. (*Co-Partnership*. August 1910.)

Böhmert, Prof. V. — Die Umwandlung der Privatfabrik mit Gewinnbeteiligung der Arbeiter von Max Roesler in die Firma: Max Roesler, Feinsteingutfabrik, Aktiengesellschaft. (*Der Arbeiterfreund*, 2. 1910.)

La participation aux bénéfices dans la Grande-Bretagne. (*Bull. Part. aux Bénéfices*, 2e livr., 1910.)

Claes, V. — Le contrat collectif du travail. Sa vie juridique en Allemagne. (Bruxelles, Dewit, 1910.)

Macler, C. — Les journées de maladie à la Société du gaz à Paris. (*J. des économistes*, juillet 1910.)

Milhaut, E. — La municipalisation du placement et ses résultats en Allemagne. (Ext. de *Ann. de la Régie directe*, avril 1910.) Br. 6308.

Graack, E. — Neuere Erfahrungen auf dem Gebiete der Arbeitsvermittlung. (*Der Arbeiterfreund*, 2, 1910.)

Olphe-Galliard, G. — Le machinisme et le chômage. (*R. d'économie politique*, fév. 1910.)

Fagnot, F., Lazard, M. et Varlez, L. — Les problèmes du chômage (Paris, Alcan, 1910.)

De Clerq, V. — Le contrat d'emploi en Belgique. (*Mouvement social*, juin 1910.)

L'application des décrets du 10 août 1899 dans les marchés des départements, des communes et des établissements publics de bienfaisance. (*Bull. de l'office du travail*, juin 1910.)

Krueger, G. — Der Arbeiterinnenschutz in der Gesetzgebung. (*Sozialistische Monatshefte*, 14. Juli 1910.)

Junghann, H. — Die Industriegesetzgebung Ungarns unter besonderer Berücksichtigung der Arbeiterfrage. (*Z. f. die gesamt Staatswissenschaft*, 3, 1910.)

Annexe au projet de loi fédérale du Conseil fédéral suisse, concernant le travail dans les fabriques. (Bâle, Office int. du Travail, 1909.) Br. 6349.

Laut, A. C. — The housekeeper and the rising cost of living. (Ext. de *Amer. R. of Reviews*, Febr. 1910.) Br. 6312.

14. — QUESTIONS AGRAIRES DEPUIS 1800.

Plunkett, H. B. J. et Carver, T. N. — Round table on the problems of country life. (*Amer. econ. assoc.*, 22d annual meeting, 1909.)

Piper, C. V. — Botany in its relations to Agricultural Advancement. (*Science*, June 1910.)

Brinkmann, Dr T. — Ueber Intensität und Rentabilität des landwirtschaftlichen Gebietes. (*Fühlings landw. Zeitung*, 15. Juli 1910.)

Laur. Prof. E. — Das Gesetz des abnehmenden Bodenertrages im landwirtschaftlichen Betriebe. (*Arch. f. Sozialw. und Sozialp.*, Juli 1910.)

Hofrat, G. — Ueber Fruchtwechselwirtschaft. (*Fühlings landw. Zeitung*, 1. Aug. 1910.)

Brunhes, J. — Climats, cultures, élevages. (*R. du mois*, juil. 1910.)

Joly, H. — Les luttes de la grande propriété dans l'Italie du Nord. (*Académie des sciences morales et politiques*, juillet 1910.)

Barthe y Barthe, A. — Notes sur la grande et la petite propriété en Espagne. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

La question agricole au Japon. (*Le musée social*, annales, juin 1910.)

Mueller, Dr. — Rapport sur l'utilité de l'unification des méthodes des statistiques sur les récoltes. (Rome, Institut. int. d'agriculture, 1910.)

Foeldes, B. — Statistique des prix des grains. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Levasseur, E. — Le prix du blé dans les divers pays au xixe siècle. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

Zolotareff. — Production et prix des céréales en Russie. (*Bull. Instit. int. de stat.*, t. XVIII, 1er liv., 1909.)

Le monopole des céréales et des farines en Suisse. (*Le musée social*, annales, juillet 1910.)

Les exploitations agricoles en Prusse. (*Bulletin de Statistique*, juin 1910.)

Ladureau, A. — Historique de la betterave à sucre en France. (*R. scientifique*, 30 juillet 1910.)

Zitzen, Dr, E. G. — Grundzüge für die genossenschaftliche Viehverwertung. (*Fühlings landw. Zeitung*, Juli 1910.)

Dugarcon, A. — Les forestiers et le fisc La notion du revenu net des bois et forêts. (*R. d'économie politique*, juillet 1910.)

15. — HISTOIRE DE L'ART.

Riegl, A. — Stilfragen. Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik. (Berlin, 1893, 12 Mk.)

Paschal, L. — Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie. (Paris, Mercure de France, 1910, fr. 7.50.)

Piéron, H. — Les méthodes iconométriques dans l'étude de la genèse psycho-sociale de la statuaire. (*Bull. Soc. Anthrop.*, Paris, mars 19 0.)

Brunner, K. — Bauerntöpferei und volkstümliche Fayencen. (*Z. des Vereins f. Volkskunde*, H. 3, 1910.)

Schuchhardt, C. — Das technische Ornament in den Anfängen der Kunst. (Ext. de *Prähistorische Z.*, 3-4, 1910.) Br. 6327.

Schmidt, K. — Zur Technik und Ornamentik vorgeschichtlicher Kunst. (Ext. de *Prähistorische Z.*, 3-4, 1910.) Br. 6324.

Sarasin, P. — Weitere Beiträge zur Frage von der Entwickelung des griechischen Tempels aus dem Pfahlhause. (*Z. f. Ethnologie*, 3-4, 1910.)

Haupt, A. — Mesopotamische und spanische Kirchen. (*Monatshefte f. Kunstwissenschaft*, Juli 1910.)

Leclère, L. — Les grandes cathédrales d'Angleterre (*Revue de l'Université*, juin-juillet 1910.)

Carthaus, E. — Monumentalbauten aus der Hinduzeit auf der Insel Java. (*Monatshefte f. Kunstwissenschaft*, Juli 1910.)

Petrucci, R. — Sur l'archéologie de l'Extrême-Orient : Les documents de la commission Chavannes. (*R. de l'Université de Bruxelles*, avril-mai 1910.)

Woollett, H. — Histoire de la musique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. (Paris, Fischbacher, 1909, 3.50 Fr.)

16. — HISTOIRE DES RELIGIONS.

Ehrenreich, P.— Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen. (Leipzig, Hinrich, 1910, 10 Mk.)

Cünow, H. — Theologische oder ethnologische Religionsgeschichte? (*Ergänzungsheft zur Neuen Zeit*, Juli 1910.)

Naecke, Prof. Dr. P. — Der angebliche Gottes- und Unsterblichkeitsglaube. (*Z. f. Religionspsychologie*, Juni 1910.)

Loisy, A. — Le récit du déluge dans la tradition de Nippour. (*R. d'hist. et de littér. relig.*, juillet-août 1910.)

Delaporte, L. — Le premier fragment d'une nouvelle version du déluge babylonien. (*R. de l'hist. des religions*, mai-juin 1900.)

Loisy, A. — Le sacrifice humain dans l'antiquité israélite. (*R. d'hist. et de littér. relig.*, juillet-août 1910.)

Rule, U. Z — Old testament institutions, their origin and development. (London, Brighton, 1910, 5 Sh.)

Babut, E. C. — Remarques sur les deux lettres de Pline et de Trajan, relatives aux chrétiens de Bithynie. (*R. d'hist. et de littérat. relig.*, juillet-août 1910.)

Weidel, Dr. K. — Augustins Konfessionen. (*Z. für Religionspsychologie*, H. 2, 1910.)

Skutsch, F.— Ein neuer Zeuge der altchristlichen Liturgie. (*Archiv f. Religionsw.*, Juli 1910.)

Stückelberger, E. A. — San Lucio Hagiographisches und Ikonographisches. (*Archiv f. Religionsw.*, Juli 1910.)

Zahn, Dr H. W. — Sekten und Sektierer im 18. Jahrhundert. Eine psychiatrische Studie. (*Z. für Religionspsychologie*, H. 2, 1910.)

Meyer, R. M — Mythologische Studien aus der neuesten Zeit. (*Archiv f. Religionsw.*, Juli 1910)

de la Grasserie, R. — Des phénomènes religieux dits mystères. (Paris, Leroux, 1908, 3 Fr.)

Boissarie, Dr. — L'œuvre de Lourdes (Paris, Téqui, 1901, 3.50 Fr.)

Basset, R. — Recherches sur la religion des Berbères. (*R. de l'hist. des religions*, mai-juin 1910.)

17. — HISTOIRE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE.

de la Grasserie, R. — De l'euphonie. Étude de linguistique et de psychologie linguistique. (Paris, Geuthner, 1909, 2.50 Fr.)

de la Grasserie, R. — Essai d'une sémantique intégrale. (Paris, Leroux, 1908, 2 vol., 20 Fr.)

de la Grasserie, R. — Des parlers des différentes classes sociales. (Paris, Geuthner, 1909, 6 Fr.)

de la Grasserie, R. — De l'accent comparé dans les diverses langues. (Paris, Geuthner, 1909, 3 Fr.)

de la Grasserie, R. — De la catégorie du genre. (Paris, Leroux, 1910, 6 Fr)

de la Grasserie, R. — Particularités linguistiques des noms subjectifs. (Paris, Leroux, 1906, 6 Fr)

de la Grasserie, R. — Langue internationale pacifiste ou Apoléma. (Paris, Leroux, 1907, 5 Fr.)

Dauzat, A. — L'avenir de la langue française. (Ext. de *La Revue*, juillet 1910.) Br. 6414.

Martin-Guelliot, R. — La révolution russe et la langue russe. (*Le Spectateur*, avril 1910.)

Muselli, V. — De quelques problèmes de linguistique et de logique soulevés par les essais de langue internationale. (*Le Spectateur*, avril 1910.)

Vincent, A. — Willerieken (Forêt de Soignes) et sa légende. (*R. de l'Université*, juin-juillet 1910.)

Behaghel, O. — Die deutschen Weiler-Orten. (*Wörter und Sachen*, B. II, H. 1, 1910.)

Norden, F. — Un drame de Hrotsvitha. (*R. de l'Université de Bruxelles*, avril mai 1910.)

18. — HISTOIRE DES LITTÉRATURES.

Poinsot, M. C. — Le roman social en France au xixe siècle. (Ext. de *La Solidarité sociale*, juin 1910.) Br. 6316.

Garnier, C. M. — L' « Homme-Shakespeare ». (*R. du mois*, juillet 1910.)

Rajna, P. — Storia ed epopea. (*Archivio storico italiano*, t. XLIII, 1909.)

19. — HISTOIRE DES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

GILBERT, O. — Spekulation und Volksglaube in der ionischen Philosophie (*Archiv f. Religionsw.*, Juli 1910.)

MAUGÉ, F. — La fonction de la philosophie dans la science positive. (*R. philosophique*, août 1910.)

SCHLICK, M. — Die Grenze der naturwissenschaftlichen und philosophischen Begriffsbildung. (*Vierteljahrschrift f. Philosophie und Soziologie*, H. II, 1910.)

RENARD, M. — A propos d'une étude sur le temps et l'illusion de la causalité. (*Le spectateur*, janvier 1910.)

MARTIN-GUELLIOT, R. — De l'influence pratique des conceptions vulgaires de la cause. (*Le Spectateur*, juin 1909.)

BLAHA, A. — Les théories philosophiques de Masaryk. (*R. intern. de sociologie*, mai 1910.)

LANDMANN-KALISCHER, E. — Philosophie der Werte. (*Archiv f. die gesamte Psychologie*, XVIII, H. 1, 1910.)

BRIDOU, Dr. — La psychologie du progrès. (Ext. de *R. de l'hypnotisme*, juin 1910.) Br. 6395.

TALBERT, E. L. — The dualism of fact and idea in its social implications. (Chicago, Univ. Press, 1910.) Br. 6346.

COULTER, J. H. — Practical science. (*Science*, 10 June 1910.)

20. — HISTOIRE DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE.

TAHON, V. — La métallurgie du fer au pays de Liége, au Luxembourg et dans l'entre-Sambre et Meuse. Époque médiévale. (Ext. de *Revue univ. des mines*, etc., 1910.) Br. 6424.

BEZZENBERGER, A. — Zur Geschichte der Sichel. (*Mannus*, B. II, H. 1-3, 1910.)

LOISEL, G. — La zoologie expérimentale du XIIIe siècle au début du XIXe. (*R. du mois*, juillet 1910.)

THOMSON, J.-J. — La matière, l'énergie et l'éther. Leur structure et leurs relations d'après la physique moderne. (*R. scientifique*, 9 juillet 1910.)

SIMON, L.-J. — Sur un livre récent du prof. Ostwald. « L'évolution d'une science : La chimie. » (*R. scientifique*, 2 juillet 1910.)

GRÜNEWALD, Dr J. — Zur Energetik des Lebens. (*Annalen der Naturphilosophie*, IX, 3, 1910.)

TANGL, Dr F. — Energetische Untersuchungen über embryonale Entwicklung und Metamorphose. (Ext. de *Die Umschau*, 30. April 1910.) Br. 6345.

Warum W. Ostwald die Universität verliess? (Ext. de *Die Umschau*, 28. Mai 1910.) Br. 6317.

DROMARD, Dr. — La sincérité du savant. (*R. philosophique*, juillet 1910.)

21. — HISTOIRE DE L'ORGANISATION MILITAIRE.

KEUCKER, A. — Conférences sur l'éducation des jeunes officiers. (Ext. de *R. de l'armée belge*, 1908-1909-1910.)

DEWINTER, A. — Pour la liaison des armes par l'unification des règlements. (Ext. de *R. de l'armée belge*, fév. 1910.) Br. 6299.

MILLARD. — Les lois historiques et la question militaire. (Extr. de *R. de l'armée belge*, 1909.) Br. 6301.

Les enseignements de la guerre russo-japonaise. (Ext. de *R. de l'armée belge*, 1909.) Br. 6302.

GIRON, G. — L'invasion de la Belgique. (Ext. de *R. de l'armée belge*, déc. 1909.) Br. 6300.

22. — HYGIÈNE, DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

LEVASSEUR, E. — La répartition de la race humaine sur le globe terrestre (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, XVIII, liv. 2, 1909.)

REYNAUD, G. — La colonie italienne d'Homécourt. (*Le Musée social*, mémoire et documents, juin 1910.)

GROTJAHN, A. — Ueber die Bedeutung der Medizinalstatistik für die soziale Hygiene und die soziale Medizin. (*Z. f. soziale Medizin*, etc. B. V., H. 3, 1910.)

FEHLINGER, H. — Ueber Rassenhygiene. (*Sozialistische Monatshefte*, 28. Juli 1910.)

TAYLER, J.-L. Syllabus of a course of five tutorial classes on Public Health and Citizenship (London, Hampton, 1910.) Br. 6298.

TOCHER, J. F. — The necessity for national eugenics survey. (*The Eugenics R.*, July 1910.)

HOLMES, Dr. J. A. — The new purpose in state development; the safeguarding its own future. (*Science*, 15 July 1910.)

DEUTMANN, L.— Iets over den degeneratieven invloed van het lawaai op den mensch. (Ext. de *Het Vaderland*, 28 Avril 1910.) Br. 6368.

GRASSL. — Die sozialen Ursachen der Kindersterblichkeit in Bayern, inbesondere der Einfluss des agrarischen Verhältnisse auf die Kindersterblichkeit Bayerns und anderer Staaten. (*Z. f. soziale Medizin*, etc. B. V., H. 3, 1910.)

SCHLOSSMANN, A. — Reichsversicherungsordnung und Säuglingsfürsorge. (*Z. f. soziale Medizin*, 3, 1910.)

BRUENING, H. — Säuglingssterblichkeit und Säuglingsfürsorge in Mecklenburg-Schwerin. (*Z. f. soziale Medizin*, 3, 1910.)

METHORST, W. — Mortalité des nourrissons dans les Pays-Bas. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*. XVIII, liv. 2, 1909.)

HUBER. — Mortalité des nourrissons en France. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique.*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

ZOLOTAREFF. — La mortalité des nourrissons en Russie. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*. t. XVIII, 1re liv., 1909.)

KINGSBURY, J. A. — No tuberculosis in New York State in 1920. (Ext. de *Amer. R. of Reviews*, April 1910.) Br. 6315.

WEINBERG, W. — Zur Statistik der Tuberkulose beider Ehegatten. (*Z. f. soziale Medizin*, 3, 1910.)

BERTILLON, J. — Statistique comparée de l'alcoolisme et de la tuberculose. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, XVIII, liv. 2, 1909.)

LEXIS. — Statistique de la tuberculose. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

L'alcoolisme dans l'antiquité. (Ext. de *L'Hellénisme*, janvier 1910.

MEURIOT, P. — De la mesure des agglomérations urbaines. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, XVIII, liv. 2, 1909.)

ZOLOTAREFF. — Les agglomérations urbaines en Russie. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

La ligue pour les espaces libres. L'assainissement et les ports. (Paris, Roger, 1910.) Br 6351.

ENSCH, Dr N. — La coopération de villégiature (*R. de l'Université*, juin-juillet 1910.)

HENRY, R.-A. — État sanitaire de la population ouvrière d'un charbonnage. (Liége, Desoer, 1910.)

SAVORGNAN, F. — Religione e nazionalità nella scelta matrimoniale. (*R. italiana di Soc.*, Maggio-Agosto 1910.)

SCHULTZE, E. — Die Bevölkerungsbewegung im westlichen Canada. (*Z. für Socialwissenschaft*, 4. August 1910.)

JAECKEL, R. — David Rivardos Stellung zum Bevölkerungsproblem. (*Z. f. die gesamte Staatswissenschaft*, 3, 1910.)

TAKANO, I. — The recent movement of population in Japan. (*J. of Roy. Stat. Soc*, July 1910.)

PRINZING, F. — Totgeburten, Kindersterblichkeit und Geschlechtsverhältnis bei Geborenen in England und Japan. (*Z. f. soziale Medizin*, etc. B. V, H. 3, 1910.)

GINI, G — Sulla variabilità dei due sessi alla nascita e nelle età adulte. (Cagliari, Dessi, 1910.) Br. 6425.

PINARD, A. — De la dépopulation en France. (*R. Scientifique*, 30 juillet 1910.)

LEROY-BEAULIEU, P. — La prochaine dépopulation de la France : nécessité de remèdes immédiats et énergiques pour soutenir la natalité française. (*Economiste français*, 25 juin 1910.)

NICOLAÏ. — Fécondité des mariages et nombre des enfants par famille. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

WILLCOX. — Mariages et divorces aux États-Unis. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

HACHIN, J. — La loi du 12 juillet 1909 et le régime du bien de famille insaisissable. (*Mouvement social*, juin 1910.)

DE LANNA, C. — Les récents progrès de la statistique criminelle belge. (*Bull. de l'Institut international de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

BODEUX, M. — L'augmentation de la criminalité et ses causes. (*R. de droit pénal et de criminologie*, juillet 1910.)

VAN SCHELLE, A. F. — A city of vagabonds. (*Amer. J. of Sociology*, July 1910.)

BRECKINRIDGE, S. P. — Neglected widowhood in the juvenile court. (*Amer. J. of Sociology*, July 1910.)

METTGENBERG, Dr W. — Charles Dickens' Briefe über die Todesstrafe. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 30, H. 5, 1910.)

MAC DONALD, A. — Death penalty and homicide. (*Amer. J. of Sociology*, July 1910.)

HEALY, W. — The individual Study of the young Criminal. (*J. of Criminal Law and Criminology*, May 1910.)

SPALDING, W. F. — The Money Cost of Crime. (*J. of Criminal Law and Criminology*, May 1910.)

LINDSEY, E. — The Bill to Establish a Criminalogical Laboratory at Washington. (*J. of Criminal Law and Criminology*, May 1910.)

Galle, Dr. — Kriminalität in Stadt und Land in ihrer Beziehung zur Berufsverteilung. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 30, H. 2-3, 1910.)

Jordan, D. S. — War and manhood. (*The Eugenics R.*, July 1910.)

Winkler, Dr W. — Die statistischen Grundlagen der Invaliden- und Altersversicherung nach der österreichischen Sozialversicherungsvorlage. (*Stat. Monatschrift*, Juni 1910.)

Bellom, M. — La réforme des assurances ouvrières allemandes. (*Economiste français*, 23 juillet 1910.)

La Caisse générale d'épargne et de retraite et ses différents services (Bruxelles, 1910.)

Imbert, Dr A. — Rôle des ouvriers dans certains congrès scientifiques. (Ext. de *Grande R.*, 10 avril 1909.) Br. 6334.

23. — DROIT.

Haussoullier, B. — Le papyrus 29 de Lille. (*R. de philologie*, avril 1910.)

Treich, L. — Les tarifs de la loi salique. Réponse à un article de M. Ricci. (*R. historique*, juillet-août 1910.)

Renaud, J. — Des rapports de l'idée de liberté et de l'idée de loi. (*Le Spectateur*, juin 1910.)

Novicow. — Les bases biologiques, psychologiques et sociologiques du droit. (*R. philosophique*, juillet 1910.)

Kohler, J. — Aufgaben und Ziele der Rechtsphilosophie. (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Bozi, A. — Die Methode der Rechtssprechung. (*Annalen der Naturphilosophie*, IX, 3, 1910.)

Kiss, G. — Billigkeit und Recht (mit besonderer Berücksichtigung der Freirechtsbewegung). (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Brie, S. — Billigkeit und Recht (mit besonderer Berücksichtigung der Freirechtsbewegung). (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Berolzheimer, F. — Zum Methodenstreit der Rechtsphilosophie der Gegenwart. (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Somlo, F. — Massstäbe zur Bewertung des Rechts. (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Pollack, W. — Zur Verbesserung der Rechtsmethodik (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Ten Hompel. — Rechtsmethodik und Praxis. (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Elkin, J. P. — General problems connected with the administration of justice. (*Annals of the American Academy*, July 1910.)

Sylvester, R. — The treatment of the accused. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Folks, H. — The treatment of the offender. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Hiller. — Experimentaljurisprudenz. (*Archiv f. Kriminal-Anthropologie*, Juli 1910.)

Gutherz, Dr H. — Wie soll Rechtspolitik getrieben werden? (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, B. 31, H. 5, 1910.)

Jochimsen, C. — Welche Bedeutung können die Wetterbeobachtungen für die Rechtspflege haben? (*Fühlings landw. Zeitung*, 1. Juli 1910.)

Mittermaier — Aus dem Gefängniswesen der Vereinigten Staaten. (*Monatsschrift f. Kriminalpsychologie und Strafrechtsreform*, Juni 1910.)

Hatschek, Prof. J. — Das Polizeirecht in den Vereinigten Staaten. I. (*Archiv f. Sozialw. und Sozialp.*, Juni 1910.)

Falconer, M. P. — Causes of delinquency among girls. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Flexner, B. — The juvenile court, its legal aspect. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Hart, H. H. — Distinctive features of the juvenile court. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Delacy, W. H. — Functions of the juvenile court. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Staake, W. H. — Juvenile courts and probation in Philadelphia. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Landsberg, J F. — Jugendschutz-Recht (de lege ferenda). (*Archiv f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Wilkin, R. J. — The responsability of parenthood. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Untermyer, S. — Evils and remedies in the administration of the criminal law. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Ralston, J, H.; Littlefield, C. E.; Emery, J. A. et Furuseth. — Use and abuse of injunctions in trade disputes. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Train, A. C. — The jury a stam-defects and proposed remedies. (*Annals of the Amer. Academy*, July 1910.)

Grotewold, C. — Die Deportation. Ein Anregung zur deutschen Strafrechtsreform. (*Archiv. f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

Hellwig, Dr M. — Befangenheit als Verdachtsgrund. (*Archiv. f. Kriminal-Anthropologie*, Juli 1910.)

Svenson. — Psychopatischer Verbrecher. (*Archiv. f. Kriminal-Anthropologie*, Juli 1910.)

Brenske, Dr. — Besteuerung des Verbrechers. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, 1910., B. 30, H. 6.)

Sattelmacher, Dr P. — Schutzhaft gewohnheitsmässiger Verbrecher in England. (*Z. f. die gesamte Strafrechtswissenschaft*, 1910, B. 30, H. 6.)

Meili, F. — Die durch den Weltverkehr und die moderne Verkehrstechnik hervorgerufene Ausweitung des Rechtsgebietes und ihre Folgen für das juristische Studium. (*Archiv. f. Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, Juli 1910.)

24. — POLITIQUE.

Vauthier, M. — Machiavélisme et raison d'État. (*R. de l'Université*, juin-juillet 1910.)

Le Bon, G. — La psychologie politique et la défense nationale. (Paris, Flammarion, 1910, 3.50 Fr.)

Tezuka, U. — Constitutional development in Japan. (Ext. de *Clare Market R.* June 1910.) Br. 6340.

Caudel, M. — Le souverain anglais. (*Annales des sciences politiques*, 15 juillet 1910.)

Anim, M. — Der Nationalitätsprinzip in der sozialistischen Internationale. (*Sozialistische Monatshefte*, 15. Juli 1910.)

Spargo, J. — The influence of Karl Marx on contemporary socialism. (*Amer. J. of Sociology*, July 1910.)

Herbert, S. — Socialism. (*The Eugenics R.*, July 1910.)

25. — ÉCONOMIE POLITIQUE GÉNÉRALE.

Antonelli, E. — Léon Walras. (*R. d'Hist. des Doctr. économ. et Soc.*, n° 2, 1910.)

Picard, R. — Etude sur quelques théories du salaire au xviiie siècle. (*R. d'Hist. des Doctr. économ. et soc.*, n° 2, 1910.)

Mirabeau, Marquis de. — Notes inédites sur Boisguillebert. (*R. d'Hist. des Doctr. économ. et soc.*, n° 2, 1910.)

Barrault, H. E. — Les doctrines de l'économie politique classique et la science économique contemporaine. (*R. d'Hist. des Doctr. économ et soc.*, n° 2, 1910.)

Litwinski, L. — L'effet économique du droit de douane et sa représentation mathématique. (Ext. de *Bull. de l'Association des Licenciés de l'Univ. de Liége*, juillet 1910.)

Landry, A. — Une théorie négligée. — De l'influence de la direction de la demande sur la productivité du travail, les salaires et la population. (*R. d'économie politique*, avril 1910.)

Antonelli, E. — Note sur la loi du rendement non proportionnel. (*R. d'économie politique*, juillet 1910)

Bernstein, E. — Franz Oppenheimer wider Ricardo. (*Arch. f. Sozialw. und Sozialp.*, Juli 1910.)

Chatelain, E. — Un problème de répartition. (*R. économique internationale*, juillet 1910.)

Jones, R. — Dualism in Economics. (Ext. de *Clare Market R.*, June 1910.) Br. 6339.

Pantaloni, M. — The phenomena of economic dynamics. (*Amer. econ. assoc.*, 22d annual meeting, 1909.)

Lavergne, B. — La théorie des marchés économiques. (Paris, Rousseau, 1910, 4 fr.)

Maunier, R. — Rapports de l'économie politique avec l'esthétique et la science des religions. (*R. int. de sociologie*, juin 1910.)

26. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

Autour de la méthodologie. La méthode sociologique d'après M Durkheim. (Ext. de *La Pensée contemporaine*, 25 avril 1910.) Br. 6430.

Martin-Guelliot, R. — Qu'est-ce que la culture? (*Le Spectateur*, mai 1910.)

Zepler W. — Individuum und Gemeinschaft. (*Sozialistische Monatshefte*, 30. Juni 1910.)

Baumann, F. D. — De social-psychologische Evolutie-hypothese van Karl Lamprecht. (Ext. de *De Nieuwe Gids*, Mei 1910.) Br. 6335.

de Pietri-Tonelli, A. — Intorno ad una moderna metodologia delle scienze sociali. (*R. Italiana di Soc.*, Maggio-Agosto 1910.)

Goldstein, Prof. J. — Henri Bergson und die Sozialwissenschaft. (*Arch. f. Sozialw. und Sozialp.*, Juli 1910.)

Hehert, M. — Un paradoxe sociologique. (Ext. de *Coenobium*, mai 1910.) Br. 6306.

Maury, P. — La méthode dans l'étude des phénomènes religieux : 1. La méthode sociologique. (*Le Spectateur*, mars 1910.)

Maunier, R. — La sociologie française contemporaine. (Ext. de *Scientia*. XV, 3, 1910.)

Maunier, R. — L'économie politique et la sociologie. (Paris, Giard et Brière, 1910, 2.50 Fr.)

Schultze, Dr E. — Weltanschauung und Wirtschaftsleben in der deutschen Kulturentwicklung des 19 Jahrh. (Hamburg, Gutenberg, 1910.)

d'Albuquerque, S. — O Direita e a Sociologia. (Ceara, Araujo, 1910.) Br. 6572.

d'Albuquerque, S. — Interpretaçao sociologica dos factos politico-juridicos. (Ceara, Araujo, 1910.) Br. 6408.

Sartorius v. Waltershausen, A. — Die Anthroposoziologie und die politische Oekonomie Smiths und Ricardos. (*Politisch anthropologische Revue*, Juli 1910.)

von den Velden, F. — Rassenkreuzung, Fruchtbarkeit und Gesundheit. (*Pol. Anthrop. R.*, August 1910.)

Bieder, T. — Die deutsche Rassenforschung und ihre Ausprägung in Dr. L. Woltmann. (*Mannus*, B. II, H. 1-3, 1910.)

Berner, U. — Rasse, Rassenmischen und Begabung. (*Mannus*, B. II, H. 1-3, 1910.)

Maunier, R. — Théories sur la formation des villes. (*R. d'économie politique*, juillet 1910.)

Hoffmann, E. S. — The right to property. (Ext. de *Int. J. of Ethics*, July 1909.) Br. 6317.)

d'Albuquerque, S. — A factor juridico na integraçao social brasileira. (Ceara, Araujo, 1910.) Br. 6407.

Fahlbeck. — Les classes sociales. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

Zolotareff. — Les classes sociales en Russie. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

Carrillo, G, — La psychologie de la mode. (Ext. de *La R. bleue*, 19 mars 1910.) Br. 6321.

Sully-Prudhomme. — L'histoire et l'état social. (Ext. des *Œuvres de S. P.*, t. VI, 1904.) Br. 6309.

Sully-Prudhomme. — Le crédit de la science. (Ext. des *Œuvres de S. P.*, 1904.) Br. 6310.

Sully-Prudhomme. — Sur les liens nationaux et les liens internationaux. (Ext. des *Œuvres de S. P.*, t. VI, 1904.) Br. 6311.

Lanremore, W. — System and clique. (*Amer. J. of Sociology*, July 1910.)

27. — STATISTIQUE.

d'Ocagne, M. — Notions élémentaires sur la probabilité des erreurs. (Paris, Gauthier-Villars, 1910, 2 Fr.)

Yule. — Application de la méthode de corrélation aux problèmes de statistique sociale et économique. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, 1re liv., 1909.)

EDGEWORTH. — De l'aide que le calcul des probabilités peut prêter à la statistique. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, Ire liv., 1909).

BOREL. — Sur l'emploi de la méthode différentielle pour la comparaison des statistiques. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, Ire liv., 1909.)

MARCH. — Application des procédés mathématiques à la comparaison des statistiques. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, Ire liv., 1909.)

EDGEWORTH. — On the application of the calculus of probalities to statistics. (*Bull. de l'Inst. intern. de statistique*, t. XVIII, Ire liv., 1909.)

BOWLEY. — Comparaison internationale des salaires à l'aide de la médiane. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, Ire liv., 1909.)

STEVENSTON, T. H. C. — Suggested lines of advance in English vital statistics. (*J. of Roy. Stat. Soc.*, July 1910.)

WITTSCHIEBEN, Dr. — Die Periode 1753-1761 in der Entwicklungsgeschichte des österreichischen Volkszählungswesens. (*Stat. Monatschrift*. Juni 1910.)

MARCH, L. — Répertoire technologique des industries et des professions. (*Bull. de l'Institut intern. de statistique*, t. XVIII, liv. 2, 1909.)

PRINCIVALLE, L. — Il coefficiente par il calculo della richezza privata. (Ext. de *Boll. de statistica e di legislazione comparata*, III, 1909-1910.) Br. 6369.
